LOUIS BARTHOU
de l'Académie Française

PROMENADES AUTOUR DE MA VIE

Lettres de la Montagne

Édition originale

ÉDITÉ PAR
LES LABORATOIRES MARTINET
PARIS

PROMENADES AUTOUR DE MA VIE

12799926

LOUIS BARTHOU
de l'Académie Française

PROMENADES AUTOUR DE MA VIE

Lettres de la Montagne

Édition originale

EDITE PAR
LES LABORATOIRES MARTINET
PARIS

LE PRÉSENT VOLUME
A ÉTÉ PUBLIÉ PAR LES SOINS DE
ROBERT LANG
ÉDITEUR-CONSEIL EN PUBLICITÉ
14, RUE DE MARIGNAN
A PARIS
POUR LES LABORATOIRES MARTINET

CET OUVRAGE
EST LE TROISIÈME D'UNE COLLECTION
DONT CHAQUE VOLUME
QUI PARAIT ANNUELLEMENT
REPRODUIT UN MANUSCRIT INÉDIT
D'UN AUTEUR EN VOGUE

LE PRÉSENT VOLUME CONSTITUE
L'ÉDITION ORIGINALE DES :

PROMENADES AUTOUR DE MA VIE

par

LOUIS BARTHOU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AVANT-LETTRES

I

Mon ami le docteur François — Du Danger des MÉMOIRES — Aristide Briand — Les MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE et les CHOSES VUES — Les silences du Maréchal Pétain.

II

Racine et Auguste Vacquerie — Le Maréchal Foch : sur le front, dans son cabinet et au Ministère de la Guerre. Ses MÉMOIRES — Une visite du Maréchal Joffre.

SOUVENIRS DE LA LOI DE TROIS ANS : Joffre à la tribune — Comment un geste du général Pau faillit tout compromettre devant la Chambre : son rôle brillant au Sénat — J'ai un accident avec Clemenceau.

MES VOYAGES AU G. Q. G. DE CHANTILLY : le général Pellé — Joffre dans son bureau, à table et... vers l'Académie — André Tardieu.

III

LA CHANSON DES GUEUX.

Impressions d'hôtel — Horowitz au piano.

La crise de la librairie — A propos du troisième Cinquantenaire des LIAISONS DANGEREUSES. Est-ce un livre vrai ? Est-ce un livre immoral ?

Comment les contemporaines l'ont jugé. Plaidoirie pour un chef-d'œuvre. Opinion de et sur Baudelaire : révision du procès des FLEURS DU MAL.

IV

Le retour du soleil — Digression à propos du PILATUS — La Fondation d'une station alpine — Promenade dans le FELSENWEG — Vues sur l'Oberland bernois — Un dessin de Victor Hugo.

V

Consultation gratuite donnée au docteur François — La terrasse d'un Palace suisse avant la guerre : les jolies Egyptiennes et le prince Fouad — Une escapade extra-conjugale avec des actrices parisiennes — Une belle espionne polonaise et un officier italien — Proposition levantine.

*

AUX EAUX-BONNES, CHEZ LE DOCTEUR VALÉRY MEUNIER. Souvenirs et portraits : Francis Planté — Madame Julia Bartet — Agénor Bardoux — François Coppée — Eugène Spuller.

Au G. U. : Emmanuel Arène s'amuse de Spuller qui veut s'amuser.

*

QUELQUES SOUVENIRS DE MA PREMIÈRE ÉLECTION.

Une leçon donnée et un service rendu : de la table à la tribune : *il ne faut jamais démentir le serveur* — La politique a sa cuisine — Je suis appelé MAJESTÉ ! — La tenacité constitutionnelle

du maire de Verdets — Une langouste trop avancée — J'attelle, une fois, à quatre !

VI

A propos de ma "fête" — Diderot et l'improvisation — Sollicitude de Poincaré — Mon premier et précoce ministère — Retour en arrière : au confessionnal de ma conscience.

VII

Visites imprévues : Saint-Christal, Lourdios et Juzon. Leurs portraits — Juzon est présenté à la "jeune hindoue" — Un joli mot d'Anatole France.

VIII

SOUVENIRS DU LYCÉE DE PAU : La Fuite à Lescar et l'abbé Tilargue.

L'affaire de la rue de Monceau : succès amoureux de Juzon.

IX

Une parodie de François Coppée — Le docteur Camuzet et le peintre Louis Legrand — *François, renvoie donc mes lettres* — Je suis moins sage à la ville qu'à la montagne.

Cet "Avant-Lettres" a-t-il besoin d'être suivi d'un avertissement ? Peut-être, à la condition qu'il soit net et bref. Le lecteur qui

attendrait de cette correspondance unilatérale des confidences et des révélations commettrait une erreur et, s'il n'est pas trop présomptueux de le dire, il connaîtrait une déception. Ces PROMENADES AUTOUR DE MA VIE ne sont qu'une très faible partie de ma vie, racontée pour distraire mes vacances à un ami qui me ressemble comme un frère. Personne ne m'a jamais plus ressemblé que le docteur François. Au point que s'il n'était pas un médecin, et qui ne fait pas de la politique, je le prendrais pour un autre moi-même !

Ainsi tout est exact, sauf quelques détails de fantaisie, dans ces Lettres écrites au haut d'une montagne, au courant de la mémoire et de la plume. Qu'elles marchent donc, revêtues de la vérité, vers le destin auquel j'ai eu l'imprudence de les vouer. Mes adversaires peuvent les lire, et même mes amis, puisque je ne dis du mal de personne. Si ce dernier trait est un défaut, qu'on ne me le reproche pas trop : je serais capable de m'en corriger.

24 Octobre 1932.

Louis Barthou

Première lettre.

Bürgenstock, 2 août 1932.

Mon cher François,

La pluie a été plus forte que tes raisons. Pendant que j'y réfléchissais entre Paris et Lucerne, elles n'arrivaient pas à me convaincre. Certes, tu avais été pressant, éloquent et ingénieux, avec cette autorité d'une vieille amitié qui m'a souvent rendu des services sans jamais m'en demander. Comme la politique te fait horreur et que seul le scrutin obligatoire te fera remplir régulièrement ton devoir civique, dont tu t'acquitteras mal d'ailleurs parce que ton indépendance répugne à la contrainte, tu n'as pas eu besoin de recourir

à ce qu'on appelle mon influence. C'est par les journaux que j'ai appris, il y a deux mois, ta promotion comme officier dans la Légion d'Honneur. Au cours de notre dernière conversation, tu ne m'en as rien dit et je ne t'en ai pas félicité. J'ai eu tort. Après quarante-cinq ans de pratique médicale, tu avais bien gagné cette rosette. Le paradoxe, c'est que tu l'aies obtenue sans avoir rien fait, je veux dire par là sans avoir fait aucune démarche, pour en orner ta boutonnière. Ton député, tout frais sorti des urnes, t'en veut un peu. Il comptait s'en servir pour prouver à ses électeurs que l'influence, ce mot vague qui dit tant, n'attendait pas en lui le nombre des années. Mais le préfet de ton département avait pris les devants. Peut-être pour lui jouer un tour ! Car il n'était pas très favorable à sa candidature et il ne voulait pas lui laisser le bénéfice d'une nomination, trop tardive d'ailleurs, et qui devait, sous la forme d'une réparation justifiée, rallier tous les suffrages.

Comment donc as-tu réussi, mon cher François, à n'être d'aucun parti dans

une région où les partis sont exaspérés les uns contre les autres et prolongent, sans jamais se lasser, leurs intrigues, leurs défis et leurs divisions ? Ils ne connaissent aucune trêve et la campagne électorale continue toujours. Ah ! oui, je me souviens. Tu m'as dit, au cours d'une visite déjà ancienne, que ces luttes t'écœuraient. La raison n'est pas bonne. Ce sont des abstentions comme la tienne qui font la force des partis extrêmes. Entre eux, tu pourrais servir d'arbitre. Mais exercerais-tu cet arbitrage sans avoir un mandat ? Et tu n'as jamais voulu en solliciter aucun. Tu t'es méfié du premier pas. Quand on est conseiller municipal, on ne sait pas où ce succès, si local qu'il soit, peut conduire. Au Conseil général ? A la Chambre ? Au Sénat ? Et plus haut encore ? Il n'est pas nécessaire d'être avocat pour devenir ministre. As-tu eu peur d'un portefeuille ? J'ai connu beaucoup de médecins qui ont admirablement dirigé l'administration publique dont ils avaient la charge. J'en connais encore. Ton autorité n'aurait pas été moindre que la leur. Il t'aurait manqué seulement un peu de souplesse. Quoique

béarnais, tu n'as pas l'art des accommodements. Pas trop n'en faut, mais encore est-il nécessaire de leur laisser un rôle que la vie elle-même exige. A vrai dire, tu n'avais pas la *vocation*. Quand il m'a reçu à l'Académie Française, avec un esprit qui se refusait la cruauté des plaisanteries faciles, Maurice Donnay m'a rappelé l'origine du mot : *Vocare*, c'est *appeler*. J'avoue que je n'avais pas songé à cette étymologie depuis que nous usions ensemble, toi et moi, nos premières culottes sur les bancs un peu durs de l'école du père Dalmais. Quel professeur nous eûmes là ! C'était un temps où les *rudiments* comptaient. Ils étaient à une éducation ce que les fondations ou les fondements — je n'ai pas mon Dictionnaire !, mais je crois que les deux se disent, — sont à une maison. Tout est dans la base. On se pressait moins autrefois qu'aujourd'hui et on gagnait en solidité ce que l'on n'acquérait pas en vitesse. Les méthodes nouvelles valent-elles mieux ? Le père Dalmais nous donnait une éducation générale qui nous était commune. Les *vocations* viendraient après. Mais il nous avait

appris le sens du mot. A quoi serions-nous appelés ? L'avenir seul en déciderait. Il n'y avait pas d'enfant de génie dans la classe, ni un Pascal pour trouver seul les premières propositions d'Euclide, ni un Mozart pour composer des symphonies à l'âge de sept ans, qui n'est pas plus celui de l'imagination que celui de la raison.

Te sentais-tu fait pour devenir un médecin ? Je crois me rappeler que tu étais plus batailleur que guérisseur. J'étais batailleur aussi, et ainsi plus près que toi de ma carrière. Mais nos destinées se dessinèrent au lycée de Pau. Là, quand un camarade avait reçu un mauvais coup, tu étais le premier arrivé pour lui venir en aide. Et quelle autorité ! Un dimanche, pendant la promenade de la classe, près de Meillon, tu fis avec deux mouchoirs, sans t'assurer, hélas ! de leur propreté, un pansement au poignet de Prémont, qu'une mauvaise mouche avait piqué. Ton adresse nous remplit tous d'admiration. Avant de joindre les mouchoirs, tu léchas la petite plaie avec ta langue. N'était-ce pas ce que nos domestiques nous avaient

appris ? Du coup, Prémont, qui poussait des hurlements, les apaisa en gémissements. Je crois que ton pansement, ou plutôt ta ligature, ne lui fit aucun bien, mais du moins ta salive ne lui fit-elle aucun mal. C'est beaucoup. Depuis, plus sûr des résultats que des intentions, tu as appris. L'externat, l'internat...

Mais ne voilà-t-il pas que je te raconte ton histoire ? C'est une diversion instinctive. A Paris, lors de ton dernier voyage, tu as insisté pour que j'écrive mes *Mémoires*. Je t'ai résisté. Ici la pluie appuie tes raisons. Elle tombe depuis trois jours, implacable comme un châtiment. Alors, j'ai pris la plume. Mais, en cédant, je me défends encore. Je me fuis et je me rapproche de toi. Heureux homme, dont les souvenirs ne pourraient être que ceux de ta compétence, de ton dévouement et de ta bonté ! Tu exerces la profession la plus noble. On la dénonce comme incertaine. Mais, hors les sciences dites exactes, et leur exactitude prétendue est-elle une infaillibilité garantie ?, qu'y a-t-il de solide, de prouvé, de définitif en ce monde ? Certes je ne rabaisse pas la profession

de l'avocat, qui met la parole, l'éloquence, le verbe agissant, au service du droit ou de la misère. Mais ne rachète-t-elle pas quelquefois sa grandeur par la servitude où elle est contrainte de plaider l'acquittement au profit d'un criminel qui ne mérite même pas les circonstances atténuantes ? Je sais ce qu'on peut répondre et ce que ma conscience, troublée pourtant, a dû répondre dans des affaires où elle jouait son honneur tandis que l'accusé jouait sa tête. Avec un malade un médecin n'a pas les scrupules, ou plutôt ils ne sont pas du même ordre, qu'un avocat avec un coupable. Un médecin se doit à tous. A ses yeux un malade n'est jamais un coupable. Quand des soins sont urgents, s'il est présent, il faut qu'il les donne. Il ne peut pas opposer un déclinatoire d'incompétence ou de conscience. Tel le prêtre pour l'âme, il exerce un sacerdoce, avec cette différence qu'il s'expose à faire courir au malade des risques que le pénitent ne connaît pas. Evidemment il y a les consultations et, si je peux m'exprimer ainsi, les *spécialités* se généralisent. Mais il n'y a pourtant pas des

spécialistes partout. D'autre part, une consultation est un appel qui exige une impression, sinon même une décision première. Seule une autre profession, ou plutôt une autre fonction, comporte de tels devoirs et de tels risques : c'est celle du juge. Mais, la décision rendue, un magistrat a rempli tout son office. Un médecin digne de ce nom, et j'entends la médecine dans le sens le plus absolu du mot, ne se libère pas si vite. Il n'est jamais quitte tant que son dévouement peut être utile. C'est parce que tu as ainsi compris ta profession, mon cher François, que, n'étant d'aucun parti, tous les partis t'estiment.

*
* *

Il n'y a pas loin de soixante ans que nous nous connaissons, menant chacun à part, et de quelles façons différentes ! notre vie d'action. Je suis peu intervenu dans la tienne. A part un mariage imprudent dont j'ai évité les risques à ta bonté, cette fois trop crédule et qui confondait un devoir avec une aventure, je n'y ai jamais joué un rôle sérieux.

Au contraire, tu m'as souvent servi, conseillé et aidé. Ton jugement a la sûreté de ton diagnostic. Comme tu n'es pas mêlé à la complexité des affaires politiques, il m'est arrivé, surtout dans mes débuts, où je suivais les entraînements d'une jeunesse ardente, de mettre en doute ta clairvoyance. A chacun son métier, disais-je. La sagesse des proverbes n'est pas absolue. Pour le tien, je ne pouvais rien : les sciences n'ont jamais été mon fait. Il n'en va pas de même de la carrière que j'ai suivie : le bon sens et la réflexion, venus du dehors, peuvent en éclairer la route. Ton affection vigilante ne m'a jamais perdu de vue, et tu sais de moi presque autant que moi-même. *Arcades ambo,* disait souvent notre cher maître Dalmais, sans goûter peut-être l'ironie du vers virgilien. Mais pourquoi veux-tu que je me raconte, même à un public restreint? Je prêterais au dénigrement systématique des uns sans intéresser l'indifférence du plus grand nombre. Quoi que tu en penses, mon rôle n'est pas de ceux qui vaillent des *Mémoires*. Et qu'importe mon personnage? Quand la politique a

classé quelqu'un, sa physionomie est faite, et aussi sa légende. Il essaie vainement de secouer le masque ; au lieu de le détacher, il le fixe...

Mais, m'as-tu dit, il y a les événements ? Je t'accorde que j'ai beaucoup vu, beaucoup entendu et beaucoup retenu. J'ai même beaucoup plus observé que je ne veux le laisser croire. Je sais bien des choses. Alors ?... Ne triomphe pas de cet aveu. C'est la façon dont je les ai sues qui fait mes scrupules. Je n'ai jamais écouté ni regardé derrière les portes. Renseigné par mes fonctions ou, ce qui est plus grave, par des confidences, je me sens, sur bien des points, et qui ne sont pas les moindres, tenu au secret. La confiance ne se prescrit pas. Un abus de confiance à terme n'en est pas moins un abus de confiance, et c'est une fois de plus le cas de dire que le temps ne fait rien à l'affaire.

En veux-tu un exemple ? Tu sais à quel point je fus l'ami de Briand. Entre lui et *d'autres*, j'ai souvent servi d'intermédiaire pour apaiser, de leur plein gré, ou même sur leur désir, des querelles naissantes, pour dissiper des malen-

tendus, pour rapprocher des points de vue. Encore gênés entre eux, ils ne se gênaient pas devant moi, leur ami commun. Si je rapportais leurs hésitations et leurs propos, ne serait-ce pas une double trahison? Il n'y avait pas dans l'optimisme de Briand autant de mysticisme qu'on l'a cru. Sa foi n'était pas aveugle. Les résistances publiques n'étaient pas celles qui l'embarrassaient : il leur faisait face. Mais il souffrait des oppositions sourdes, des réticences équivoques, des doutes ironiques, de l'esprit assaisonné de cruauté, qui le minaient dans l'ombre. On lui rapportait, venus souvent d'où ils n'auraient pas dû venir, des propos où la sympathie n'avait pas marqué son accent. Il me les répétait avec une tristesse dans laquelle il avait fini par entrer quelque amertume. A son tour, jugé, il jugeait, et sa gouaillerie de gavroche irrité n'était jamais en reste. Te rappelles-tu sa définition de Clemenceau, empruntée au langage de l'ornithologie? Vraiment, de Breton à Vendéen, elle ne manquait pas de saveur. Quinze jours avant sa mort, je déjeunai avec lui à Cocherel. La maladie, qui l'abattait

physiquement, n'avait pas éteint sa verve. Condamné à un régime sévère, il avait le soin de ses hôtes, mais, comme appétit, il ne cédait, pour sa part, qu'à celui d'un esprit dont il avait à revendre ! Vraiment, puis-je répéter ses malices, ses railleries, ses observations et ses prédictions, auxquels il s'en faut que les événements intérieurs, qui se sont précipités, aient toujours donné tort ? Il racontait, il imitait, il mimait à ravir. Rien ne lui échappait, ni une intention ni une intonation. S'il n'avait pas été un grand orateur, il aurait pu faire un grand comédien, et les coulisses ne lui auraient pas moins bien réussi que les couloirs. Il avait le don de la charge. Méchant ? Non, mais rosse, oui, et délicieusement. Il n'avait pas gardé de ses débuts difficiles, où il avait connu des heures de vraie misère, l'horreur de l'humanité. Loin de la rendre responsable de son sort, il la prenait en pitié et il y avait de l'indulgence jusque dans ses mépris.

Il pardonnait plus aisément les injures et les insultes faites à sa personne que l'injustice commise à l'égard de ses

intentions politiques. Tu ne l'aimais pas beaucoup. Certes tu ne mettais pas en doute sa probité, qui pouvait rendre ses comptes, mais tu redoutais les *finasseries* de Stresemann, avant même de savoir que celui-ci, plus bismarckien que républicain et plus allemand qu'européen, s'en vantât, peut-être entre deux chopes de bière, auprès du kronprinz. Quel dommage que je n'aie pas pu te donner l'occasion de le mieux connaître! Comme tu aimes mieux être convaincu que séduit, votre discussion n'aurait pas été vaine. Il m'est arrivé d'en avoir plus d'une avec lui. D'accord sur les principes et sur l'orientation d'une politique étrangère que l'on critiquait sans pouvoir lui en opposer une autre, j'y aurais voulu quelquefois des corrections, des ralentissements, des précautions. Lui aussi, au fond de lui-même. Mais peut-on juger d'une partie quand on n'a pas tout l'échiquier devant les yeux et surtout lorsqu'elle est inachevée encore? Je t'écris au courant de la plume, sans avoir à aucun degré l'intention d'un panégyrique. Je vois les ombres qui épaississent l'horizon. Mais je ne renie

pas la lumière qui a éclairé la route. La paix ne se fera pas avec une seule génération. N'est-ce pas beaucoup que l'humanité presque tout entière prenne la guerre en horreur ? Joseph de Maistre ne recommencerait pas le paradoxe d'une apologie que Foch, non moins bon catholique que lui, a brisé par son mot fameux : *"Au-dessus de la guerre, il y a la paix"*, prononcé devant le tombeau de Napoléon. Et Napoléon lui-même...

Mais ceci, François, m'entraînerait trop loin. C'est de ta faute. Qui écrit des *Promenades autour de sa vie*, entre avec une aisance singulière dans la vie d'autrui. Jules Simon, en racontant les *Mémoires des Autres*, avait trouvé un bien joli titre, dont la profondeur égalait la finesse. Tout ce qu'on doit désirer, c'est qu'on ne fasse pas des *Mémoires*... contre les autres. L'écueil est tentant, et peu y échappent, même ceux qui, voulant être sincères, ne tombent pas dans le pamphlet. Quel homme se prétendit plus soucieux de la vérité que Jean-Jacques, plus désintéressé, plus exact et plus juste ? Or, il n'y a pas de livre plus partial que les *Confessions*.

Cette œuvre de génie, où la Nature a inspiré à son auteur des pages immortelles, est, à l'égard des personnes, un tissu continu d'horreurs morbides qui n'épargnent presque jamais ni les délicatesses de l'amitié ni les pudeurs de l'amour.

Quelles confessions sont sincères ? Je rendrais volontiers ce plein hommage à celles de Saint-Augustin si je n'avais pas le souvenir de trop de recherches ou, si tu préféres un autre mot, de trop de trouvailles littéraires, quoiqu'il ne soit pas défendu de bien écrire pour bien penser. Ce serait un blasphème de lui comparer Alfred de Musset. *L'enfant du siècle,* qui était un enfant de génie, s'est moins abandonné à une confession qu'à une déclamation lyrique, éloquente et passionnée. S'il avait tout dit, les aveux qui souillent quelques pages de Rousseau ne seraient auprès des siens qu'une sorte de gageure presque innocente.

Et que sont les *Mémoires d'Outre-Tombe ?* Au point de vue littéraire, un chef-d'œuvre unique. Mais polie et repolie, raturée et surchargée, mise au

goût du jour et de l'heure, leur vérité ne relève pas de l'histoire. Elle est parée pour les obsèques solennelles d'un génie qui entoure son immortalité des bandelettes d'un style incomparable.

Combien les *Choses Vues,* moins apprêtées, ont plus de relief et de ressemblance ! Ces miettes, que Victor Hugo laissait tomber négligemment de sa table magnifique, suffiraient à nourrir une renommée. Aucune retouche n'affadit l'éclat naturel et spontané de ces récits, de ces tableaux, de ces portraits, qui ne pâlissent pas auprès d'un Saint-Simon lui-même. Ce que Victor Hugo a vu, il le dit, et il ne dit que ce qu'il a vu. Les facultés de sa vision sont prodigieuses. Avant Pierre Loti, mais il faut dire depuis Saint-Simon, aucun œil ne pouvait se comparer au sien dans les Lettres françaises, et il conserve sur Pierre Loti l'avantage d'aller, du premier coup et du premier contact, jusqu'au fond des âmes dont les hasards de la vie lui offrent la rencontre. Mais, quand il se met en scène, son orgueil l'enivre et, malgré tant de beautés réelles, l'*Histoire d'un Crime* associe aux

erreurs d'un réquisitoire sans nuances les excès d'une apologie personnelle que les faits ne confirment pas toujours. Tu serais mal avisé, mon cher François, d'en conclure que j'ai cessé d'être hugolâtre pour devenir bonapartiste. Ce serait deux façons de ne pas me reconnaître, ou même de me méconnaître et, moins que tout autre, tu peux t'y tromper. L'*Histoire d'un Crime,* dont le titre est d'ailleurs admirablement trouvé pour frapper l'attention et pour exciter la curiosité, reste dans la catégorie de ces Mémoires dont la variété est trop souvent suspecte pour être retenue sans contrôle par l'Histoire. Je lui préfère *Napoléon le Petit*. Un tel livre n'a pas la prétention d'être un témoignage : il est un pamphlet. Ce sont les *Châtiments* en prose. Il ne faut pas lui reprocher d'excéder la mesure puisque, s'il la respectait, il ne répondrait pas aux conditions du genre et qu'il ne s'accorderait pas avec les passions de l'écrivain. Mais il n'est pas riche de ses seuls excès. A côté de pages où éclate l'indignation d'une ironie qui flagelle, il y a des beautés sublimes, où la polémique cède la

place à l'imagination, et qui sont dignes d'une anthologie. Je ne sais pas s'il y a encore en France des bonapartistes constitués en parti d'action. La Corse elle-même est tout entière républicaine. Mais s'il en existe, ils ne doivent pas plus s'interdire *Napoléon le Petit* que je ne m'interdis, sans confondre pourtant le talent avec le génie, la lecture des *Odeurs de Paris* ou de tant d'autres Mélanges de Louis Veuillot. Il faut savoir admirer par goût littéraire même ce que l'on déteste par passion politique.

Voilà ce qui s'appelle une digression ! J'en ai plus le sentiment, d'ailleurs, que le regret, puisque tu m'as mis la plume à la main et que j'avais à cœur de te donner mon sentiment sur cette littérature *mémorialiste* que tu aimes. Je ne l'aime pas moins. Mais ce qui est pour toi une distraction, où tu oublies les soucis de ta profession, est trop souvent pour moi une sorte d'occupation professionnelle. Comment ne lirais-je pas, par exemple, les livres consacrés à la guerre ? Leur tort est d'être trop. Ils inondent la librairie et ils l'encombrent presque autant que la pluie, qui tombe

avec la tranquillité d'une habitude irrésistible, inonde, sous mes yeux désolés, la montagne et la plaine. Je n'y vois rien. De ton côté, vois-tu plus clair dans l'histoire diplomatique, militaire, politique et anecdotique de la guerre depuis que chaque acteur y explique son jeu propre... aux dépens du voisin ? L'un des plus grands parmi les chefs militaires, et que l'histoire grandira encore, n'a rien écrit et ne veut rien écrire. C'est le maréchal Pétain. Il dit pourquoi dans son testament. J'ai quelque idée, et j'y insiste, que son rôle ne perdra rien à cette sagesse. Le silence n'a pas toujours tort, s'il laisse aux documents le soin de commenter l'action.

Deuxième lettre.

Bürgenstock, 3 Août.

Mon cher Ami,

La pluie... Tiens ! cette lettre commence comme la première ! Vais-je m'en excuser ? Non. D'abord, il pleut, il pleut, il pleut, et mon obsession n'est que trop naturelle. Et puis, si je me souviens bien, Racine ne me donne-t-il pas l'exemple, le seul que j'aie le droit d'invoquer hélas ! de la même particule monosyllabique qui ouvre trois de ses tragédies. Mnémosyne, viens à mon secours ! Je ne m'attache pas à l'ordre chronologique.

— D'abord, *Athalie :*

Oui, je viens dans son temple adorer [l'Eternel.

— Puis, *Andromaque :*
Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle.
— Ensuite, *Iphigénie en Aulide :*
Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui [t'éveille.

Mnémosyne, merci. Tu es fidèle à ceux qui te cultivent.

Mais ce n'est pas moi, mon cher François, qui ai fait la première remarque de cette triple répétition. Je dois en restituer le mérite, s'il y en a un, à Auguste Vacquerie. Est-ce dans *Profils et Grimaces* qu'il a pris un brevet pour cette découverte ? Peut-être. Mais je me rappelle bien sa joie cruelle de critique inflexible. Comme si l'on ne pouvait pas admirer deux maîtres à la fois, il ne nanquait pas l'occasion ou le prétexte de diminuer Racine pour exalter Victor Hugo. N'est-ce pas chez lui que l'on trouve la comparaison entre le *chêne* et le *pieu ?* Je suis sûr de cette opposition paradoxale sans garantir la portée exacte du texte ou plutôt sans avoir le droit d'y trouver l'expression de l'opinion personnelle de Vacquerie. Mais, au fond, même s'ils ne l'avouaient pas, les romantiques en étaient arrivés à ce point. C'est

plus que trop. Certes Victor Hugo est un chêne immense sous lequel les États-Unis d'Europe, qu'il avait annoncés, essaient péniblement leurs pousses. Mais l'arbre racinien porte, dans un rajeunissement perpétuel, quelques-unes des branches les plus délicatement fleuries, les plus élégantes et les plus pures du jardin des Lettres Françaises. Quoi qu'en ait dit Madame de Sévigné, attachée à Corneille comme Vacquerie à Hugo, Racine n'a pas *passé*, ni le café non plus ! On peut être une femme d'esprit sans avoir un jugement infaillible...

Je reviens à la pluie, qui, elle non plus, ne passe pas. Je crains qu'hier elle ne m'ait rendu à la fois bavard, maussade et injuste. D'autres que toi pourraient s'y méprendre. Je ne retire rien de l'hommage que mérite le silence posthume, et même "anthume", du maréchal Pétain. Mais cet éloge traduirait mal ma pensée ; ou plutôt il la trahirait, si l'on pouvait y voir un blâme à l'égard de ceux de ses camarades militaires et confrères académiques qui ont déjà parlé et écrit.

J'ai admiré la sobriété et la clarté des *Mémoires* du maréchal Foch. Ils ressemblent à l'homme. La vérité toute simple, sans parure littéraire et sans recherche de l'anecdote à effet. A ne te rien cacher, on en attendait mieux... ou pis ! Ce n'est pas seulement sur le champ de bataille que l'illustre soldat avait la parade brusque et la riposte décisive. Il fardait mal la vérité et son poste de commandement retentissait d'expressions dont la verdeur pittoresque aurait difficilement trouvé place dans le Dictionnaire. Le cigare qu'il mâchonnait ne gênait pas la liberté de ses propos. On l'aurait surpris, et peut-être même irrité, en louant, pour lui en faire honneur, des dons oratoires qu'il ne possédait pas. Il n'avait pas, comme Démosthène, mâché des cailloux sur le bord de la mer pour articuler avec plus de netteté. Sa voix avait je ne sais quel accent rauque et saccadé qui chantait mal. Mais, comme sa pensée n'hésitait pas, il trouvait, tout de suite, le mot juste, auquel il arrivait même d'être assez vif pour enlever du premier coup le morceau. Clemenceau en savait quel-

que chose. Ils avaient eu de terribles prises de bec. Ils s'admiraient, même depuis qu'ils avaient cessé de s'aimer et aucun des deux n'était commode. Le péril et le devoir commun les rapprochèrent. Pourtant, c'est Painlevé qui, ayant su le choisir, passa cet homme de guerre à cet homme d'Etat. Après son rôle brillant dans la bataille de la Marne, suivi de la magnifique marche à la mer, Foch avait connu des heures d'abandon. On le disait fatigué et impropre à l'action. Je le vis pendant l'été de 1917 sur la Somme. Quand il me reçut dans la petite salle à manger de la maison d'un notaire où il habitait, il me dit, sans autre compliment : « Eh bien ! vous, regardez-moi bien : est-ce que j'ai l'air d'un malade ? » Cette attaque imprévue me déconcerta un peu. Je ne savais rien. En quelques phrases brèves et émues, Foch m'en apprit davantage. Il n'y avait dans ses paroles rapides et heurtées aucune amertume, moins encore aucune récrimination violente, mais j'y entendais, en même temps que je la lisais sur son visage ravagé, sa grande tristesse de ne pas se trouver à sa place, dans

le rôle dont il se sentait digne et dont il aurait voulu qu'on le crût encore capable. Entre Pyrénéens, on s'entend vite. Cette rencontre fit une amitié, dont je conserve la fierté intacte.

Quatre ans après, elle me servit. J'étais ministre de la Guerre. L'organisation des troupes rhénanes m'avait révélé que l'autorité du chef civil de l'armée ne s'accordait pas avec ses responsabilités. Les événements avaient donné au maréchal Foch, sans qu'il l'eût cherchée par ambition, une situation que justifiaient ses services, mais dont l'indépendance dépassait les limites ordinaires de la hiérarchie militaire. Il pouvait se produire des incidents au cours de l'occupation. Il s'en était produit, dont le ministre des Affaires Etrangères n'avait pas été sans se montrer inquiet. Tout s'était arrangé. Mais s'il en surgissait de nouveaux, dont la gravité rendrait le silence moins facile, qui devait en répondre devant le Parlement où les susceptibilités s'étaient réveillées avec une vivacité, que vieux parlementaire, je ne songeais pas à blâmer? Evidemment, le ministre seul.

Mais il y avait trop de choses qui, à la suite de circonstances exceptionnelles, échappaient, non à la compétence, mais à la connaissance du ministre de la Guerre. Le Conseil des ministres me laissa le soin de trouver les solutions nécessaires. Je chargeai le général Buat, chef de l'Etat-Major Général de l'Armée, d'ouvrir les négociations avec le général Weygand, qui remplissait les mêmes fonctions, pour l'ensemble des armées alliées, auprès du maréchal Foch. Le général Buat était un homme d'une intelligence supérieure, à laquelle s'associaient les qualités de la pénétration la plus fine et du plus robuste bon sens. Quelques services qu'il eût rendus pendant la guerre, il était loin d'avoir encore donné toute sa mesure et sa valeur le désignait pour les sommets. Mais une mort terriblement brusque brisa son destin. C'est au général Weygand que ce rôle fut dévolu. Nul n'en était plus digne. Il faut l'avoir, comme moi, vu à l'œuvre pour apprécier toute l'étendue de son esprit si largement ouvert, tout son sens de l'organisation, toute sa loyauté patriotique

qui sait concilier, dans de lourdes et délicates fonctions, l'indépendance du jugement avec l'action disciplinée.

Entre Buat et Weygand, deux camarades qui s'estimaient, l'entente se fit vite sur tous les points secondaires et, dans les points essentiels, sur tous ceux qui relevaient de leur compétence. Mais il vint un moment où, ayant abordé certaines questions, ils virent qu'elles les dépassaient. D'un commun accord, il s'arrêtèrent pour sauvegarder l'entière liberté de ceux qui les avaient délégués. Je convoquai le maréchal Foch. « M. le Maréchal, lui dis-je, voulez-vous que nous oubliions pendant quelques instants nos situations officielles ? Je serais gêné d'avoir à parler en chef, c'est-à-dire à donner des *ordres* (j'appuyai sur le mot) à un homme tel que vous. Nous sommes presque des " pays "; nous siégeons ensemble à l'Académie et enfin, puisque vous me faites cet honneur, nous sommes des amis. Voulez-vous, M. le Maréchal, que nous abordions dans ce triple état d'esprit les questions dont le général Weygand vous a entretenu ? ». Mes

regards, où il n'y avait que de la confiance, étaient posés sur lui. " *Allez* ", me dit-il, en employant une des expressions qui lui étaient familières. Tu penses bien que j'y *allai* et que je fis valoir mon opinion avec toute la fermeté persuasive dont un devoir nécessaire me donnait la force. Le maréchal Foch ne m'interrompit pas. Quand j'eus fini, il dit " Bien. — mais... " et deux ou trois " mais " précisèrent, non sans énergie, une question ou même une résistance. Je répondis en accordant à ces raisons, que j'avais prévues, mais que j'avais volontairement laissées en marge, la satisfaction qu'elles méritaient. Le visage du maréchal, jusque là un peu tendu, se rasséréna. " Ça va ", dit-il alors, et, en effet, ça alla. Depuis, aucun incident ne troubla nos relations, qui furent toujours confiantes, cordiales et même affectueuses.

Tu ne t'étonneras pas, je le pense, mon cher François, que cette anecdote n'ait pas trouvé sa place dans les *Mémoires* du maréchal Foch. A côté des grands problèmes qu'ils soulèvent avec une sobriété à laquelle je voudrais quelque-

fois un peu plus de flamme, elle n'y ferait qu'une petite figure. Pourtant, dans mes souvenirs, elle fixe un caractère. Il y avait, pour aller droit au cœur de Foch, des *sens interdits*. Pour le prendre, il fallait savoir s'y prendre et laisser, quand on le pouvait, au compte de ses initiatives les concessions qu'on obtenait de lui. Personne ne lui a jamais reproché d'avoir de la morgue, ou même de la vanité, ou même de la fierté : il portait avec la plus souriante simplicité, dans laquelle il n'entrait aucune coquetterie de modestie feinte, la plus grande gloire qui fût au monde. Mais, tout au fond, il était impérieux, impétueux et, pourquoi ne pas le dire ? un peu cassant. Juste comme Clemenceau, qui l'était, il est vrai davantage !

C'est, en apparence, un miracle que pendant un an ces deux hommes aient réussi à s'entendre. Il ne leur fallut, à vrai dire, aucun effort. S'ils purent s'accorder et se soutenir, c'est que chacun, écartant tout le reste, avait le droit de dire : *" Je fais la guerre "*. Ils la faisaient l'un et l'autre avec une âme virilement française, avec une ténacité

confiante, avec une volonté que rien ne pouvait ni lasser ni abattre, avec la certitude absolue que, cette fois, il s'agissait pour la France de vaincre ou de mourir... Oui, de mourir ! de disparaître de la carte des grandes nations, d'être reléguée au second rang, d'être dépossédée, par une affreuse et irréparable disgrâce, du rôle que lui avaient assigné, sous l'ancienne Monarchie, sous la Révolution et sous l'Empire, son ardeur héroïque, sa passion civilisatrice et l'unité d'un idéal généreux qui, d'un siècle à l'autre, à travers tant de vicissitudes intérieures et de contradictions apparentes, en avait fait le flambeau du monde.

A côté de cela qu'importent les polémiques, les insinuations, les réticences, et ces prétendues révélations que la curiosité, piquée au vif par des indiscrétions habiles, attend de la publication de tels ou tels *Mémoires ?* L'action et la gloire ne sont pas là. Je serais presque tenté de dénoncer avec Paul Valéry la vanité de l'histoire si un paradoxe ingénieux, soutenu avec un grand talent, pouvait, malgré quelques parcelles de

vérité, remplacer ce besoin de raconter et de se raconter qui est au fond de la nature humaine.

*
* *

Il y a d'ailleurs des cas où ce besoin se confond avec un droit de légitime défense. Tel le maréchal Joffre, dans ses *Mémoires.* Quoique je les aie attendus avec une grande impatience, je n'en ai lu encore que les premières pages. Déception ? Oh ! non. J'ai eu, au contraire, la joie de sentir passer de la vie. Mais, d'un côté, je n'aime pas les publications partielles. Entre deux numéros, il faut faire la soudure, rejoindre les fragments, reprendre le souffle, puis attendre, respirer à nouveau, rentrer dans le pas des chapitres. D'un autre côté, je suis venu ici me mettre au vert ; j'ai rompu avec mes occupations habituelles, et l'*Illustration* ne me suit pas. Mais j'ai trop connu Joffre pour ne pas me jeter, à la rentrée, sur les volumes.

Te rappelles-tu... (question oiseuse, car comment pourrais-tu l'avoir ou-

bliée ?) la présentation rapide qui te donna, un matin, il y a quelque quatre ou cinq ans, l'occasion et l'honneur de serrer la main du premier maréchal de France qu'ait fait la troisième République ? Je te raccompagnais à la porte, que le brave Gustave lui ouvrait sur son coup de sonnette.

Tu m'écrivis, le lendemain, en me remerciant, que tu l'avais trouvé bien essoufflé. Il n'avait que trop raison de l'être, mais je crois ne t'en avoir jamais dit la raison. Par une fatalité vraiment injuste, qui manquait trop de respect, d'admiration et de gratitude, l'ascenseur ne marchait pas ce jour-là, ou à cette heure-là. Le maréchal Joffre avait dû gravir à pied mes quatre étages. Il était à bout d'haleine.

J'en étais d'autant plus désolé qu'il se rendait à une prière de la maîtresse de la maison, dont un magnifique éventail, semé de dessins, de signatures, de notes de musique, d'hommages, de souvenirs, tous émanant d'hommes illustres, ne pouvait vraiment plus se passer du nom glorieux du vainqueur de la Marne. A vrai dire, comme *Elle* ne le confiait

jamais à personne qu'à moi, *Elle* lui avait offert de le lui apporter chez lui, mais il s'y était refusé, car sa politesse, qui était toujours du meilleur ton, savait s'accompagner de la plus fine bonne grâce. Nous nous excusâmes de ce dérangement, aggravé par la défaillance de l'ascenseur. Il eut la courtoisie de me rappeler la *loi de trois ans* qui nous avait unis..., cette loi dont une Grande Encyclopédie allemande, qui est en cours de publication, a pris prétexte pour faire de moi l'un des principaux auteurs de la guerre de 1914. Ni plus ni moins ! Avoue, François que tu ne t'attendais pas à celle-là ! Moi, qui m'attends toujours au pis, j'en ai reçu un petit coup tout de même. Mais je m'en suis remis. Hélas ! j'ai connu de plus cruelles blessures ! Et déjà l'éventail lui-même est comme un ossuaire des noms les plus glorieux. Les morts vont vite. Quand mon tour viendra, la pièce précieuse et unique ira, par l'accord d'une double volonté, au Musée Carnavalet : elle en est digne.

*
* *

Ainsi, depuis la loi de trois ans, il s'était établi entre Joffre et moi des relations très cordiales. Il n'était pas orateur et personne n'aurait songé à dire de lui ce que Galliffet disait du général Roger : " Il parle bien, mais il parle trop ". Autant dire qu'il ne parlait jamais, au sens où le régime parlementaire, le bien nommé, entend et pratique ce mot. D'une voix calme, lente, un peu chantante, il donnait un avis clair et bref. Puis il promenait autour de lui un regard tranquille ; c'était une sorte de : " Maintenant, à vous, Messieurs ".

Pourtant, au cours de la discussion, je lui demandai de monter pendant quelques minutes à la tribune. Il me regarda avec un étonnement consterné. " Mais, Monsieur le Président du Conseil, ce n'est pas mon métier... Je ne sais pas... Je ne peux pas..." J'insistai : il fallait vouloir. La Chambre s'étonnait que le chef d'état-major général de l'Armée n'eût rien à dire dans un débat d'une telle nature. Les partisans de la loi attendaient cette opinion autorisée avec un désir d'autant plus vif que le général Joffre avait été nommé,

sans qu'il eût d'ailleurs sollicité ce poste de périlleuse confiance, par un gouvernement aux tendances radicales. Il se rendit à mes raisons, en me demandant un bref sursis. Le lendemain, il parut à la tribune. Un silence unanime témoignait de l'émotion de l'Assemblée. Joffre allait parler. Il fixa la Chambre avec ce clignement des yeux qui lui était particulier. Puis, ayant donné à sa puissante carrure une position solide, il se mit à... lire. Il y eut une déception, mais elle dura peu. La Chambre tout entière comprit qu'elle était en présence d'un *homme* qui accomplissait, avec réflexion, un *acte* grave. Au lieu de phrases cadencées qui auraient déroulé l'harmonie d'un rythme oratoire, elle entendait un document, précis, pressé et pressant, qui donnait au pays, avec une méthode nettement ordonnée, les raisons du sacrifice que les événements imposaient. Il n'y avait pas un mot de trop, mais le généralissime disait tout ce que, lui, pouvait dire. Etait-ce un succès? Non, si les applaudissements en sont la mesure. Mais c'était mieux, puisque cette intervention assurait un résultat. Chacun

s'appliqua à commenter tous les termes d'un texte qui tombait de si haut et qui devait aller si loin. S'il m'était permis de reprendre une comparaison que j'ai entendu faire au moment de la mort du maréchal Joffre, je dirais que son allocution fut à la loi de trois ans, ce que l'ordre du jour du début de septembre fut à la bataille de la Marne. Je pourrais même ajouter autre chose, mais je n'ai pas le goût des apologies personnelles...

*
* *

Cette loi de trois ans révéla un véritable orateur parmi les généraux qui nous assistaient, Etienne et moi, en qualité de commissaires, sur les bancs du gouvernement. C'était le général Legrand. Il connaissait admirablement bien tous les termes du problème complexe que posait la nouvelle organisation militaire. Ainsi il répondait par une compétence solidement éprouvée, et qui ne craignait pas la contradiction, à la principale qualité qu'un ministre attend d'un commissaire spécialisé. Mais il

avait un don de parole tout à fait remarquable. S'en doutait-il lui-même avant d'aller au feu, je veux dire à la tribune ? Je n'en suis pas sûr. Mais, de séance en séance, d'amendement en amendement, de difficulté en difficulté, on sentait son autorité gagner, personnellement et techniquement, du terrain. Il s'exprimait avec une aisance et une clarté élégante qui frappaient les esprits. Il se dégageait d'ailleurs de toute son allure et de toute sa tenue, naturellement distinguée, une sorte de sympathie rayonnante. Jaurès, surpris de trouver, sinon un adversaire à sa taille, du moins un militaire qui servait avec habileté et éloquence le destin de la loi, traitait le général Legrand avec des égards particuliers. Ce fut, à de nombreux moments, une belle joûte.

*
* *

Le général Pau n'intervint que devant le Sénat. A la Chambre, il faillit, dès le premier jour, tout compromettre, la loi et le ministère lui-même, par un geste dont son inexpérience n'avait pas pu

mesurer les conséquences. C'était pendant la discussion générale. Au cours d'une vive attaque qu'il dirigeait contre le projet, un jeune député radical prononça des paroles qui paraissaient blessantes pour le haut commandement. Au fond elles n'étaient pas bien méchantes, ni dans l'intention ni dans l'expression, et le président, Paul Deschanel, n'eut même pas, s'il m'en souvient bien, l'occasion de rappeler l'orateur à l'ordre. Mais le glorieux général Pau, qui n'en avait jamais entendu autant, ne put pas en entendre davantage. Il ferma sa serviette, la mit sous son bras mutilé et se leva pour quitter la séance, sans qu'on pût se méprendre sur la protestation dont ce départ était l'expression. Ce fut un beau tumulte. L'opposition, qui était très disciplinée, vit tout de suite le parti qu'elle pouvait tirer de l'incident. Était-il admissible que le pouvoir civil, dont tant d'ordres du jour avaient proclamé la suprématie, fût ainsi bafoué par le pouvoir militaire? Qu'allait-il advenir du régime parlementaire? Personne ne se donna le ridicule, qui aurait tué l'agitation, de rappeler le 18 Brumaire, mais

le souvenir des grands coups d'Etat flottait en poussière dans l'air.

Tandis que l'indignation secouait les bancs socialistes et radicaux d'un frémissement continu, coupé ou plutôt nourri par les interruptions et par les exclamations, une sorte de stupeur avait gagné les groupes les plus modérés. On regardait du côté du Gouvernement. Mon ami Eugène Etienne, ministre de la Guerre, qui avait plutôt des qualités d'initiative et d'action que le sens de la tribune, était d'autant plus débordé qu'il était malade et que la discussion du projet, longue et âpre, ne tarda pas à montrer son état de fatigue. En effet, je dus, pour ce qui concernait le cabinet, assumer toute la responsabilité de ces difficiles débats. Pendant l'incident qu'avait provoqué le geste du général Pau, je n'étais pas à mon banc. La discussion générale, où Paul-Boncour venait de prononcer d'ailleurs un très beau discours, sinon contre le principe, du moins contre les modalités du projet, devait être longue, très longue, et elle ne requérait pas ma présence immédiate. J'étais retenu à la présidence du Conseil

par des devoirs plus urgents de ma fonction. Jaurès, non moins habile manœuvrier que grand orateur, vit l'occasion inespérée qui s'offrait à lui de donner au projet de loi une secousse peut-être mortelle. Il déposa un projet de résolution. Comme je t'écris de mémoire, mon cher François, et sans avoir la moindre note sous les yeux, je ne peux en garantir le texte exact, mais je suis sûr qu'il invitait le gouvernement à assurer le respect du pouvoir parlementaire, ou quelque chose d'approchant. C'était adroit. La séance fut suspendue pour me permettre d'y venir. On m'avait téléphoné aussitôt que l'incident s'était produit. Vains appels. Sonneries inutiles. Je n'étais plus au ministère de l'Instruction Publique. Quand Jaurès déposa sa résolution, les appels et les sonneries s'affolèrent. Rien n'y fit. On ne me trouvait pas. C'est que, *sans rien savoir de tout ce tumulte*, j'avais pris mon chapeau et ma canne pour aller faire un tour à la Chambre. Selon mon habitude la plus fréquente, j'avais parcouru, seul, le trajet à pied. Si j'avais choisi le plus long, que serait-il

arrivé ? Heureusement que le plus court m'avait tenté, la rue de Grenelle, la rue Casimir Périer et la place du Palais-Bourbon.

Quand j'arrivai, je tombai dans un vacarme indicible. Tout le monde se jeta sur moi. A travers ces interpellations contradictoires, j'eus vite fait de démêler la gravité de l'incident, mais je n'en aurais pas compris les circonstances, dont pourtant la connaissance exacte m'était nécessaire, si je n'avais pas emmené dans le cabinet des Ministres, Etienne, qui avait protesté en séance, quelques collègues et deux ou trois amis très sûrs. Renseigné, je rentrai dans la salle, où la séance fut reprise. Je demandai la parole. Qu'allais-je dire ?. Tu peux m'en croire si je t'affirme que je ne le savais pas encore très bien moi-même. Evidemment, je ne pouvais pas accepter le projet de résolution déposé par Jaurès. Il y a des invitations qui sont un blâme. Je me serais perdu, dans tous les sens du mot, si j'avais eu cette faiblesse. Mais les Assemblées ont leur point d'honneur qu'il faut ménager. Comme la tribune a

des surprises ! Ce fut l'instinct de conservation qui me sauva. Le spectacle de la Chambre, devenue presque toute silencieuse, me dicta mon langage. Je commençai par déclarer, cela va de soi, que personne ne pouvait mettre en doute la suprématie du pouvoir civil, surtout dans un débat qui touchait à un tel point, si divergentes que fussent les opinions, à l'intérêt national. Il y avait eu un geste. Pouvait-il, à un degré quelconque, avoir eu la volonté de récuser ce pouvoir ? Je contestai l'intention, mais il m'était impossible de nier le geste lui-même. Il fallait l'interpréter, et je courais un risque égal, quoique de deux côtés différents, ou en en disant trop, ou en n'en disant pas assez. C'est là qu'on m'attendait, ou plutôt qu'on me guettait. Alors j'eus l'inspiration de faire de Jaurès lui-même le juge de l'incident. Il me regardait avec ces yeux mobiles et intenses où se reflétait son intelligence souveraine. Je lui rappelai qu'il était la gloire de la tribune française, mais, si maître qu'il fût de sa parole, n'avait-il jamais dépassé sa pensée ? Etait-il sûr de n'avoir jamais

employé un mot dont il n'aurait pas eu le regret ? Alors, pouvait-il se montrer sévère pour un glorieux général, qui n'avait aucune habitude des débats, et qui avait donné ailleurs, là où il exerçait son métier véritable, des preuves de son dévouement et de son patriotisme ? Je fis appel à la loyauté de Jaurès ; j'évoquai son esprit de justice et, après avoir affirmé de nouveau que le gouvernement assurerait dans toutes les occasions le respect du droit parlementaire, je demandai, tout simplement, à mon puissant et redoutable contradicteur de mettre fin à l'incident en retirant son projet de résolution. C'était hardi, mais il y avait moins de calcul que d'instinct dans ma hardiesse. Elle réussit. Jaurès se rendit avec bonne grâce à mon appel et la discussion générale se poursuivit. Seulement, depuis ce jour-là, je ne manquai pas à une séance...

Imagines-tu qu'après cela j'eus une sorte d'incident personnel avec le général Pau ? Quand je fus revenu à ma place, je l'entendis, car j'ai quelquefois l'oreille trop fine, qui disait, d'une voix basse, à son voisin, le général Legrand,

peut-être : “ Je ne reviendrai pas ici demain...” Je me retournai légèrement, et, me penchant vers le second banc où il siégeait, je lui dis, avec une douce fermeté : “ Mais oui, vous reviendrez, mon cher général, surtout après ce que je viens de dire, et sans même que j'aie besoin de vous en donner l'ordre ”, et nous nous serrâmes affectueusement la main.

Il revint assidûment, mais je trouvai qu'il valait mieux qu'il ne prît pas la parole. Je gardai pour le Sénat son autorité intacte. Il y prononça un discours tout à fait remarquable, où son expérience des questions militaires s'exprima et s'affirma avec une rare maîtrise.

Mais, décidément, j'étais voué avec lui aux incidents. Cette fois, il n'y avait à aucun degré de sa faute. Tout dans son intervention avait été irréprochable et le Sénat l'écoutait avec une sympathie unanime. Seulement, il y avait Clemenceau ! Mon ancien président du Conseil était partisan de la loi, mais il était, tout naturellement, anti-ministériel. Aussi voulait-il concilier son

adhésion au projet, que lui dictait sa clairvoyance patriotique, avec son hostilité contre le Cabinet. Il crut en trouver l'occasion... ou le prétexte dans un passage du discours du général Pau. Il fit l'éloge de ce discours, mais il essaya de me mettre en contradiction avec la thèse du général. Du coup, je me fâchai. Ma responsabilité et mon autorité étaient en jeu. Sans manquer envers mon ancien chef à la déférence que je lui devais à tant de titres, je lui fis comprendre que je ne laisserais pas le Sénat dupe de sa mauvaise... volonté, — car c'est un autre mot que j'aurais dû dire — et ce colloque, plus animé encore que je ne le rapporte, ne nuisit pas au vote final.

*
* *

Ces souvenirs de la loi de trois ans, provoqués par la relation que je t'ai faite, mon cher François, d'une visite matinale du maréchal Joffre, ne m'ont pas éloigné de celui-ci autant qu'il a pu te paraître. D'ailleurs je ne me suis pas astreint à une chronologie exacte. Un

ordre dispersé n'est pas du désordre. Quand les circonstances de ma carrière politique m'ont désigné, en janvier 1931, pour rendre le suprême hommage au vainqueur de la Marne, je n'ai pas pu employer le ton familier dont j'use librement avec toi. Mais il répond à la nature des rapports que j'avais avec mon illustre ami. C'était surtout à l'Académie que je le voyais. Il y venait régulièrement et j'avais l'honneur de l'avoir pour voisin. Cette Maison lui plaisait. Il était sensible au respect unanime dont il y était entouré. Chacun, en s'approchant de lui, avait l'impression de prendre un contact plus intime avec la France. Simple, modeste, bienveillant, il était un excellent confrère. Il parlait peu, étant plus familier avec l'Histoire, dont il avait écrit une page magnifique, qu'avec les subtilités du Dictionnaire. Mais s'il donnait un avis, le plus souvent d'ailleurs sur une sollicitation directe, il frappait tout le monde par la netteté décisive de son imperturbable bon sens. On s'étonnait, après l'avoir entendu, de n'avoir pas trouvé plus vite la réponse ou la solution que l'on avait obtenue de lui.

Il y avait entre nous d'autres souvenirs que ceux de l'avant-guerre. Pendant la guerre, j'étais allé assez souvent le voir à Chantilly. A cause de la difficulté des communications, il m'envoyait une voiture militaire qui me ramenait à Paris. Ainsi, sans qu'il y eût du temps perdu, je pouvais pratiquer l'exactitude qui était une de ses lois.

Il m'arrivait fréquemment, avant d'être reçu par le général Joffre, de causer avec le général Pellé, informé de tout, précis et clair. Sa tâche n'était pas facile. On l'a beaucoup blâmé et on l'a même accablé sous des responsabilités qui dépassaient ses fonctions. Affable et complaisant, il n'était pas l'adversaire du Parlement, mais il assurait l'exécution des ordres qu'il avait reçus. Discipliné et dévoué, il ne se plaignait pas d'être injustement méconnu. Il servait, mais comme on remplit un devoir et non comme on subit une servitude. Je m'en serais voulu de n'avoir pas rendu hommage à ce galant homme, qui fut un excellent soldat et, d'après ce que l'on m'a dit, un utile diplomate d'après-guerre.

Quand j'entrais dans le cabinet du généralissime, j'étais toujours frappé par la simplicité de la pièce où il travaillait. Dis-moi comment tu habites, je te dirai qui tu es. Des cartes sur lesquelles étaient piqués des drapeaux de multiples couleurs, indiquaient seules la destination de ce bureau d'état-major. La table n'était pas écrasée sous les paperasseries. Au lieu de garder des dossiers attardés, elle paraissait prête pour recevoir, à l'occasion d'une affaire nouvelle ou d'une affaire reprise, les documents nécessaires à une discussion ou à une décision. Assis derrière cette table, le général Joffre donnait l'impression d'un homme solide, sagement équilibré, assuré et réfléchi, qui ne disait que ce qu'il voulait ou pouvait dire. Il se livrait peu. Pourtant, sans que j'eusse l'indiscrétion de lui poser certaines questions, — et il y en avait qui me brûlaient les lèvres ! — il allait au-devant des désirs qu'il devinait. Ces confidences, que j'utilisais seulement dans la mesure permise, et dont le général Joffre me laissait le seul juge, m'ont donné plus d'une fois l'occasion de corriger des

erreurs ou de dissiper des préventions. Quand un homme porte de telles responsabilités, il court le risque d'être trompé par la flatterie ou d'être desservi par le dénigrement. Le général Joffre écartait les flatteurs et il méprisa, ou du moins il méprisa pendant longtemps, les calomniateurs. Mais, s'il était en présence d'un ami sûr, il comprenait qu'il était sage, sans lui révéler des plans dont le secret peut seul favoriser l'exécution, de lui donner certains renseignements, certaines vues, et même certains espoirs.

Je fus souvent cet hôte. Ceux qui le savaient essayaient à leur tour de servir auprès de moi leur curiosité et d'apaiser leurs angoisses. Parmi eux, je ne fais aucun tort à la mémoire d'Anatole France en le citant. Il m'écrivait de La Béchellerie des lettres d'appel auxquelles il va de soi que je ne manquais jamais une occasion de répondre. Ayant nourri mon optimisme auprès du généralissime, j'en transmettais la substance à mon ami tourangeau. Au début de la guerre, il avait été maladroit, et c'est le moins qu'on puisse

dire, car son internationalisme le tenait encore et il n'en avait pas rejeté le pernicieux venin comme le firent un Jules Guesde, un Edouard Vaillant, un Marcel Sembat, un Jouhaux, et comme je ne doute pas que, renseigné par Viviani sur notre attitude irréprochable, ne l'eût fait Jaurès lui-même.

N'y avait-il pas un intérêt puissant à maintenir Anatole France sur le "bon rail", comme je me plaisais alors à le dire ? Il avait réparé son erreur première en écrivant au ministre de la Guerre : « Faites de moi un soldat ». Cet appel ne fut pas entendu. J'en éprouvai, pour ma part, un vif regret. A la place du ministre, j'aurais cédé à un vœu qui était, en partie, l'expression d'un remords. " Vous en auriez bien été capable ", me dit plus tard Anatole France, « mais qu'auriez-vous pu faire d'un vieillard de soixante-dix ans, sincère, mais impuissant à servir ? » Je lui répondis que j'aurais accepté son engagement volontaire et que je l'aurais affecté à la bibliothèque de Tours en le revêtant de l'uniforme du soldat français. Quelle belle photographie de

propagande ! Il en sourit. Cette affaire manquée, il y avait d'autres moyens d'utiliser la bonne volonté de l'illustre écrivain. Son génie était intact. Il s'employa. Je ne me donne pas le ridicule de prétendre que je fus l'inspirateur des articles admirables qui composent *La Voie glorieuse*, mais peut-être ne les aurait-il pas écrits si je ne lui avais pas transmis, en l'exagérant parfois, je peux maintenant te l'avouer, la confiance que je puisais au Grand Quartier Général.

Ainsi l'accueil que me faisait le général Joffre ne flattait pas seulement ma fierté ; il me donnait le moyen de mettre *au service de la France* des concours d'un prix inestimable. Te rappelles-tu que mon intervention, aidée par la généreuse clairvoyance de Poincaré, décida le voyage de Pierre Loti sur le front belge, d'où il rapporta des Impressions inoubliables ? Le général Joffre avait d'abord un peu résisté, mais il céda, et il sut reconnaître plus tard ce que l'honneur et l'intérêt français avaient gagné à son autorisation.

Après ces audiences privées, où Eugène Etienne m'accompagna un jour,

le général Joffre me donnait l'hospitalité de sa table, j'allais dire de son *mess*, dans la villa toute voisine qu'il habitait. Une quinzaine de personnes : l'intimité d'un grand chef. Le coup de fourchette du généralissime était célèbre ; je ne m'aperçus pas une seule fois qu'il manquât à sa réputation. Le menu était simple, sain et sobre. On mangeait en silence, ou plutôt, comme le général Joffre ne devenait pas plus loquace en satisfaisant posément son grand et fidèle appétit, son exemple imposait l'abstention de toute conversation suivie. De quoi pouvait-on d'ailleurs parler en ces temps, sinon de la guerre, qui dominait toutes les préoccupations ?. Mais s'il y avait un endroit et un moment où l'on ne devait pas en parler, c'était dans la salle à manger du commandant en chef, pendant qu'il récupérait les forces nécessaires à son dur labeur.

Ma situation n'était pas facile. Il était aussi gênant de se taire que de dire quelque chose. Aussi je battais les buissons avec le général Pellé, causeur agréable, qui m'aidait dans cette chasse

aux phrases creuses. J'avais posé, dans les mois qui précédaient la guerre, ma candidature à l'Académie. Un jour, je m'enhardis à dire, pendant le déjeuner, au général Joffre: " Vous en serez avant moi... " J'étais bon prophète. Mais mon affirmation, jetée sans rien qui la préparât, parut étonner tout le monde. Le général Joffre, non moins surpris que les autres, me fit une réponse vague qui était loin de ressembler à une ambition académique. Seul un jeune capitaine, assis au bout de la table, jeta vers moi, sans dire un mot, un regard d'assentiment. Il y avait sous son lorgnon posé avec assurance deux yeux d'une vive et pénétrante intelligence. De temps en temps j'essayais avec lui, sur le ton d'une camaraderie affectueuse, une conversation un peu libre, mais, discipliné et ne voulant pas parler plus haut que son grade, il rompait vite les chiens. Pourtant, il n'avait pas besoin d'en dire beaucoup pour donner l'impression qu'il en pensait et qu'il était capable d'en dire davantage. Il avait une façon particulière d'écouter et d'observer qui révélait une forte personnalité.

Comme je le connaissais, je n'en éprouvais aucune surprise. Il avait fait preuve devant l'ennemi d'un grand courage et il n'avait échappé à la mort que par une sorte de miracle. Ramené de la tranchée à l'hôpital, il y reçut la visite de Poincaré, qui le croyait perdu. Mais non, il devait vivre, pour rencontrer ailleurs Poincaré, dont il fut l'adversaire, avant de devenir son collaborateur et son ami. Ce jeune capitaine s'appelait André Tardieu.

Troisième lettre.

Bürgenstock, 4 et 5 août.

Bonjour, François. Aimes-tu toujours autant la *Chanson des Gueux?* Il y a cinquante ans, nous en étions fous et nous nous en jetions les vers à la tête. Je crois que tu les savais tous par cœur. Si tu en avais fait le pari, je ne l'aurais pas tenu. J'en connaissais moins que toi, mais il y avait des pièces entières où j'étais assuré de ne commettre aucune défaillance. Je n'ai pas tout oublié. Mais je suis, pour l'ensemble, moins enthousiaste. Certes, il y a du talent, de la verve, de l'esprit, de l'entrain, de la déclamation lyrique, et des rimes riches, et des rythmes variés. Seulement, je suis frappé par le côté artifi-

ciel, livresque, et passe-moi le mot, *normalesque,* du livre. Il manque de sincérité. C'est une gageure réussie, que personne n'avait tentée avec une semblable audace, mais il y a des défis que leur succès même épuise.

La Chanson des Gueux n'a même plus l'attrait du fruit défendu. Quoique Richepin, pour ne pas encourir les risques d'une récidive aggravante, ait dû supprimer les pièces où une magistrature pudique avait relevé un outrage aux bonnes mœurs :

Ici deux gueux s'aimaient jusqu'à la
[pâmoison,
Et cela m'a valu trente jours de
[prison ;

toutes les éditions donnent maintenant le texte intégral.

Est-ce donc que la prescription est acquise ? En aucune façon. Un homme condamné peut obtenir sa réhabilitation et même devenir membre de l'Académie Française, mais il n'y a pas de réhabilitation pour un livre dont le bras de justice a arraché des feuillets. Diras-tu qu'on ne poursuit ni les *Fleurs du Mal,* ni *la Chanson des Gueux ?* En fait, tu as

raison. Mais si un procureur de la République, facétieux ou sévère, s'avisait de commettre un juge d'instruction, je ne vois pas comment celui-ci pourrait rendre juridiquement une ordonnance de non-lieu. Vers la fin de 1929, Briand m'autorisa à déposer un projet de loi qui permettait, avec des garanties prudentes, la réhabilitation d'un livre injustement condamné ou, ce qui revient au même, la révision du procès de condamnation. J'en saisis le Sénat. Il dort, — pas le Sénat ! —, le projet. A la rentrée, je le réveillerai. D'ailleurs, un rapporteur a été nommé, un homme de haute probité morale et d'un grand sens juridique, qui lui est favorable. Il est temps de créer un nouveau droit réparateur...

Tu dois te demander ce que *la Chanson des Gueux* vient faire dans cette lettre. C'est qu'il pleut. Tu ne comprends pas encore ? Alors, voici. Je me suis rappelé, en ouvrant ma fenêtre, une pièce qui a pour titre *Ce que dit la Pluie*. Elle dit beaucoup de choses, la pluie, quand Richepin la fait parler ou chanter, et sa vanité n'est pas moindre que son bavar-

dage. Quels services, à l'entendre, ne rend-elle pas? Je ne sais plus les vers, mais je me rappelle qu'elle se fait l'auxiliaire bienfaisante de la nature, qui sans elle... Tout cela est possible. Mais, ici, où elle tombe sans se lasser, je pense à ce que je pourrais lui dire, moi, à la Pluie. Elle est grise, triste, maussade, ennuyeuse... et je suis poli en ne lui en disant pas davantage!

Alors, comme je ne peux pas sortir, j'observe et je lis. Il y a beaucoup à voir dans un hôtel. C'est un petit monde qui ressemble à la vie. Il n'est que de bien regarder, en se disant d'ailleurs que ce que l'on voit n'est rien à côté de ce que l'on devine, qui n'est rien à côté de ce que l'on soupçonne, qui n'est rien à côté de ce que l'on ignore. Hier au soir, au milieu des jacassements qui remplissaient le hall et couvraient les voix de l'orchestre, deux petits faits m'ont diverti.

Au moment du courrier, un charmant petit garçon de quatre ans s'est approché du bureau du "concierge" et il lui a dit avec importance : "Est-ce qu'il y a une lettre pour moi?" Sur une

réponse négative, le petit garçon est parti en faisant une moue de dépit et en disant à voix haute, pour couvrir son humiliation : "Alors, ce sera pour demain..."

Pendant ce temps, un anglais, un beau jeune homme, s'était installé, comme la veille, dans un fauteuil bien rembourré, sous la projection d'une lampe qui lui rendait commode la lecture de son journal. Il était chez lui ! Comme vous tous, penses-tu ? Plus que cela, mieux que nous tous. Tu sais quelles batailles on se livre dans les halls des hôtels, quand le temps est mauvais, pour avoir une installation confortable. Avant d'aller à la table du restaurant, les gens prudents mettent sur les sièges une écharpe, un sac, un chapeau, une canne, un livre. Mon anglais, qui a le sens des voyages, a trouvé mieux. Il emporte, d'hôtel en hôtel, une pancarte où est écrit en grosses lettres le mot : *reserved*. Muni de cette pièce, qu'il a peut-être d'ailleurs chipée sur un bateau, il fait son choix et il s'approprie le fauteuil qui lui convient. Telle une île déserte, il l'occupe.

Son écriteau est le drapeau de sa possession. Cela lui réussit. Personne ne s'approche. Ce n'est pas assez dire. Son autorité s'affirme sur un divan à deux places qui lui fait face. Les deux places sont libres. On en cherche ailleurs, mais quoique le magique *reserved* n'étende pas jusqu'à elles sa protection, elles restent inoccupées. Et l'anglais, à lui tout seul, a son salon !

Cette brève notation de voyage est, je l'avoue, moins originale que la petite scène dont Biscondau fut le témoin pendant son premier voyage en Espagne, vers les 1890. Il accompagnait un sénateur, qui avait emmené lui-même un jeune homme dont la famille était très liée avec lui. A Séville, ils eurent la fantaisie de visiter, en tout bien tout honneur, un endroit plus fameux que bien famé, qui piquait les curiosités des voyageurs... célibataires. Quand une dizaine d'agréables "personnes", habituées à la vie en commun, furent réunies dans un salon aux couleurs criardes, le très jeune homme ouvrit son pardessus, sous lequel, on vit, attaché à son ventre, un écriteau portant ces mots imprimés en grandes

lettres : *reservado para señoras*. Tu peux juger du succès ! Les *señoras* de la maison rirent à belles gorges déployées pendant plusieurs minutes. L'auteur de cette facétie innocente et ingénieuse avait, à l'insu des autres, arraché la pancarte d'un wagon de chemin de fer réservé aux femmes seules. Le sénateur, qui avait été ministre des Travaux Publics, lui reprocha, sur un ton qui s'efforçait vainement d'être sévère, d'avoir détérioré le matériel national d'un pays étranger, puis, très bon compagnon de voyage, il se mêla à la gaîté générale. Biscondau, dont tu sais l'humeur joyeuse, m'a toujours raconté qu'il n'avait jamais ri d'un aussi bon cœur. Accorde, mon cher François, que nous nous sommes souvent amusés à moins.

Ici, il n'y a que des *señoras* de tenue correcte et conjugalement sérieuses. Mais, jusqu'en montagne, la manie de l'album sévit. Une charmante femme m'a présenté le sien à signer. Je l'ai parcouru. Mon Dieu ! qu'un album rend bêtes ses tributaires, fussent-ils des hommes du plus grand esprit ! Les banalités pleuvent les unes sur les autres.

Seul, ou à peu près, quelqu'un y a échappé, mais sa rancune devait être bien tenace à l'égard de certaines voisines trop corpulentes puisque, dans l'hôtel d'une région voisine, il a eu la grossièreté cruelle d'écrire sur l'album qui m'a été prêté : *"A madame P. G. L. dont la jeune grâce repose les yeux du spectacle des vieilles graisses"*.

Ce goût de l'autographe quémandé se généralise. Mais il ne développe pas la politesse. Il m'arrive assez souvent de trouver chez moi deux ou trois albums de jeunes filles en voyage, qui font ainsi la collecte en commun. Presque jamais elles ne me remercient.

Mais est-il vrai de dire que ces sortes d'incorrections sont nées du relâchement que la guerre a produit? Je les crois plus fréquentes, sans qu'elles soient nouvelles. C'est sous Louis-Philippe qu'une comtesse authentique envoya un billet de quête à Victor Hugo, dont la réponse était attendue par le valet de pied qui apportait la demande. On a tort de dire que le grand poète n'avait pas d'esprit. Juges-en par la leçon qu'il sut donner à son aristocratique quémandeuse :

Voici vos vingt francs, comtesse,
Bien qu'on puisse, en vérité,
Manquer à la charité
Qui manque à la politesse.

Le "concierge" de mon hôtel a plus de style et de gratitude que la comtesse si justement rappelée aux convenances par la verve de Victor Hugo. Il est *chasseur d'autographes.* J'évoque ainsi le titre d'une petite Revue dont Anatole France fut le collaborateur et qui publia, si je ne me trompe, la première version, *en vers,* de la légende de *Thaïs.* Mon "concierge" a un joli album, qu'il soigne avec la tendresse d'un collectionneur raffiné. Il est trop discret ou trop avisé pour demander une pensée, une maxime, une réflexion, une comparaison, une prédiction. Une signature lui suffit. Mais il sait choisir. La lecture de son album m'a montré qu'il préfère la qualité à la quantité. C'est si rare chez les amateurs ! Aussi me suis-je trouvé flatté de figurer dans une compagnie qui compte des rois, des reines, des ministres, des ambassadeurs, des violonistes et des pianistes...

A ce propos, je veux dire à propos

de ce dernier mot, il y a ici un artiste célèbre, Horowitz, russe ou polonais, je ne sais, mais qui est, malgré sa jeunesse, un des grands maîtres du clavier. Il excelle dans le Chopin. Comme une interprétation est difficile! Il ne faut pas qu'elle soit une servitude, condamnée à un rôle mécanique, mais il ne faut pas non plus que la volonté d'être original, personnel et créateur, entraîne la déformation de l'œuvre. Entre ces deux excès il y a la juste mesure du goût. Horowitz la possède au plus haut degré. Il s'assimile un prélude, un nocturne, une mazurka, une valse du divin Chopin sans avoir l'ambition ou la prétention de se substituer à lui. Je l'ai entendu et applaudi à Paris. Mais ici il ne joue que pour lui, dans une annexe de l'hôtel, où il use de la pédale avec une habileté telle qu'il réussit à ne gêner personne. A parler franc, on voudrait l'entendre davantage et de vrais amateurs viennent s'asseoir sous ses fenêtres pour recueillir les miettes sonores de son festin musical. Quelle peine il se donne pour notre plaisir! Cinq ou six heures, au moins, de travail par jour. Si grande que soit

l'inspiration, il y a une part de métier dans l'Art, et dans tous les arts. Sachons gré de leur effort aux artistes qui ont la probité laborieuse de leur talent.

***

Puisque Horowitz se dérobe à l'indiscrétion de ma curiosité, et qu'il faut *tuer le temps* pour le passer, je m'attache à quelques livres que j'ai pris avec moi, — presque une petite bibliothèque, où je n'ai que l'embarras du choix. Mais ce n'est pas un hasard qui m'a mis entre les mains *Les Liaisons Dangereuses.* A la veille de mon départ de Paris, M. Maurice Allem m'avait envoyé l'édition nouvelle dont il a établi et annoté le texte. C'est un effort très heureusement réussi. On a, sous un format commode et dans une typographie excellente, tout ce qu'il est nécessaire de savoir de Choderlos de Laclos.

Crois-en, mon cher François, mon jugement, si tu le supposes autorisé, car le désintéressement en est absolu. J'aime les livres, et nul mieux que toi ne sait à quel point. Déjà à Bordeaux nous

avions la même insatiabilité, quoique avec des goûts différents. Quand la *présentation,* entendue dans tous les sens du mot, d'une œuvre ancienne ou nouvelle est parfaite, je le dis. Ne te semble-t-il pas que la librairie française est en train de se remettre d'une crise qui a été trop souvent le châtiment d'une spéculation audacieuse? Ce n'est pas le développement du goût qui avait augmenté le nombre des amateurs. Ils étaient trop! D'une part, la vanité des nouveaux riches se parait de prétentions littéraires que l'acquisition de livres nombreux satisfaisait sans la justifier. De l'autre, les ventes accusaient des prix tellement retentissants que des bibliophiles... à terme achetaient tout, à l'aventure, — de même qu'en Bourse les valeurs quelconques trouvaient des acquéreurs qui escomptaient les bénéfices d'une hausse continue. Il a fallu en rabattre. Les vaches grasses ont si brusquement maigri que le cheptel de la spéculation a laissé plus de ruines que d'espérances. On vivait follement: la vie s'est assagie, quoiqu'elle ne soit pas encore devenue normale. Il y a, pour les

livres en particulier, les signes précurseurs d'une renaissance. Les éditeurs s'attachent moins au gain qu'au goût. N'est-ce pas la meilleure façon de revenir aux gains ? Pas tout de suite peut-être, car les maux de la spéculation ne se guérissent pas d'un jour à l'autre, mais il se forme une clientèle qui apprécie de plus en plus la valeur d'un texte de choix imprimé avec des caractères choisis. Les bibliophiles sont un monde à part. *Non licet omnibus adire Corinthum.* La Corinthe des livres ne s'aborde pas seulement à prix d'argent. Il y faut autre chose... Mais tu vas me dire que je suis orfèvre ! Je te remercie, mon cher François, de l'avertissement et j'en reviens aux *Liaisons dangereuses* où je ne risque pas de rencontrer *Monsieur Josse !*... Ce sont des chemins qu'il ne fréquente pas.

Il y a cent cinquante ans, exactement vers la fin du mois de mars 1782, que ce livre parut. Je vois d'ici, sur un rayon de ma bibliothèque, les quatre volumes in-12 de l'édition originale, reliés en veau. Evidemment, j'aimerais mieux avoir l'exemplaire de Marie-Antoinette.

Sais-tu que la Reine, prise de scrupule à cause du scandale que l'œuvre produisit, ne fit graver ni le titre qui la rendit si vite célèbre, ni même le nom de l'auteur ? Aux yeux d'un bibliophile ces réticences rendent cet exemplaire plus curieux et plus précieux. Mais il est hors du domaine privé, où les chances les plus extraordinaires sont toujours possibles, et c'est la Bibliothèque Nationale qui le garde.

A défaut de grives, il faut se contenter de merles. J'ai deux de ces merles, qui sont rares : cette édition originale de 1782 qu'il ne suffit pas de désirer pour la posséder, et l'édition parue, en quatre volumes aussi, en 1787.

Laclos disait de celle-ci, dans une lettre à son fils, qu'elle était la moins mauvaise de toutes celles qui étaient dans le commerce. *L'Avertissement du Libraire* ne manquait pas de finesse. On sent que l'auteur tenait la plume. "Cette Edition est non seulement à l'usage des personnes qui lisent les livres qu'elles achètent ; mais elle convient tout particulièrement encore à toutes celles qui sont bien aises de juger un ouvrage sans

se donner la peine de le lire; et ce sont celles-ci que nous avons eues particulièrement en vue dans notre entreprise. C'est pour elles que nous publions une correspondance où on trouve rassemblé, dans un très petit espace, à peu près tout ce qui s'est dit et peut se dire pour et contre le roman que nous réimprimons; en sorte que chacun pourra choisir le jugement qui lui conviendra d'en porter, et qu'il trouvera sous sa main toutes les raisons à l'appui de ce jugement, sans être obligé de les chercher dans l'ouvrage, ce qui est assurément plus commode et plus sûr".

Il n'est pas possible de piquer avec plus d'esprit la curiosité du lecteur. La Correspondance n'était pas apocryphe: elle était faite des lettres échangées entre Laclos et Madame Riccoboni, l'auteur d'*Ernestine*, de *Fanny* et de *Catesby*, tous romans sur lesquels je ne saurais, mon cher François, te donner une opinion, pour deux raisons: la première, c'est que je ne les ai pas lus; — ne me demande pas la seconde. Pourtant, les lettres de Madame Riccoboni ont du charme, de l'aisance, de l'indépendance.

Son jugement n'était pas celui d'une précieuse, et Laclos avait affaire à forte partie. Madame Riccoboni avait connu son père. " Je ne suis pas surprise, lui disait-elle, qu'un fils de M. de Choderlos écrive bien. L'esprit est héréditaire dans la famille ".

Laclos, qui mourut général, était capitaine-commandant, et âgé de quarante ans, lorsque parut son livre. Sa carrière militaire, qui n'était pas exempte de mérites, l'avait conduit dans de nombreuses villes, où il avait pu, comme Rousseau, dont il se réclamait d'ailleurs, " voir les mœurs de son temps ", à la Rochelle, à Toul, à Strasbourg, à Grenoble, à Besançon, à Valence. C'est surtout à Grenoble, pendant ses six ans de garnison, qu'il avait fait ses observations, et Stendhal, bien placé pour rechercher la vérité, avait trouvé dans le Dauphiné deux des principaux personnages des *Liaisons dangereuses*.

Que fallait-il pour faire un roman ? Laclos semble s'être jugé lui-même dans un court article où il dit qu' "observer, sentir et peindre, sont les trois qualités nécessaires à tout auteur de Romans.

Qu'il ait donc à la fois de la finesse, de la profondeur, du tact et de la délicatesse, de la grâce et de la vérité ; mais que surtout il possède cette sensibilité précieuse, sans laquelle il n'existe point de talent, et qui elle seule peut les remplacer tous ".

Jamais je n'avais mieux éprouvé, mon cher François, qu'en relisant (et combien de fois ne les avais-je pas lues !) les *Liaisons dangereuses*, l'accord parfait de Choderlos de Laclos avec sa définition. Personne ne peut lui contester la finesse, la profondeur, la grâce, la délicatesse et le tact. Oui, le tact. Paul Bourget a justement remarqué que " l'audace spirituelle " du livre est beaucoup plus grande que son " audace matérielle ", car " celle-ci ne dépasse pas, sauf en quelques lignes — encore sont-elles presque inintelligibles à qui n'est pas averti — ce qu'il est permis de montrer, du moment que l'on étudie les passions de l'amour ". Depuis que l'auteur des *Sensations d'Italie* a émis, il y a plus de quarante ans, cette opinion, je crois bien que le nombre de gens " avertis ", aussi bien du côté des

femmes que du côté des hommes, a singulièrement augmenté, mais cette observation ne diminue pas la force de son jugement : au contraire !.

Aucun mot libre, ou même libertin, ne dépare la prose, à la fois substantielle et subtile, puissante et nuancée, riche et délicate, audacieuse et contenue, naturelle et colorée, des *Liaisons dangereuses*. Quelques contemporains ne s'y étaient pas trompés. Grimm, qui était tenté de définir M. de Laclos le "Restif de la bonne compagnie", par opposition à Restif de la Bretonne qu'on avait surnommé le *Rousseau du ruisseau*, tenait en haute estime le talent de l'auteur, la variété, la vérité et l'originalité de son style, son « naturel », sa « hardiesse » et son « esprit ». Tilly, qui se montrait moins indulgent, écrivait cependant : "Ce livre durera autant que la langue". Voilà une rare clairvoyance : au bout de cent cinquante ans la langue de ce livre n'a pas une ride.

Quelques loisirs que me donnent les vacances, je ne veux pas, mon cher François, me transformer en critique littéraire. Tu as eu la prudence de ne pas

me le demander. Même si c'était mon goût, je ne me laisserais pas entraîner dans un métier qui n'est pas le mien. Mais, puisque *je me promène autour de ma vie,* au gré de ma fantaisie, sans ordre logique ou chronologique, et que je rencontre les *Liaisons Dangereuses,* je ne résiste pas aux questions qui m'assaillent. Est-ce un livre vrai? Est-ce un livre immoral?

La vérité des *Liaisons Dangereuses* pourrait être, sans placer, bien entendu, les deux œuvres sur le même rang, d'un ordre semblable à la vérité du *Tartuffe.* Je l'écrirais, même si Laclos, qui ne s'égalait pas à Molière, ne l'avait pas dit à madame Riccoboni, et, pour te parler franc, je l'avais pensé, en lisant le volume, avant même d'en être arrivé à la lettre si curieuse de Laclos. "Quand Molière peignait le Tartuffe, existait-il un homme qui, sous le manteau de la religion, eût entrepris de séduire la mère dont il épousait la fille, de brouiller le fils avec le père, d'enlever à celui-ci sa fortune et de finir par se rendre le délateur de sa victime pour échapper à ses réclamations?" Laclos avait raison

de dire que cet homme n'existait pas. Mais si vingt, si cent hypocrites avaient commis " séparément " de semblables horreurs, Molière n'avait-il pas pu les "réunir sur un seul d'entre eux" pour le livrer à l'indignation publique ? De même, Laclos n'avait-il pas pu, comme Molière " rassembler dans un même personnage les traits épars du même caractère", pour peindre " les noirceurs que des femmes dépravées s'étaient permises, en couvrant leurs vices de l'hypocrisie des mœurs ?"

La défense est habile, quoiqu'elle plaide trop les circonstances atténuantes. Comme le dit ailleurs Molière, comparaison n'est pas raison. Je n'hésite pas, pour ma part, à croire que la marquise de Merteuil a existé, mais je n'admets pas qu'elle ait écrit la lettre quatre vingt unième, un chef-d'œuvre incomparable de psychologie, qui est une des merveilles des *Liaisons Dangereuses.* A mon sens, Laclos a réuni des "traits épars" d'un caractère que la fourberie, l'hypocrisie, la scélératesse, le cynisme et le vice conduisent jusqu'au crime. La Harpe, qui avait méconnu le

chef-d'œuvre d'un homme dont il proclamait l'esprit, avait raison de dire : " On ne veut laisser à personne de pareilles preuves contre soi. . . " Il avait tort, étant dans la circonstance plus moraliste que critique, de déclarer que "tous les ressorts du roman de M. de Laclos sont faux et manqués". Je les tiens, au contraire, pris dans leur ensemble, pour vrais et pour réussis, mais je m'accorde avec La Harpe pour reconnaître qu' " il est absurde que l'amie de M. de Valmont et son ancienne maîtresse, Mme de Merteuil, qui est avec lui en société de perfidies et de noirceurs, mais qui est peinte comme la femme la plus habile en méchancetés, s'amuse à écrire sur son propre compte toutes les horreurs imaginables, sans nécessité et par forme de commerce épistolaire. . . " Le " commerce épistolaire" est trop souvent la rançon des romans écrits par lettres et Laclos mérite ce reproche beaucoup plus que Rousseau, quoique l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* n'y échappe pas toujours.

Donc la marquise de Merteuil n'aurait pas fait à un complice, qui peut

devenir un traître, une confession aussi terriblement compromettante. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne se soit pas rencontré une femme, au moins une, capable de "se livrer à la débauche en feignant de se rendre à l'amour", et capable aussi, par vengeance, de provoquer la séduction irréparable d'une jeune fille absolument innocente, fiancée à un ancien amant qui avait quitté cette méchante femme pour une autre maîtresse. Je m'appuierais sur le témoignage de Stendhal, qui affirmait avoir connu Madame de Merteuil, si le nom qu'il donnait n'était pas contredit par certaines confidences de Laclos... Serait-ce donc, j'y réfléchis brusquement, qu'il y avait plus d'une femme, à Grenoble ou ailleurs, dont la vie ressemblait à celle de la marquise corrompue dont les *Liaisons Dangereuses* n'omettent aucun trait ni aucun vice? Charles Nodier, mal avisé en qualifiant ce chef-d'œuvre de "Satyricon de garnison", déclarait qu'il avait plutôt dix clefs qu'une... Mais pourquoi ne pas s'en remettre à Laclos lui-même? Il disait à Tilly qu'il avait connu à Grenoble, où elle était la maîtresse d'un de ses cama-

rades, une marquise "dont la sienne n'était qu'une faible copie, une marquise de L. T. D. P. M. dont toute la ville racontait des traits dignes des jours des Impératrices romaines les plus insatiables". Etait-ce, comme l'a proposé M. Gaston Capon, qui a l'adhésion de M. Maurice Allem, la marquise de La Tour du Pin-Mantauban? Les initiales donnent une forte créance à cette opinion, mais ne sont-elles pas de l'invention de Tilly, sujet à caution et mauvais sujet? Alors, sans pousser plus loin la recherche de l'identité, j'en reviens à un témoignage écrit de Laclos. Il disait dans sa première lettre à madame Riccoboni. *"M. de L. commence par féliciter Madame de R. de ne pas croire à l'existence des femmes méchantes et dépravées; pour lui, éclairé par une expérience plus malheureuse, il assure avec chagrin, mais avec sincérité, qu'il ne pourrait effacer aucun des traits qu'il a rassemblés dans la personne de Madame de M. sans mentir à sa conscience, sans taire au moins une partie de ce qu'il a vu."*

Ainsi, mon cher François, si j'étais chargé de faire une enquête rétrospective sur la marquise de Merteuil, je

concluerais à son existence. Elle n'est pas née de l'imagination de Choderlos de Laclos : il l'a prise sur le vif et il l'a peinte d'après nature. Qu'elle sorte de la nature, ou, d'un mot, qu'elle soit un *monstre*, je le reconnais. Mais il y a des monstres d'immoralité comme il y a des monstres de laideur et de déformation physiques. Consulte là-dessus, quand tu viendras à Paris, le professeur Ladaisous. J'ai dîné avec lui, il y a quelques semaines, chez notre ami Louis Vitalis. Il nous a raconté, *inter pocula,* des choses terribles. Aucun nom n'a été prononcé et aucune personne ne pouvait être reconnue. L'indiscrétion professionnelle, si elle cite des cas pathologiques, sans laisser soupçonner quelles en sont les victimes, est une contribution nécessaire à la connaissance du cœur humain. Les horreurs de la vie n'ont plus de secret pour Ladaisous. Mais il a l'âme pitoyable. C'est d'ailleurs à la compassion que vous arrivez presque tous. Un médecin méchant est à la fois une exception et un paradoxe. Si la pensée de Plaute : *homo homini lupus,* qu'on a d'ailleurs le tort fréquent d'attri-

buer à Hobbes, reste vraie dans les relations des peuples, malgré les efforts de la solidarité internationale, il faut lui en substituer une autre pour louer les bienfaits de ta profession : *homo homini homo.*

Combien je regrette de n'avoir pas provoqué de la part de Ladaisous, qui était prodigieusement en verve, des observations sur la marquise de Merteuil ! Je ne l'aurais pas pris sans vert. Tout jeune étudiant, il fréquentait le grenier des Goncourt, qui étaient des amis d'enfance de son père. Les auteurs de *La Femme au XVIIIème siècle* avaient dû émettre devant lui les hypothèses qu'ils ont risquées, non sans de fortes raisons d'ailleurs, sur les modèles des *Liaisons Dangereuses.*

Mais l'illustre professeur avait-il besoin de références ? Je suis sûr qu'il a rencontré, au confessionnal de sa clinique, plus d'une madame de Merteuil. Ces sortes de femmes excellent à se donner des apparences trompeuses. Tilly rapporte dans ses *Mémoires* que la marquise de Conflans, devenue plus tard marquise de Coigny, recevait Laclos

dans son hôtel avant la publication des *Liaisons Dangereuses.* Quand le livre parut, elle donna l'ordre à son suisse de lui fermer la porte. "Je n'y suis plus pour lui ; si j'étais seule avec lui, j'aurais peur". Tilly ajoute que cette future amie du duc de Lauzun n'avait pas mieux valu que la marquise de Merteuil, à laquelle elle pensait même avoir pu servir de modèle. Quoiqu'il n'y ait plus beaucoup d'hôtels et qu'on rirait au nez de celui qui demanderait le *suisse,* les fausses vertus n'ont pas cessé de provoquer les fausses indignations.

Si je crois le roman vrai, et d'une vérité qui révèle une "sensibilité précieuse", est-il immoral? Son succès fut immédiat. Aucun témoignage ne vaut sur ce point celui de madame Riccoboni. "*Tout Paris s'empresse à vous lire,* écrivait-elle à Laclos, le 14 avril 1782, *tout Paris s'entretient de vous.* Si c'est un bonheur d'occuper les habitants de cette immense capitale, jouissez de ce plaisir. Personne n'a pu le goûter autant que vous..." Ainsi la ville entière s'occupait des *Liaisons Dangereuses.* Grimm n'en disait pas moins que madame Riccoboni. "Depuis plu-

sieurs années, il n'a pas encore paru de roman dont le succès ait été aussi brillant...". Mais il y avait dans ce succès une part de scandale. Moufle d'Angerville, qui continuait les *Mémoires secrets* de Bachaumont, et qui prétendait rédiger un *Journal d'observation,* observait le 29 avril que ce "livre à la mode" faisait la matière des conversations. Quinze jours après, le 14 mai, il rendait compte de l'opinion générale. "Le roman des *Liaisons Dangereuses* a produit tant de sensations, par les allusions qu'on a prétendu y saisir, par la méchanceté avec laquelle chaque lecteur faisait l'application des portraits qui s'y trouvent à des personnes connues, il en est résulté enfin une clef générale qui embrasse tant de héros et d'héroïnes de société, que la police en a arrêté le débit, et a fait défendre aux endroits publics où on le lisait de le mettre désormais sur leur catalogue".

Laclos dut aller à son régiment pour travailler à sa justification. C'étaient surtout les femmes dont il avait soulevé l'indignation. Pour juger le livre, il fallait le lire. L'heureux prétexte !

Elles le lisaient. Mais à chaque page, elles s'écriaient : *cela n'est point, cela ne saurait être !* Madame Riccoboni, femme honnête, mettait Laclos en garde contre un "système" qui risquait de l'accabler sous la "malédiction de la moitié du monde", excepté la sienne pourtant, ajoutait-elle, car elle était prête à pardonner, et même à excuser l'auteur, autant qu'elle le pourrait sans se faire arracher les yeux. Pourquoi, ayant une si grande facilité et un style si aimable, ne les employait-il pas à créer des caractères que l'on eût le désir d'imiter. "Vous prétendez aimer les femmes ? Faites-les donc taire, apaisez leurs cris et calmez leur colère..." Laclos ne demandait pas mieux. Il conservait des amies que son "criminel ouvrage" n'avait pas détournées de lui. Mais la réprobation féminine n'en était pas moins générale. Elle condamnait une "dépravation, qui irritait et qui n'instruisait pas..."

Qu'est-ce à dire ? Il y a dans les *Liaisons Dangereuses* des scènes libertines, de celles qu'on excuse chez Crébillon quand il a du talent, et de celles qu'on

admire dans les *Contes* de Voltaire, où elles sont faites de génie. Mais les situations risquées où Laclos engage le vicomte de Valmont, qui est le Lovelace des *Liaisons Dangereuses,* sauvent leur audace par la délicatesse d'un style que ne souille aucun mot de mauvaise compagnie. Il y a plus : aucune scène et aucune situation ne sont dépeintes de façon à provoquer l'excitation au plaisir. Elles amusent par leur esprit, mais elles ne pervertissent pas par leur immoralité. Je me rappelle un mot charmant et profond d'un grand avocat, Cléry, qui plaidait, en audience publique, devant la Cour d'Assises de la Seine, pour l'auteur d'un livre poursuivi. C'était ou *Charlot s'amuse* ou *Autour d'un Clocher.* Le représentant du ministère public n'avait pas eu le réquisitoire heureux. Cléry, qui avait une verve terrible, feignit de venir à son secours. Je suis sûr du sens général de ses paroles, que j'ai entendues, mais il faudrait y mettre le ton. "M. l'Avocat Général, vous avez été embarrassé pour donner au jury la définition du livre obscène. Malgré la couleur de ma robe, qui m'impose un autre rôle, je vais venir

à votre aide. Vous connaissez le vers célèbre :
" Tout homme porte en lui un cochon qui [sommeille "
M. l'Avocat Général, le livre obscène est celui qui a été écrit dans le but de réveiller le cochon". Après ce trait d'esprit, assaisonné de quelques réflexions non moins heureuses, le livre fut acquitté.

Si je plaidais pour les *Liaisons Dangereuses,* je revendiquerais en leur faveur devant un jury littéraire le bénéfice de cette définition. Mais, comme Mᵉ Cléry pour son client, j'aurais d'autres raisons à faire valoir.

D'abord, auprès des femmes. La marquise de Merteuil rassemble sur sa tête des traits qui lui donnent, malgré sa grâce et son esprit, la figure de la femme peut-être la plus perfide, la plus immorale, la plus corrompue et la plus dangereuse que le roman français ait peinte. Mais que sont les autres? La présidente de Tourvel, honnête et pieuse, succombe, par amour et par surprise, au piège le plus habile qu'un "roué" ait tendu à une pudeur qui résiste, mais qui sait mal se défendre. On peut en

croire Tilly. "Le portrait de madame de Tourvel est adorable et a fait verser bien des larmes à la jeunesse des deux sexes. Que de jeunes personnes aimeraient mieux mourir comme elle que de vivre comme son odieuse rivale! Voilà un hommage à la vertu. Que de jeunes gens ont rêvé une telle maîtresse, ont fléchi le genou devant son image et prosterné leur imagination devant son ombre! C'est encore un tribut au véritable amour! Mais aussi c'est là toute la part de la vertu dans ce livre".

Cette dernière phrase est de trop. Que fait donc Tilly de madame de Volanges, mère imprudente et candide, qui ne protège pas sa fille contre le danger de certaines relations, mais dont la bonté, la droiture et le dévouement s'expriment dans des lettres du goût et du cœur les plus délicats? Que fait-il surtout de madame de Rosemonde, cette octogénaire que l'expérience d'une longue vie irréprochable a rendue si bienveillante, si indulgente, et, d'un mot plus simple et plus large, si intelligemment humaine? Mesdames, ne vous plaignez pas. Laclos, qui s'était beau-

coup occupé de vous, et qui, à cause de cela même, ne pouvait pas ne pas vous aimer, vous a dit le fond de son âme et la vérité de son roman. " J'ai répandu l'alarme et dévoilé de coupables artifices ; qu'ai-je fait en cela, que servir les femmes honnêtes, et pourquoi me reprocheraient-elles d'avoir combattu l'ennemi qui faisait leur honte et pouvait faire leur malheur ? " Mesdames, remerciez Laclos.

*
* *

Mais ne crois-tu pas que les *Liaisons Dangereuses* posent une question plus générale ? Pour ma part, puisque je vagabonde dans des digressions qu'aucune unité de sujet ne m'interdit, il faut, mon cher François, que je l'aborde. Y a-t-il dans l'admiration quasi unanime que provoquent, au bout de cent cinquante ans, les *Liaisons Dangereuses* un déclin de la moralité publique ? Le problème est le même que pour *Les Fleurs du Mal.* Quel dommage que Baudelaire n'ait pas appliqué au chef-d'œuvre de Choderlos de Laclos les qualités d'ana-

lyse qui sont un des traits les plus durables de son génie! Il se trompait rarement. Je crois même que Paul Valéry a proclamé l'infaillibilité de son jugement. Sans aller aussi loin que mon illustre et cher confrère, dont la profondeur de l'esprit n'a d'égale que la fidélité du cœur, je reconnais que l'auteur des *Curiosités Esthétiques* a presque toujours devancé son temps. La hardiesse à la fois réfléchie et instinctive de ses opinions a découvert du génie dans un grand nombre d'œuvres d'art où la curiosité, peu esthétique, de certains de ses contemporains voyait tout juste du talent.

Qu'aurait-il donc écrit sur les *Liaisons Dangereuses?* Une note de son *Education des Femmes* marque sa "sympathie" pour le livre. Jusqu'où? Quoique encore trop brève, une autre note en dit davantage : "Livre de moraliste aussi haut que les plus élevés, aussi profond que les plus profonds". Je voudrais cette épigraphe à toutes les éditions des *Liaisons Dangereuses.*

Mais Baudelaire, qui est une autorité, est-il une caution? Cette question, à

laquelle se ramène sa *situation*, vaut qu'on la précise. J'admire le génie qui nourrit *Les Fleurs du Mal*, mais je ne sacrifie pas à ce recueil célèbre toute la production poétique du XIX^{ème} siècle français. Il s'est formé autour de Baudelaire, non pas une école, car il n'a pas eu et il ne pouvait pas avoir des disciples, mais une église hors de laquelle l'art lyrique n'a pas de salut. Au lieu d'élargir et d'agrandir, à mesure qu'on saisissait mieux l'étendue du *frisson nouveau*, le pavillon que Sainte-Beuve avait concédé aux *Fleurs du Mal* avec une clairvoyance peut-être un peu trop parcimonieuse, il s'est créé un culte et une dévotion dont l'intransigeance tient du fanatisme. Toute la poésie est dans Baudelaire et il n'y a de poésie qu'en lui. Un hommage qui s'accompagne de restrictions est dénoncé comme une impiété. Ne vous avisez pas de dire, devant certaines personnes, qu'il y a dans *les Fleurs du Mal*, des vers plats et prosaïques, des négligences, des obscurités, des inégalités et des défaillances. Vous êtes pris pour un béotien, auquel la distance n'est pas le seul obstacle qui l'empêche d'aller

à Corinthe. Ces excès de zèle servent mal la gloire qu'ils veulent défendre. *Mieux vaudrait un sage ennemi.* Je ne suis pas cet ennemi. Je fais à Baudelaire sa part, qui est grande, très grande même, avec son caractère si spécial, mais je croirais manquer à la sagesse, à la justice et au goût si j'humiliais devant lui un Lamartine, un Hugo, un Vigny ou un Musset.

Ceci dit, je m'accorde avec ses adorateurs les plus fervents pour protester contre le jugement de 1857 qui a condamné six pièces des *Fleurs du Mal* comme "obscènes et immorales". Quelle sottise ! Quand il publia, en 1855, dix-huit pièces dans la *Revue des deux Mondes*, Baudelaire leur donna pour épigraphe six vers des *Tragiques :*

On dit qu'il faut couler les exécrables [choses
Dans le puits de l'oubli et au sépulcre [encloses,
Et que par les escrits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité ;
Mais le vice n'a point pour mère la [science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

Ne crois pas, mon cher François, que je voyage avec Théodore Agrippa d'Aubigné, quoiqu'il soit, au point de vue littéraire, un bon compagnon de route. Ne fais pas non plus à ma mémoire l'honneur excessif de supposer que, sur un simple appel, et au courant de ma fantaisie, elle m'apporte ainsi des vers des *Tragiques*. La vérité est plus simple. J'ai pris avec moi une édition des *Fleurs du Mal*, que des notes éclaircissent sans l'alourdir.

Elle débute, cela va de soi, par la célèbre dédicace à Théophile Gautier, le "parfait magicien es-*langue* française", plus exactement devenu en 1861 le parfait magicien es-*lettres* françaises". Baudelaire avait projeté une dédicace plus longue où l'hommage à son "très cher et très vénéré maître et ami", dont il n'osait pas invoquer le "noble patronage", s'accompagnait de la défense des "fleurs maladives" qu'il lui envoyait. "Je sais que dans les régions éthérées de la véritable Poésie, le Mal n'est pas, non plus que le Bien, et que ce misérable dictionnaire de mélancolie et de crime peut légitimer les réactions de la morale,

comme le blasphémateur confirme la religion ".

Après la condamnation de son livre " saturnien, orgiaque et mélancolique ", qui " plongeait dans les gouffres ", Baudelaire, désabusé, ne prenait pas son parti du " malentendu fort bizarre " auquel il attribuait sa " mutilation " judiciaire. Il avait écrit plusieurs projets de préface où son ironie amère se donnait librement carrière. Une phrase m'a frappé. " On m'a attribué tous les crimes que je racontais ". Ce fut le sort de Laclos avec les *Liaisons Dangereuses*, du moins s'il faut en croire Moufle d'Angerville. " Parce qu'il a peint des monstres, on veut qu'il en soit un, *foenum habet in cornu, longe fuge* ". Ne trouves-tu pas que le rapprochement est saisissant ?

Aujourd'hui Baudelaire, en attendant la révision judiciaire des *Fleurs du Mal*, est, au point de vue des intentions de son chef-d'œuvre, si hautement réhabilité dans l'estime littéraire et même dans l'opinion publique, qu'il peut servir de caution aux *Liaisons Dangereuses*. Après avoir été interdites par la police de

Louis XVI, celles-ci furent condamnées sous Louis XVIII et sous Napoléon III. Qui s'aviserait de les poursuivre aujourd'hui? Même en matière littéraire, il arrive un temps où le ridicule tue. Quand Baudelaire se targuait d'avoir mis " quelques ordures " dans son livre, " pour plaire à MM. les journalistes ", il s'amusait aux dépens d'une critique qui ne l'avait pas compris. Etait-il sincère en disant : " Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs ? " S'il n'est pas fait pour les jeunes filles, c'est à cause de sa profondeur, et non à cause de ses prétendues " ordures ". Mais quelle femme cultivée rougirait d'avoir lu et d'admirer *les Fleurs du Mal ?* L'immoralité ne s'est pas accrue ; l'hypocrisie a diminué : *hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !* J'en dis autant des *Liaisons Dangereuses.* Quelle femme vraiment instruite ne rougirait pas de ne les avoir pas lues? Quant aux jeunes filles modernes, quoiqu'elles soient assez *averties* pour ne rien ignorer de ce que le vicomte de Valmont apprenait à la trop innocente Cécile Volanges, cette cruche qui se remplit,

je ne mettrais pas le roman entre leurs mains. Est-il le seul chef-d'œuvre que leur patience doive attendre ? Mais je comprends la joie de Laclos auquel une mère écrivait en lui restituant le manuscrit de la Correspondance : "Je croirais rendre un vrai service à ma fille en lui donnant ce Livre le jour de son mariage..."

Ouf, mon cher François. Oui, ouf ! quoique cette allitération ne me plaise guère. Mais si mes digressions ne te plaisent pas davantage, prends-t-en à la pluie. Sait-on jamais *ce que dit la pluie*... ou ce qu'elle fait dire ? Richepin n'a pas pensé à tout.

Quatrième lettre.

Bürgenstock, 6 Août.

Quel est cet appel ? Il est six heures du matin. Un rayon lumineux et doré filtre à travers les persiennes. Je saute de mon lit et je vais ouvrir la fenêtre. Le soleil m'éblouit. Le ciel, tendu de bleu, n'a plus une ride. Que sont devenus les nuages qui, pendant quatre jours, ont noyé tout le paysage ? Il semblait que la pluie ne dût pas cesser. La nuit, comme une fée mystérieuse, magique et bienfaisante, a tout changé. Hier, c'était l'hiver, froid et brumeux, qui commençait à décourager ma patience. Ce matin, l'été resplendit.

Quel spectacle ! Au delà de la plaine féconde et verte, où tintent joyeusement des clochettes, des collines boisées

forment le premier plan : j'aime leur grâce reposante. Mais une chaîne de murailles déchiquetées et couvertes de neige les domine. Quels noms portent ces montagnes ? Je les ai connus. Pour l'instant, il ne m'importe guère. Je ne dresse pas un inventaire et je ne veux pas me donner une fatigue inutile. L'heure technique viendra peut-être. Aujourd'hui, devant la beauté d'un tableau incomparable, je laisse mes yeux enivrés flotter sur l'immense horizon. La nature, rafraîchie, rajeunie et odorante, m'envoie un message, dont je reçois avec ferveur l'écho vivant. Les vers célèbres de Baudelaire m'obsèdent :

Comme de longs échos qui de loin se
[confondent
Dans une ténébreuse et profonde
[unité,
Vaste comme une nuit et comme la
[clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons
[se répondent.

Une autre impression me saisit. La musique prolonge en moi la poésie, qu'elle complète et qu'elle achève. Depuis que nous avons entendu ensemble, il n'y a

pas loin de cinquante ans, la *Symphonie Pastorale* aux Concerts Colonne, combien de fois n'en ai-je pas, mon cher François, recueilli les accents émouvants ou pittoresques? Je ne renie pas les Dieux de ma jeunesse et je prendrais volontiers pour épigraphe le vers si profond de Verlaine : *de la musique avant toute chose.* Je le revois, au café François Premier, l'infernal et divin poète, boîtant, criant et buvant. Mais, alors, savions-nous? La manille nous occupait plus que *Sagesse.* Si nous avions su! Les autographes précieux étaient là, à portée de ma main. Si j'avais su!... Mais non... Je regrette seulement de n'avoir pas offert, *gratis pro poesia,* un verre de bière au pauvre Lelian!...

De la musique avant toute chose! Seule elle peut tout dire, puisque seule elle exprime l'inexprimable. Devant le panorama fait de grandeur et de splendeur harmonieuses qui se déroule devant moi, l'action de grâces de la *Pastorale* chante dans ma mémoire. Je me sens l'âme de ces paysans qui, l'orage passé, saluent avec une joyeuse reconnaissance une divinité protectrice...

Oui, mon cher François, le lumineux et radieux spectacle de ce *matin triomphant* me remplit d'une admiration où il entre je ne sais quelle ferveur d'adoration.

11 heures.

Je n'ai pas traîné dans ma chambre. Il me tardait de voir le lac dégagé des brumes qui me l'ont presque caché depuis mon arrivée. Ma chambre, que j'ai choisie pour sa tranquillité, ne donne que sur la montagne. De l'autre côté de l'hôtel, la vue porte sur le Pilate et sur Lucerne. J'aime ce *Pilatus,* comme ils disent ici, avec ses quatre pointes, ses échancrures, son magnifique isolement. Il n'est pas un des géants de la montagne, car il n'a que 2.123 mètres et ce n'est pas une altitude qui l'élève jusqu'au rang des Altesses alpines qui l'environnent. Mais il a, si je peux m'exprimer ainsi, une personnalité plus marquée que beaucoup d'entre Elles et son nom si original l'a rendu célèbre dans le monde entier.

Doctus cum libro, je pourrais te raconter, mon cher François, les légendes qui

s'attachent à ce nom. Je n'en retiens qu'une. Quand Joachim Vadianus, autrement dit de Watt, en fit l'ascension au début du 16ème siècle, il existait, au-dessous du sommet, un très petit lac, ou plutôt un marais, dans lequel il y avait du danger à jeter des objets. S'il y tombait quelque chose par hasard, le lac ne s'en irritait point, "comme s'il comprenait que ce qui se fait forfaitairement ne peut point être imputé à mauvaise intention." Mais tout objet jeté à dessein l'irritait et il se vengeait de cette injure par des tempêtes terribles et des inondations désastreuses. On prétendait à Lucerne qu'on avait mis à mort des gens dont la provocation avait entraîné ces dommages. Si tu en doutes, consulte les *Commentarii in Pomponium melam* que Vadianus publia à Bâle en 1522. Le célèbre voyageur saint-gallois ne prenait pas d'ailleurs la légende à son compte. Il ne croyait pas non plus que Pilate se montrât une fois par an sur ce lac, en habit de cérémonie, pour le plus grand malheur de ceux qui, l'ayant aperçu, ne pouvaient pas survivre plus de douze mois à cette vision

indiscrète. Mais un simple guide n'a pas les mêmes raisons de suspecter une légende qu'un recteur de l'Université de Vienne. Aussi celui qui accompagnait Vadianus et deux de ses amis leur fit-il promettre *par serment* qu'ils ne jetteraient rien dans le lac, auprès duquel il leur recommanda, à plusieurs reprises, "la modestie et le silence", comme "s'il les eût conduits dans un endroit sacré."

En ces temps anciens, si j'ai bien compris le récit de Watt, c'est le marais qui s'appelait Pilate et la montagne Trakmont. Mieux vaut prendre le premier nom : je ne crois pas que le second aurait connu la même popularité. Partis au point du jour, Vadianus et ses compagnons ne rentrèrent à Lucerne, après un voyage pénible, qu'à la nuit, longtemps après le coucher du soleil.

Aujourd'hui, le funiculaire, au pied duquel le bateau vous laisse, permet de faire le trajet, soit à la montée, soit à la descente, en une heure et quart. Malgré la légende, j'aimerais mieux, si j'étais plus jeune, voyager comme Vadianus. Mais je ne gravirai pas le Pilate. J'ai

conservé d'une ascension déjà ancienne une impression si forte que je ne veux pas m'exposer à une déception. Les recommencements me font toujours peur. Quand on est arrivé à un certain point de la vie, il ne faut pas courir le risque des désenchantements.

Vu de la terrasse de mon hôtel, le Pilate, en cette matinée radieuse, ne m'a pas désenchanté. Aucun brouillard ne l'enveloppait. Il dressait vers le ciel ses pyramides, fières de leur nudité pudique. Je l'attends ce soir, au coucher du soleil. J'en ai vu de si beaux le colorer de leurs magnifiques reflets! Aurai-je une désillusion? Le ciel est si pur que je ne la redoute pas...

A la droite du Pilate, Lucerne aligne l'élégance de ses quais pittoresques, que dore un matin extraordinairement lumineux. J'aime cette vieille ville, avec ses ponts de bois, et surtout avec son pont couvert, dont les ornements font un véritable musée historique, qui arrachait à Michelet un cri d'admiration. Mais j'ai la volonté de n'y redescendre qu'au moment de mon départ. En été on y étouffe, tandis que sur *mon* Bürgenstock...

Excuse, mon cher François, cet adjectif possessif. Le Bürgenstock n'est pas à moi, mais il est à mes souvenirs les plus chers. Il y a peu de lieux au monde qui m'attachent à eux davantage, à la fois par ce qu'ils sont et par ce que ma vie, aujourd'hui doublement mutilée, leur doit d'émotions douces et tendres. J'ai retrouvé ici une partie de mon cœur...

C'est il y a trente-sept ans, en 1895, que je suis venu pour la première fois au Bürgenstock. Depuis, avant et après la guerre, j'y suis revenu souvent. C'est mon coin préféré dans ce pays que j'aime pour la liberté que ses beaux sites laissent à mon repos. Sa réputation, qui a grandi vite, n'est pas ancienne. En 1868, Eugène Rambert, l'un des écrivains du pays romand qui ont le mieux décrit la montagne suisse, y vint sans y trouver grand monde, mais un sûr instinct l'y avait conduit. Vingt ans après, quand il racontait son voyage dans ses *Ascensions et Flâneries*, cette petite montagne était connue. Aujourd'hui elle est célèbre.

Sa chance a voulu qu'elle rencontrât un homme remarquable, dont la tenacité

égalait la clairvoyance, F. J. Bucher-Durrer. Depuis mon dernier voyage, on lui a élevé un buste, à moins que je ne l'aie pas vu alors, dans un bosquet discret où sa tête solide et ses robustes épaules s'appuient sur la pierre grise d'un de ces rochers voisins qu'il sut asservir à sa volonté : *Gründer des Kurortes.* Ce "fondateur" a un regard direct et franc qui atteste la droiture, la franchise, la netteté des vues, l'énergie, le sens de l'action. Quand il mourut, en 1906, en Egypte, où il surveillait la construction d'un grand hôtel, Bucher-Durrer avait soixante-douze ans.

Le Bürgenstock lui doit une prospérité dont il ne recueillit pas lui-même tous les fruits. Son coup d'œil avait découvert un site incomparable. Du haut de ses 880 mètres, il domine six lacs, étincelant à la fin du jour comme de vastes miroirs où le soleil couchant noie ses couleurs changeantes, des vallées verdoyantes, des pâturages, des forêts ombreuses, des précipices, de frais villages dont la succession élégamment ordonnée pose sur les rives les décors d'un théâtre de plein air. Quels efforts

n'a-t-il pas fallu pour construire ce funiculaire, pour dégager ces lacets, pour asseoir ces terrasses, pour ouvrir ces routes, pour élever cet ascenseur de montagne qui, dans sa hardiesse aisée, dépasse les plus hauts de l'Europe ? A travers les rochers de l'Hammetschwand, un chemin hardi monte en douces gradations jusqu'à un belvédère d'où la vue s'étend sur le lac des Quatre-Cantons et sur les Alpes royales qui lui font une incomparable couronne. Ce *felsenweg* est une chose unique en Suisse, et je doute qu'il y en ait une de semblable au monde. Il suffirait à faire du Bürgenstock la perle du Lac des Quatre-Cantons, *die perle des Vierweldstätter-Sees,* comme s'exprime ici la fierté alléchante et un peu lourde des guides prometteurs.

La clairvoyance d'Eugène Rambert ne s'y était pas trompée : il avait vu ce que F. J. Bucher a réalisé. Entre les trois sommets, d'où le Lac des Quatre-Cantons se montre en entier — à part le golfe d'Uri, que ses montagnes dérobent — le Pilate, le Nieder-Bauen et le Bürgenstock, c'est vers ce dernier qu'allaient ses préférences. Il ne croyait pas qu'on

pût trouver dans les Alpes une ligne de profil aussi verticale. De fait, elle domine le lac immédiatement et perpendiculairement. Quand il arriva au sommet, le spectacle le frappa au point qu'une vie de patriarche, disait-il, ne pourrait pas effacer cette impression de sa mémoire.

Ce fut mon cas la première fois que je vins ici, et aussi le cas de mes autres voyages. Allais-je retrouver aujourd'hui mon admiration ? Je t'ai dit, mon cher François, la crainte que j'ai toujours des désenchantements. D'ailleurs, tu la connais bien, puisque tu en as été le témoin. Tu n'étais pas avec moi quand je visitai Biskra en 1887. Je fus émerveillé, et il me sembla que ce devait être l'un des plus jolis coins du monde. Quoique je n'eusse pas encore beaucoup voyagé, je n'eus pas besoin de Fromentin pour goûter le charme de cette oasis délicieuse. Il est vrai qu'une Ouled-Naïl !... Peut-être l'absence de ce bronze vivant fut-elle, en partie, la cause de ma déception, mais je me rappelle que ma mauvaise humeur, en 1892, gâta ton plaisir. Il y a sept ans, ma déconvenue a encore été

plus grande. A vrai dire, ne sommes-nous pas trop souvent les propres auteurs de nos déceptions ? C'est Royer-Collard, si je ne me trompe, qui a dit que *nous ne nous souvenons que de nous-mêmes*. Je crois la pensée vraie et profonde. A notre insu, nous nous mettons dans les choses. Quand nous ne les retrouvons pas telles qu'elles étaient dans la satisfaction de nos souvenirs, il peut arriver que nous ayons changé plus qu'elles. Quel beau sujet pour la composition de philosophie du Concours Général ! Si ton petit-fils Jean, dont la pensée précoce m'étonne, devait le traiter, il ne serait pas incapable d'enlever le premier prix à ses concurrents des lycées parisiens. Comme je comprends que tu sois fier de lui ! Je regrette que tu n'aies pas pu me le confier dans ce voyage. Il aurait, j'en suis sûr, poussé un cri de joie en gravissant le Felsenweg et, contrairement à ce qui se produisit entre toi et moi à Biskra, je n'aurais pas démenti son impression.

Je refais mon parcours. Au départ les rives du lac se déroulent comme un panorama enchanteur. Après Lucerne,

dont les quais animés brillent au soleil, voici la verdoyante Weggis, qui a la tentation d'un frais sourire. A mesure que je monte, les sommets de la chaîne jusqu'ici à demi cachés par les arbres se dégagent et se dessinent, le Righi, la Hohfluh, les Mythen. Ces joyaux de la couronne alpine ont, sous le ciel bleu, un relief saisissant et grandiose. L'irrégularité de leurs croupes et de leurs hauteurs, loin de nuire à l'harmonie générale, crée un paysage mouvementé dont l'œil s'attache à dégager les formes et à suivre les accidents. Mais, le long de la rampe, au-dessous de moi, une véritable forêt de sapins et de hêtres descend vers le lac, qu'elle surplombe. Accrochée à la muraille des rochers, cette masse verte contraste avec la limpidité bleue du ciel et de l'eau. C'est une féerie. Des bateaux parcourent le lac et le frisson qu'ils lui impriment laisse derrière eux l'éclat de sillons argentés. Un zeppelin, venu de Lucerne, coupe l'air et rase le sommet des premières collines. Il semble qu'il y ait entre la nature et l'homme une émulation pour composer les traits du tableau le plus varié qu'il m'ait peut-être jamais

été donné de voir. Avant de reprendre haleine pour passer d'une pente à l'autre, un belvédère offre sa plate-forme qui s'avance au-dessus et au-delà de la forêt. Quand on s'appuie sur la rampe et qu'on regarde vers le bas, on plonge tout droit dans l'abîme. Ceux qui ont peur du vertige n'osent pas aborder ce carré de ciment d'où l'on jouit pourtant d'un des plus beaux coups d'œil de cette situation merveilleuse. Le chemin, devenu plus raide, est si bien tracé que la marche, surtout pour celui qui a la sagesse de ne pas hâter le pas, ne cesse jamais d'être une promenade. Peu à peu de nouveaux sommets apparaissent, couverts d'une neige immaculée. Le Titlis se dresse, avec ses 3.239 mètres, comme une forteresse de glace. Mais, sur un autre plan, derrière lui, des géants le surpassent, un Ober-Aarhom avec ses 3.642 m., et surtout le Finsteraarhorn qui élève au-dessus de la Jungfrau, elle-même gagnée d'altitude, les 4.275 mètres dont il tire la fierté d'être la plus haute montagne de la Suisse. A travers de courts tunnels percés dans le roc, on aborde une sorte de trottoir bordé de

barres de fer, qui laisse à sa droite et à sa gauche un abîme ouvert...

Mais ne vas-tu pas croire, mon cher François, que je suis devenu le Tartarin du *Felsenweg*? Que ton amitié se rassure. Je ne suis pas monté si haut pour tomber si bas. Je ne me suis pas chaussé des socques fantastiques de l'immortel héros d'Alphonse Daudet et, en guise d'alpenstock, j'avais une canne à la main, cette même canne avec laquelle j'arpente, autour de mon logis parisien, l'avenue Victor-Hugo ou l'avenue Henri Martin.

Mais, tout de même, tout de même comme disait Briand en variant le ton de cette locution proverbiale qui lui était familière, tout de même, tout de même, le chemin du Felsenweg, où il ne peut arriver aucun accident, est accidenté de la façon la plus pittoresque. Ces quelques mètres jetés dans l'espace témoignent d'une grande hardiesse. Les gros souliers cloutés des maçons qui les réparent au printemps ont, de ci de là, creusé dans le ciment leur empreinte figurative. L'ouvrage est bon. On a comme une sorte de plaisir de conquête à frapper du talon ce trottoir sonore. Quand on l'a franchi,

on arrive, en quelques pas, à un second belvédère. La vue plus étendue découvre, au tournant du Lac des Quatre-Cantons, des villages, d'autres lacs, une immense plaine verte et, barrant l'horizon, la chaîne imposante des grands sommets inaccessibles. Une rapide descente conduit à Honegg, d'où un chemin ombragé, qui coupe deux kilomètres de plaine, ramène en ligne droite au Bürgenstock.

Quoi qu'en dise notre ami Cousinet, plus amoureux de la mer mouvante, la montagne n'est pas monotone. Nulle part elle n'offre plus qu'ici des aspects imprévus et variés. La Trogenalp, riche de ses sapins toujours verts, répand sa fraîcheur sur la route. Mais l'œil, fasciné, regarde vers le massif neigeux d'Engelberg dont la blancheur éclate au soleil. A mesure que l'on avance, un nouveau sommet surgit, tel le Watterhorn, dont les 3.708 mètres font un des colosses de l'Oberland Bernois. Mais il faut arriver jusqu'à la place du Bürgenstock, que l'on appelle ici, par une sympathie ironique, la place de la Concorde, pour découvrir, là-bas, au loin, groupés dans une harmonie fraternelle qui brave l'é-

ternité, le *cube irrégulier* du Monch, la *pyramide abrupte* de l'Eiger et la *pointe aiguë* de la Jungfrau.

Ainsi les définissent les guides. Mais qu'importent à mon enthousiasme ces dénominations géométriques ? Leur précision n'ajoute rien à la poésie d'un spectacle unique, dont, au départ, j'avais volontairement détourné les yeux. Je ne suis pas de ces lecteurs qui, pour satisfaire leur curiosité impatiente, vont tout de suite au dénouement. L'ordre logique d'un développement méthodique convient mieux à mon goût latin. Les sommets d'une chaîne de montagnes peuvent se comparer aux pages d'un livre. Du Righi à la Jungfrau il y a une progression continue, que la fantasque irruption du Finsteraarhorn interrompt sans la compromettre. Cette Jungfrau, si elle n'est plus une vierge, est la Reine de l'Oberland Bernois. Elle n'a rien perdu de la majesté souveraine qui exaltait le génie de Schiller. Vue de la terrasse du Bürgenstock, où l'on n'aperçoit pas la souillure que lui a infligée l'audace des hommes, elle apparaît revêtue d'une blancheur immaculée. Conquise, elle

reste conquérante. Sans l'avoir jamais gravie, je me suis autrefois approché d'elle. Je l'aime mieux à distance. Là-bas, elle est une puissance, une force de la nature, qui a ses ombres. D'ici, elle apparaît comme une grâce, rayonnante, souriante et miraculeuse, qui atteste un bienfait amical des Dieux. Mais ce n'est une surprise ni pour mes yeux ni pour mon cœur. La splendeur de ce jour invite à la confiance et mes souvenirs ne pouvaient pas me tromper...

J'y ajoute une émotion nouvelle. Parmi ces géants de la montagne, les Mythen n'attirent pas les regards. Ils sont comme les parents pauvres d'une famille somptueuse. Le plus élevé d'entre eux ne mesure que 1905 m. Qu'est-ce à côté de la cime triomphante du Finsteraarhorn? Malgré son isolement qui détache la forme élégante de ses deux pointes inégales, je ne l'aurais pas plus remarqué que ne le font les autres voyageurs si je ne m'étais pas souvenu d'un admirable tableau de Victor Hugo, accroché à l'une des parois de mon cabinet de travail. C'est en 1839 que le poète, monté sur le Righi, dessina

avec une prodigieuse maîtrise la montagne sans gloire, de laquelle se détachaient peu à peu les rayons attardés du soleil couchant. Je revois d'ici, nettement, ce chef-d'œuvre, qui serait digne de servir de frontispice au *Voyage aux Alpes*. Victor Hugo y a noté l'heure, l'altitude calculée en pieds, et d'autres détails que ma mémoire ne précise pas. Mais ce que je ne saurais oublier, c'est l'habileté souveraine qui distribue la lumière dans ce dessin émouvant, et surtout, au milieu de l'ombre grandissante, cette robe de blancheur dorée qui revêt le Mythen, avant qu'il ne s'endorme dans l'obscurité de la nuit...

Cinquième lettre.

Bürgenstock, 7 août.

Mon vieux François,

Est-ce la série ? Aujourd'hui ressemble à hier plus qu'une goutte d'eau à une autre. Puissent demain et de nombreux lendemains ressembler à aujourd'hui ! En attendant, je pratique le *carpe diem* d'Horace. Venu ici pour une cure de silence, de solitude et de repos, je n'ai pas le projet de faire de grandes excursions. Mais la marche sera une des lois de ma vie quotidienne. Le Felsenweg et le Honegg sont à la portée de mes pieds. Je ne crains pas la monotonie des mêmes promenades. D'abord, elles ne sont pas toujours les mêmes. Les jeux de la lumière changent l'aspect des

choses et une heure diffère de celle qui la précède autant que de celle qui la suit. Quoique je pousse parfois la méthode jusqu'à la manie, je ne suis pas l'esclave de ma montre. Et puis, s'il faut tout te dire, je marche moins pour voir, pour observer ou pour butiner que pour faire un exercice nécessaire. Là-dessus, tu connais mes habitudes et même, au risque d'oser un grand mot, tu sais quels sont mes principes. Chacun de nous est, dans une large mesure, le maître de sa santé. Evidemment, il y a des maladies auxquelles il ne suffit pas de vouloir échapper pour en être indemne. Que deviendraient les médecins ? Les faiblesses natives de l'organisme et les accidents laissent à leur dévouement un champ dont l'étendue ne se limite pas. Mais la santé courante, la santé normale, si je peux m'exprimer ainsi, dépend, pour chaque individu, de son propre contrôle, de ses soins réfléchis et continus, de sa ténacité et de sa volonté. La gymnastique et l'hygiène, voilà, en deux mots, les moyens préventifs qui sont à la portée de tous et qui dispensent souvent d'un régime curatif.

Oh ! je sais, la gymnastique est ennuyeuse et il n'est pas gai de faire tous les matins, au saut du lit, un quart d'heure ou vingt minutes d'exercices. Mais comme on est payé de cet effort ! La discipline que l'on s'impose est, physiquement et moralement, rémunératrice. Elle paie en gros intérêts. Sais-tu que Clemenceau, s'il ne faisait pas l'oraison matinale que lui avait recommandée Renan, avait un masseur qui, pour lui conserver la vie, la lui menait dure ? Sans ces mouvements quotidiens, il n'aurait pas résisté aux devoirs, aux fatigues et, en un certain temps, aux plaisirs de sa terrible existence. Je suis sûr que tu ne me contrediras pas... quoique, ayant sur ce point les mêmes principes que moi, tu ne les aies pas transformés en habitude. Tu n'es pas de ceux qui disent : " Je n'ai pas le temps ". C'est la seule réponse que je n'accepte pas. Qu'on invoque la paresse, la flemme, l'ennui, le goût du lit, soit. Je ne trouve pas que ces raisons soient très sages. Mais le temps !... On l'a toujours si on veut l'avoir, et la santé ne vaut-elle pas un effort ? Autrefois, les médecins

payaient d'exemple, en faisant à pied leur tour de ville.

Te rappelles-tu le docteur Casamayor-Dufaur et le docteur Foix dans la vieille rue Sablière ? Aujourd'hui l'auto remplace les jambes. Tant pis ! Qui marche bien se porte bien.

Docteur, ma consultation est finie...
— Allons donc, tu plaisantes ! Entre vieux copains, il y a des questions qui ne se posent pas. Tu me donneras une bonne poignée de main, et le compte sera réglé. D'ailleurs, je viens d'exercer illégalement une profession qui n'est pas la mienne. Mon excuse est dans mon expérience. Tous les jours, depuis mon arrivée ici, j'ai fait une promenade matinale d'une heure et demie. Si je ne t'en ai pas parlé, c'est que la pluie et la brume n'avaient rien d'attrayant. Au-dessous de moi, je voyais un lac gris et triste. Autour de moi, aucune montagne. De loin en loin une éclaircie découvrait un sommet, mais il avait à peine mis le nez dehors que, dégoûté, il le rentrait. Si belle qu'elle soit, la terrasse magnifique que la ville de Pau doit au génie administratif d'Henri Faisans perd tout

son charme quand les Pyrénées, au milieu desquelles trône notre cher Pic du Midi d'Ossau, se sont revêtues de leur voile impénétrable. La présence des montagnes est un voisinage : elles ne deviennent une compagnie que si on les voit. D'ailleurs leur vue est changeante.

*
* *

Pas ce matin. Entre le Felsenweg d'hier et celui d'aujourd'hui, ma joie satisfaite n'a trouvé aucune différence. J'ai eu le même émerveillement. Mais des souvenirs d'avant-guerre, les souvenirs des temps heureux, se sont levés sous mes pas. La terrasse du Palace est déserte. Comme tous les pays, la Suisse traverse une crise. L'industrie hôtelière, dont elle vit, est profondément atteinte. Il serait paradoxal qu'il en fût autrement. Les voyages coûtent cher. Ils sont devenus un luxe. Au Bürgenstock l'allemand est la langue courante. Mais ce ne sont pas des Allemands qui la parlent. On est en Suisse alémanique. Les gens riches ou aisés de Zurich, de

Bâle et de Lucerne prennent ici leur villégiature. Si la langue, quoique moins gutturale, pouvait tromper sur leur nationalité, leurs manières, simples et cordiales, familières et familiales, rectifieraient l'erreur. Ils n'ont pas l'allure conquérante que j'ai connue à trop d'Allemands pendant les années qui ont précédé la guerre. Ceux-ci affectaient de tenir le haut du pavé sur la terrasse où leurs talons rendaient le son d'un éperon invisible. Il y avait dans leurs propos et dans leurs manières une morgue de parvenus. Quoiqu'elle ne ressemblât pas à une provocation, qui aurait été intolérable, elle était une gêne. Heureusement que la terrasse était assez grande pour qu'on pût se tenir en compagnie dans des coins isolés, loin des éclats bruyants de leurs voix et de leurs rires.

Ah ! les beaux moments que j'ai passés là ! Il y a eu dans tous les siècles des heures où, selon le mot de Talleyrand, on connaissait la « douceur de vivre ». La connaissait-on ? Les vrais bonheurs se révèlent surtout quand on les a perdus. Cette terrasse du Palace avait tant d'animation, de charme et de

grâce que je ne peux pas en évoquer le souvenir sans émotion.

Quelles jolies égyptiennes j'y ai rencontrées ! Au milieu d'elles, le prince Fouad, avant d'avoir une Cour royale, qu'il ne pressentait pas, tenait avec la plus courtoise et la plus avenante simplicité, la cour d'amour la plus distinguée et la plus décente. Evidemment, le protocole ne perdait pas tous ses droits, et nous savions semer la conversation des *Altesse* et des *Monseigneur* qui marquaient et respectaient les distances. Mais l'affabilité du Prince les rapprochait. Il avait l'art d'ouvrir à quelques privilégiés un cercle de la meilleure compagnie, où la camaraderie s'associait à la déférence et la bonne humeur au bon ton. Très instruit, très renseigné, ayant à la fois des goûts littéraires et des curiosités scientifiques, le futur roi d'Egypte savait animer la conversation, où il laissait passer, si même il ne la provoquait pas, la plaisanterie des anecdotes savoureuses. Aurais-je besoin, si par impossible il la connaissait, d'excuser auprès de Sa Majesté, l'indiscrétion... discrète de cette lettre? Je suis sûr du

contraire, puisque, ayant eu l'honneur d'être à Paris il y a environ quatre ans, le voisin de table ou l'hôte du roi Fouad, j'ai retrouvé en lui la même bienveillance, la même aménité, l'encouragement du même sourire et, si j'ajoute : la même amitié, c'est pour la France que je parle...

Ah ! les jolies Egyptiennes ! Habillées au goût de la dernière mode parisienne, elles étaient d'un temps où les femmes n'empruntaient pas aux hommes leurs coiffures, leurs vêtements, leurs manières ou plutôt, ce qu'il y avait de moins bon dans leurs manières. Au lieu d'affecter les allures d'un garçon manqué, elles avaient, sans bégueulerie et sans hypocrisie, le secret, qui se perd, de rester des femmes. Et comme elles l'étaient, si gentiment, si aimablement, si naturellement ! Au point même qu'elles pouvaient être jalouses ! L'une, surtout. Il y avait dans sa jalousie comme une sorte de maladie dont rien ne pouvait la guérir. Bon type aux façons rondes et joviales, son mari ne la trompait pas. Du moins, je le crois. Mais qu'en sais-je ? Sait-on jamais ces choses ? Et toi-même, François ?... Pourtant, elle fut trompée...

par moi. Oui, l'anecdote me revenait en mémoire ce matin, quand je parcourais la terrasse.

Il y avait à l'hôtel deux femmes de théâtre, la mère et la fille, d'une tenue irréprochablement correcte. Deux bourgeoises, dont l'une avait l'air d'être la sœur aînée de l'autre. Sans leur nom, qui rappelait leur profession, elles auraient passé inaperçues. Mais les actrices parisiennes exercent sur les étrangers un attrait irrésistible. Mes Egyptiens n'y résistèrent pas. Tout près d'ici — tout près à vol d'oiseau — le Stanserhorn offre du haut de ses 1.900 mètres une vue de montagne qui est d'une beauté particulièrement saisissante. On est dans les glaciers. Quelle promenade à six ne pourrait-on pas faire, sans perdre trop de temps à rompre la glace ! Oui, à six, les deux actrices, et nous, les quatre hommes, hors le Prince, retenu par sa grandeur... à la terrasse. Mais comment s'y prendre ? Il ne fallait ni éveiller la jalousie de L...., j'allais dire son prénom ! ni blesser l'amour-propre de ses amies. Je fus chargé de la négociation. Seule une

femme, assez parisienne pour excuser une aventure où la fidélité conjugale ne pouvait courir aucun risque, fut dans le secret. Qu'inventai-je auprès des autres? Je ne le sais plus. La difficulté était de leur faire admettre une "stanserhornisation" sans elles. Je réussis si bien que la jalouse me dit : "Allez! je n'ai confiance qu'en vous!..." Sa psychologie était vraiment un peu courte. Au funiculaire, nous retrouvâmes les deux artistes. Je prends à témoin le père Hugo que

La chose fut exquise et fort bien ordonnée.

La journée nous parut charmante. On peut s'amuser *en tout bien tout honneur.* C'est ainsi que dans les funiculaires, sur les bateaux, devant les glaciers et à la table d'hôte nous nous amusâmes, ou nous crûmes nous amuser, ce qui revient au même. Et personne ne sut rien de cette *sizette* innocente! Comme on était heureux, à peu de frais, avant la guerre!

*
* *

Pourtant, *on* la préparait. Déjà l'espionnage étranger employait des femmes

au service des renseignements. Si tu me demandais quelle est la plus belle "créature" que j'aie connue, c'est-à-dire vue, dans ma vie, la mémoire de mes yeux n'hésiterait pas. Telle la Victoire de Samothrace, qui aurait retrouvé ses bras splendides, celle-là s'avançait en conquérante sur la terrasse, fière sans défi, droite sans raideur, sûre d'elle, grande et élégante, avec des yeux bleus qui éclairaient un visage un peu allongé, d'une pureté parfaite. On savait par les indiscrétions du coiffeur que son opulente chevelure blonde descendait jusqu'à ses pieds. Elle avait une ligne impeccable dont la souplesse aisée faisait valoir la riche splendeur de son corps. Tous les regards allaient vers elle, qui acceptait leurs hommages et leurs désirs avec la sérénité d'une déesse impassible. Qui était-elle? Qui pouvait le dire? On la savait seule, mais personne ne se serait risqué à interrompre la solitude farouche dans laquelle elle vivait. De temps en temps, un jeune homme, légèrement plus petit qu'elle, mais d'une belle allure, qui ne perdait pas à se ranger à ses côtés, venait lui rendre

visite. Quand ils marchaient, d'un pas égal, sur la terrasse, ils formaient un couple magnifique. Aussi brun qu'elle était blonde, il avait un air plus hautain, qui n'était pas loin de ressembler à de l'insolence. De lui, on n'avait rien pu savoir. Un mari, un fiancé, un amant ? Les langues allaient leur train.

Quoique l'approche de cette femme vraiment merveilleuse ne parût pas sans risques, l'un de mes amis de l'hôtel avait senti croître en lui une passion dont il me fit l'aveu. Je le mis en garde contre une imprudence qui aurait pu être fâcheuse à bien des égards, mais il ne me promit de rester tranquille que si je l'aidais, rentrés à Paris, à connaître la vérité et l'étendue de ses chances amoureuses. La fonction que j'exerçais me rendait une enquête facile. Elle ne fut pas longue. Inconnue au Bürgenstock, la Pallas de la terrasse ne l'était pas ailleurs. Polonaise d'origine, elle passait pour une espionne redoutable, très intelligente, très adroite, prudemment audacieuse, qui avait mené plusieurs intrigues avec une souveraine et heureuse habileté. Seule sa beauté l'aurait desservie,

à cause de son éclat même qui la faisait trop vite reconnaître, si elle n'avait pas toujours su dérouter les recherches par la variété machiavélique de ses artifices et de ses précautions. Elle s'était plus d'une fois laissé aimer, mais elle n'avait aimé et elle n'aimait qu'un homme, son compagnon des promenades sur la terrasse, qui était un officier italien. Ainsi renseigné, j'épargnai à mon ami une *liaison dangereuse* ou plutôt une aventure qui l'aurait conduit loin, très loin, trop loin. Sous des dehors indifférents, la belle "créature" guettait l'occasion qui, dans la circonstance, aurait été singulièrement lucrative. Il faut se méfier des terrasses et des halls cosmopolites.

*
* *

Il peut arriver aussi qu'on y rencontre, au cours de relations trop rapides, des types dont la drôlerie est impayable et qui vous dédommagent par un mot ou par un trait des sollicitations importunes sous lesquelles ils vous accablent. Un levantin, petit, gros et rond, aux yeux de malice fureteuse, avait réussi à

se glisser dans notre groupe. Son obséquiosité nous gênait et sa curiosité nous inquiétait. Comme il était en relations d'affaires avec un de nos amis d'Egypte, il nous avait été impossible de l'écarter tout à fait. Mais souvent, quand on le voyait venir, on changeait de conversation. Il avait compris. Ayant l'habitude des marchandages, il se contentait d'une demi-intimité. C'est à moi, hélas ! qu'il réservait ses confidences. Il avait vu, sans être venu au Stanserhorn, que je causais assez fréquemment avec les deux artistes parisiennes. Il m'interrogeait sur elles. Je fréquentais peu les théâtres, dont je ne savais pas grand'chose. Alors, je m'amusai à inventer des histoires. Mon imagination eut un singulier résultat. N'ayant aucun goût, je l'entends au sens d'un désir, ni pour la mère, ni pour la fille, ce n'est pas pour protéger mes chances du côté de celle-ci, que je forgeai de toutes pièces le récit d'une aventure où la mère jouait un rôle très... parisien. Il n'en fallut pas davantage pour fixer le choix, jusqu'alors indécis, de mon jovial interlocuteur. Vraiment. il voulait mener l'affaire à bonne fin.

Mais, comme c'était une affaire, le prix ne lui était pas indifférent. Il émettait des hypothèses et il risquait des chiffres : je le laissais dire. Une fois, il me demanda brusquement si deux cents louis — d'avant-guerre ! — pouvaient lui assuser les faveurs fardées de la mère. Je répondis que oui, pour m'en débarrasser. Alors, lui, simplement : « Voulez-vous lui en parler ?.. ». Ce jour-là, nous n'en dîmes pas davantage, ni le lendemain, qui était celui de son départ. Et c'est ainsi que ma dignité froissée protégea la vertu, peut-être corruptible, d'une actrice du Boulevard.

8-11 Août.

A distance, et en me relisant, je me trouve sévère. Cet indigène du Soleil Levant ne m'offrait pas une commission pour faire la sienne. Il attendait de moi un service que l'on peut se rendre entre camarades, sans réfléchir seulement que nous n'en étions pas au degré de la camaraderie qui permet ce genre d'entremise. Il en fut autrement entre Spuller et Emmanuel Arène. L'anecdote se présente tout d'un coup à mon esprit. Si

j'y avais pensé sur la terrasse du Bürgenstock, je n'aurais pas servi d'intermédiaire au sujet folâtre et timide du Padischah, mais je lui aurais ri au nez, qu'il avait long, sans m'indigner de la confiance un peu spéciale qu'il me témoignait.

Ah ! le brave homme que ce Spuller ! Mais, au fait, tu l'as connu aux Eaux-Bonnes. Venu pour soigner ses bronches fatiguées, il était l'ami du docteur Valéry Meunier. Quoique nos divergences politiques eussent, au bout de quelques années, refroidi mes relations avec celui-ci, qui était modéré... sans modération, je lui ai conservé une haute estime. Doué d'une admirable conscience professionnelle et riche, par science et par expérience, d'une compétence qui faisait autorité, le docteur Valéry Meunier aimait à recevoir ceux des hôtes de la station, venus pour s'y soigner ou pour s'y distraire, dont la réunion pouvait constituer une société de choix. J'étais son ami. En 1889, il avait contribué à mon élection de député de l'arrondissement d'Oloron, en sacrifiant d'importantes relations person-

nelles à ses convictions et à son devoir républicains.

Je lui savais surtout gré d'avoir converti à ma candidature le maire très influent des Eaux-Bonnes, que des liens anciens devaient plutôt porter du côté de mon redoutable concurrent. Mais le Dr. Valéry Meunier, à cause de sa personnalité très accusée, aimait à exercer sur ma jeunesse une sorte de tutelle dont la bienveillance n'excluait pas la sévérité. Très sincèrement républicain, il ne dépassait pas les limites du Centre Gauche et il se ralliait à la formule célèbre : *La République sera conservatrice ou elle ne sera pas.* Ancien ami de Gambetta, il s'était, si je me souviens bien, séparé de lui parce qu'il trouvait ses opinions excessives. Sa politique était celle de Léon Say, mon voisin de circonscription en 1889, dans l'arrondissement de Pau, où le refus, motivé par des raisons personnelles, des chefs du parti républicain avait déterminé cette candidature glorieuse, mais périlleuse à cause de son extranéité. Le talent, l'autorité et l'influence de l'ancien ministre des Finances, membre de l'Académie française, triom-

phèrent de toutes les difficultés. Ce fut pour la ville de Pau une vraie chance d'être représentée par un tel homme. Sollicité par l'initiative d'Henri Faisans, il fit venir son ami Alphand, qui traça les plans du nouveau boulevard, auquel le maire appliqua toutes les ressources d'une large intelligence et d'une invincible ténacité. Ainsi Léon Say devint le bienfaiteur de la ville qui l'avait adopté. Mais croirais-tu que républicain modéré sans être modérément républicain, il lui arriva de déconcerter quelquefois ses amis politiques? Loin des Pyrénées, tu ne pus pas suivre ces événements, tandis que je les ai vécus. Léon Say ressemblait, à la fois par ses traditions de famille et par son propre tempérament, à ces conservateurs anglais qui savent, en temps opportun, faire leur part aux progrès nécessaires. Avec un Garet, un Lamaignère et un Faisans, pour lesquels la République était autre chose qu'une étiquette, il ne risquait pas d'être démenti. Mais le Dr. Valéry Meunier ne prenait pas toujours aisément son parti de ces hardiesses. C'est assez te dire que les miennes lui apparaissaient comme

une concession faite à l'audace révolutionnaire. *Pôvre* de moi, comme on dit chez nous ! Nous eûmes des discussions assez vives. Il s'éloigna ou il se fit plus rare, jusqu'au jour où, laissant de côté la politique, qui nous divisait, nous nous retrouvâmes de nouveau réunis dans la communauté des mêmes goûts...

Au cours de ces rencontres de réconciliation, j'évoquais le souvenir des soirées des Eaux-Bonnes. Aidé par la rare distinction de sa femme, le Dr. Valéry Meunier y présidait avec un tact qui mettait tous ses hôtes à leur aise. Il est vrai qu'il n'invitait pas tout le monde ! C'était un honneur d'être accueilli chez lui. Parmi ceux que j'y ai retrouvés ou connus, il y avait, entre autres, Francis Planté, Julia Bartet, Agénor Bardoux, François Coppée et Spuller. Tu vois que la République pouvait rivaliser avec les souvenirs que l'Impératrice Eugénie avait laissés aux Eaux-Bonnes.

***

Quel homme extraordinaire que Francis Planté ! Il vit encore, ayant plus

de 93 ans. Le ministre qui lui a décerné, il y a quelque quinze mois, la cravate de commandeur, a témoigné d'un goût auquel il faut rendre hommage : c'était Mario Roustan. Tous les ministres de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts n'ont pas le même sentiment de la musique. Imagines-tu que l'un d'entre eux me disait un jour : "Il a vraiment du talent, ce Gabriel Fauré ?" Pour un peu, je me serais mis en colère ! Comment veux-tu que nous imposions nos gloires à l'étranger s'il y a chez nous des ministres qui les ignorent à ce point ? Du talent, Gabriel Fauré ! C'est du génie qu'il faut dire. Quand on a écrit ces Nocturnes, ces Quatuors, ce Quintette, ces lieder verlainiens, et surtout cette délicate, subtile et émouvante *Pénélope,* on va droit vers l'immortalité...

Moins heureux que les créateurs, auxquels leurs œuvres survivent, les interprètes ne se survivent que par un nom. Rassure-toi, François : je ne vais pas refaire les *Stances à la Malibran,* ce chef-d'œuvre où le cœur a inspiré le génie. Mais comment n'y pas penser, à propos de Francis Planté ? Il faut l'avoir entendu

pour savoir ce que dix doigts jouant sur un clavier peuvent répandre d'émotion, de douleur, de grandeur, de subtilité, de tendresse, de verve, d'esprit, de gaîté, d'ironie, de malice. Avec lui, comme avec un Paderewski, dont l'étonnante maîtrise m'enthousiasmait il y a quelques mois encore, le piano est un orchestre, auquel il semble que rien ne soit impossible. Ce n'est pas par hasard que je rapproche ces deux grands noms. Francis Planté et Paderewski ont un génie égal, mais je les loue surtout de servir l'Art sans asservir à leur fantaisie personnelle les Maîtres qu'ils interprètent. Paderewski a encore des années devant lui, pour notre plaisir et pour sa gloire. Avec Francis Planté, il faut maintenant rendre hommage au passé. Mais quel passé ! Aux Eaux-Bonnes, il nous charmait par l'infinie variété de ses dons, par l'étendue de ses connaissances musicales et par sa souveraine impartialité. Il n'était pas l'homme d'une époque, d'une école ou d'un homme. Rien d'un *laudator temporis acti*. Il savait toute la musique et il la jouait toute. En la jouant, il la commentait. Ce qu'il ne

pouvait pas faire en public, il le faisait dans cette intimité choisie, sans pédantisme, mais avec une coquetterie raffinée. Ainsi nous suivions l'histoire de la musique et ses étapes. Il n'arrêtait pas ses progrès à un point déterminé, qui aurait été la limite de son goût. Pourvu qu'elles n'eussent pas la folie d'une gageure, les nouveautés ne l'effrayaient pas. Mais il aimait les compliments ! Non par vanité, mais parce qu'il y trouvait une adhésion, un encouragement, une excitation. Un soir, les circonstances firent de moi le *laudator*. Comme mon admiration était sincère et que ma jeunesse me donnait de l'audace, j'accumulai, entre les morceaux, les éloges, les félicitations et les épithètes. Excité et comme grisé, Francis Planté, qu'on aurait pu croire fatigué, joua l'*Appassionata* avec une perfection triomphante. Comment le remercier ? J'étais à bout de souffle laudatif. Mais les regards suppliants d'un auditoire d'élite m'inspirèrent un remerciement qui dépassa l'exagération de toutes les hyperboles. A ce moment, Francis Planté, suant, trépignant, criant, se jeta sur moi et, dans une accolade frémis-

sante, il me dit : " Merci, merci, merci. C'est ce que Berlioz a écrit sur moi. " Vraiment, je n'en savais rien, et c'est, à n'en pas douter, la seule fois de ma vie que j'aie *inventé* du Berlioz.

*
* *

Que dire de madame Bartet ? Aucun homme de ma génération n'a connu au théâtre, où il a pu admirer des génies plus tumultueux et d'une inégalité désordonnée, une comédienne qui ait porté plus loin l'art de composer un rôle, de l'adapter au mouvement général de la pièce, d'en saisir et d'en exprimer toutes les nuances, de sacrifier les effets conventionnels à la vérité naturelle, en un mot de faire de la scène la représentation exacte de la vie. Quel que fût ce rôle, antique ou classique, moderne ou contemporain, madame Bartet ne s'y montrait jamais inférieure. Son intelligence, son tact, sa mesure, la rendaient incomparable. Capable de puissance, de force et même de violence, elle avait surtout un *charme* auquel aucune âme ne restait insensible. Elle était la *divine* interprète

du *divin* Racine. Il y a des rôles où, depuis qu'elle a quitté le Théâtre-Français avec tant de simplicité et de dignité, personne ne l'a remplacée.

Telle elle était sur la scène, telle elle se montrait dans le monde, réservée, discrète, d'une distinction suprême. Il n'y avait jamais en elle aucun cabotinage ni dans le maintien ni dans la voix. Quand elle est venue, il y a deux mois, remettre la croix à Dussane, si digne de l'avoir pour marraine, elle a de nouveau gagné tous les cœurs par sa timidité sincère, par sa délicatesse presque effarouchée, par la grâce de son effacement.

Ainsi, était-elle chez le Dr. Valéry Meunier, habillée avec cette sobriété élégante qui fait le luxe d'une vraie femme. Si on lui demandait de dire des vers, jamais elle ne se "faisait prier". Comme le salon ne prêtait pas à des jeux de scène, qui exigent d'ailleurs le plus souvent un dialogue, elle récitait des poésies isolées. Quoique parfaite en tout, elle excellait plus particulièrement dans les Fables de la Fontaine, dont elle faisait une "comédie aux cent actes

divers". Ces récits, qu'on diminue en les donnant à lire aux enfants, ont une profondeur d'humanité qui égale le "bonhomme", un génie vraiment unique dans toutes les littératures, aux plus grands noms dont elles se parent. Madame Bartet en dégageait le sens, l'intention et les péripéties avec un art consommé où il n'y avait rien d'artificiel. Elle ne "sollicitait" pas le texte pour en faire sortir des "effets" qui lui étaient étrangers : elle l'interprétait selon son caractère exact. Si une Fable devenait un drame ou une comédie, c'est qu'il y avait en elle une comédie ou un drame. La voix caressante et nuancée de madame Bartet donnait aux *Deux Pigeons* une ampleur, une variété et une vérité émouvantes. Je la lui ai entendu dire plus d'une fois, et toujours avec le succès le plus légitime, mais jamais comme aux Eaux-Bonnes, devant un public restreint, aux soirées du Dr. Valéry Meunier. Quand Taine écrivait *La Fontaine et ses Fables,* aurait-il pu penser qu'une artiste d'un tel génie donnerait si poétiquement et si humainement raison à sa thèse, dans cette même station ther-

male qui lui a inspiré quelques lignes assez méchantes de son *Voyage aux Pyrénées*, illustré par Gustave Doré ?

*
* *

Il y avait à ces soirées, que n'aurait pas fréquentées M. Teste, un ancien ministre de l'Instruction Publique, M. Bardoux. Le prénom d'Agénor, fils d'Anténor, ne le rendait pas ridicule. Je ne crois pas qu'on l'ignorât et je serais surpris que les petits journaux de l'Auvergne et de Paris ne s'en soient pas amusés. Pourquoi baptiser ainsi un enfant d'un nom troyen ? A Toulouse, Anténor, qui prête à une rime riche et d'une grande sonorité musicale, aurait mieux réussi ? *Tout de même, tout de même,* il vaut mieux que nos parents nous aient appelés François et Louis. M. Bardoux était un homme d'une rare culture, qui prolongeait les traditions d'un Guizot, d'un Villemain ou d'un Duruy. Il avait les mêmes maîtresses que Chateaubriand... pardon ! je veux dire qu'il aimait les maîtresses que Chateaubriand avait eues, une Custine ou une Baumont,

auxquelles il a consacré des livres dont l'intérêt n'a pas faibli, malgré tant de publications postérieures. Je te montrerai quelque jour les lettres autographes de René à madame de Custine. Elles appartenaient à un magistrat, collectionneur d'autographes, qui les avait prêtées à M. Bardoux, friand de ce régal inédit. Depuis, elles sont passées chez l'excellent Charavay, dont la perte est si grande, d'où elles sont venues chez moi, d'où elles iront à... qui peut le dire?... *Habent sua fata... epistolæ.* Pour ma part, je ne suis pas attristé par l'idée que la vente publique attend beaucoup de mes reliques. Les bibliothèques d'Etat ressemblent trop à des cimetières où, quand on est mort, c'est pour toujours. Au contraire, les enchères sont de la vie qui continue, et puisque je suis en veine de citations, sans savoir d'ailleurs de qui est le précédent aphorisme, un peu arrangé, j'emprunte la belle image du grand vers de Lucrèce : *Et quasi cursores vitae lampada tradunt.*

Crois bien, François, que je ne dessers pas ainsi la mémoire de l'un de mes prédécesseurs les plus estimés au ministère

de l'Instruction Publique. M. Bardoux était un excellent latiniste. Est-ce pour cela qu'il parlait un français très élégant? Il ne faudrait pas me presser beaucoup pour me le faire dire. Au demeurant, un brave homme, qui ne s'en faisait pas accroire, à l'esprit vif, à la parole preste, ayant beaucoup lu, n'ayant pas moins retenu, et qui animait, chez le Dr. Valéry Meunier, les conversations et les propos. Il me traitait, tout jeune député que j'étais, avec une bienveillance dont j'enregistre le souvenir avec une sincère gratitude. Quand je fus ministre à mon tour, il ne fut pas le dernier à me féliciter. N'est-ce pas? c'était vraiment un brave homme.

*
* *

Ton homonyme *prénominal* — je risque un néologisme — François Coppée, ne l'était pas moins. Celui-là, je l'admirais et je l'aimais. Même quand l'affaire Dreyfus, puis la *bonne souffrance,* qu'il supporta avec un si grand héroïsme, le jetèrent dans d'autres partis que le mien, je ne cessai pas de lui témoigner les mêmes sentiments d'affectueux respect.

Il était, d'ailleurs, moins d'un parti que d'une croyance. Aux Eaux-Bonnes, il jouissait d'une liberté qui en faisait le plus joyeux compagnon des groupes auxquels il se mêlait. Aucune contrainte ne retenait sa verve et son entrain. Tel un moineau parisien, franc et preste, qui sautille de branche en branche, son esprit allait d'idée en idée, de mot en mot, de paradoxe en paradoxe. Il "argotait" avec délices, et il ne s'interdisait pas, sans d'ailleurs jamais dépasser la mesure, les hardiesses des allusions libertines. Gavroche impénitent, François Coppée relevait encore ses plaisanteries par un accent qui sentait son faubourg. Il y avait du "titi", qui n'avait pas besoin de se contraindre, dans l'auteur délicieux du *Passant* et dans le dramaturge puissant de *Pour la Couronne*. Sa gloire mettait tout le monde à l'aise. Quand j'allais, tout jeune étudiant, applaudir dans *les Jacobites* l'admirable Segond-Weber, je ne me doutai pas que je vivrais un jour dans l'intimité du poète qui avait écrit ce beau drame.

Je ne me souviens pas d'avoir entendu François Coppée dire de ses vers chez

le Dr. Valéry Meunier. Mais il y eut plus tard, bien plus tard, une circonstance solennelle, où je pus juger de la netteté de son articulation, qui scandait les rythmes et les rimes avec une autorité impérative. Quand l'empereur Nicolas II vint, pour la première fois, en France, en 1897, j'étais ministre de l'Intérieur et c'est précisément aux Eaux-Bonnes, où je me trouvais en villégiature, qu'Hanotaux, ministre des Affaires Étrangères, m'annonça dans une lettre confidentielle cet heureux succès de sa diplomatie. Il eut l'idée de faire appel à trois poètes, membres de l'Académie française — je ne sais pas s'il l'était déjà lui-même — pour rendre hommage, dans la langue des Dieux, à leurs Majestés Impériales. Sully Prudhomme, François Coppée et de Hérédia s'acquittèrent à merveille de leur tâche, chacun selon son tempérament, mais tous les trois d'une façon digne de la France. Ce fut une belle fête. Comme tout cela me reporte loin! Tu n'imagines pas les soucis que me donna ce voyage, puisque j'avais, au point de vue de la sécurité de nos hôtes illustres et du maintien de l'ordre public, toute la

responsabilité. Peut-être te raconterai-je quelque jour ce qui en est resté dans mes souvenirs. Les choses se passèrent très bien. Mais, après quatre jours, Nicolas II, timide jusqu'à l'invraisemblance, quitta la France sans m'adresser, le plus banal, mais j'ose te l'écrire, le plus mérité des remerciements. Quoique animé des meilleures intentions, il n'avait pas appris son métier. Avec les poètes, il ne se tira guère mieux d'affaire. Chacun eut son mot, mais peut-être le même !! Que savait-il d'eux ? Evidemment il n'avait lu ni le *Bonheur* ni les *Intimités* ni *Les Trophées*. Un an après, la reine Wilhelmine de Hollande, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans, nous montra qu'une femme, et toute jeune, pouvait connaître son métier mieux qu'un Tsar de trente ans. Il n'y avait pas de poètes autour d'elle.

J'eus, depuis, de trop rares occasions de revoir l'auteur du *Reliquaire*. Et pourtant me voici le président de la *Société des Amis de François Coppée*, en remplacement de son disciple et ami Auguste Dorchain, mort des suites d'un accident d'automobile. Pourquoi m'ont-

ils choisi ? N'y avait-il donc pas des poètes dignes de cette présidence ? J'ai résisté, mais madame Segond-Weber, qui a conservé son masque romain et sa voix royale, qu'elle sait nuancer en caresses, m'a imposé une volonté qui a, parait-il, été unanime. On peut unanimement avoir tort. N'importe, j'ai dû céder. C'est fait. *Ita diis placuit.* Je m'efforcerai de justifier ce choix, même et surtout s'il soulève des étonnements auxquels la poésie sera étrangère. François Coppée n'est plus à la mode. Il y a une injustice, qu'il faut réparer, dans cet oubli, qu'avait précédé un injuste dénigrement... Et puis, il y a le souvenir des Eaux-Bonnes ! Et puis, il y a le béret béarnais, que François Coppée portait avec tant d'aisance ! Décidément, madame Segond-Weber a eu peut-être raison...

***

Enfin Malherbe vient !... non, pas Malherbe, c'est Eugène Spuller que je veux dire. Je le ramène de loin à travers des digressions qui ressemblent

aux lacets du Hammetschwand. Mais, cette fois, je ne le lâcherai plus. Tu ne saurais croire, mon cher François, à quel point les jeunes générations ignorent les noms des fondateurs de la République. Hier au soir, après le dîner, nous étions un groupe de sept ou huit personnes, causant librement, en regardant le lac, où traînaient encore, comme des moires d'argent, les rayons apaisés du soleil disparu. Il y avait parmi nous un jeune homme qui venait d'être reçu à l'Ecole Centrale et son cousin germain, étudiant de la deuxième année de Doctorat à la Faculté de Droit de Paris. A propos des événements d'Espagne, sur lesquels d'ailleurs nous fûmes unanimes pour approuver comme un acte de haute sagesse la grâce du général Sanjurjo, je sondai nos deux jeunes compagnons. Que savaient-ils du pays voisin ? Je rappelai les relations que j'avais eu l'honneur d'avoir avec Emilio Castelar. Rien : le nom tomba dans le vide comme les pierres que je m'amuse à jeter du haut du Felsenweg. Mais mon étonnement redoubla quand, reprenant la conversation, je constatai que les pa-

rents, appartenant à la bourgeoisie dite éclairée, n'en savaient pas davantage. Afin de rentrer en France, je citai la réponse de Castelar à Gambetta. Le grand orateur espagnol, qui venait de faire une conférence *en français* à la Sorbonne, était félicité par notre grand orateur national. "*No es nada,* répliqua-t-il. Si tu m'entendais dans ma langue, c'est une merveille" et, pour mieux se faire entendre, il ajouta le mot espagnol si musicalement sonore, "*una maravilla,* te dis-je, *una maravilla*". De Gambetta, dont je dois convenir que le nom était connu de tous, je passai à Eugène Spuller. Un des anciens le connaissait ; pour les autres, pour tous les autres, c'était comme si j'avais prononcé le nom du roi le plus inconnu de la plus mystérieuse des dynasties égyptiennes.

Vexé d'une telle injustice, je rappelai... pardon, j'appris à ce petit cercle le rôle que Spuller, tel un Pylade fidèle à un Oreste, avait joué auprès de l'organisateur de la Défense Nationale de 1870. Mais, visiblement, je n'intéressai personne. Les yeux se portaient sur une jeune femme qui dansait, aux

sons aigus d'un jazz discordant, je ne sais quelle danse sans grâce. Elle montrait un dos tout nu, qu'elle avait laissé brûler au soleil, en bas, sur la plage, et ainsi la couleur de sa peau rouge s'accordait avec la musique exotique dont s'inspiraient ses pas irrégulièrement rythmés. Ventre contre ventre, un monsieur en tenue de sport conduisait la danse, si bien qu'une spirituelle comtesse italienne, assise non loin de moi, dit avec un sourire railleur : " Et maintenant, il n'y a plus qu'à attendre l'enfant".

Au temps du bon Spuller, les femmes, même *les autres,* avaient une allure moins exotique. Voilà ! Je tiens une transition. C'est un art difficile, surtout quand il faut raccorder des morceaux séparés par un aussi long intervalle. A propos du Levantin qui m'avait demandé de lui servir... d'intermédiaire, je t'avais annoncé un dialogue entre Spuller et Emmanuel Arène. Tu t'attends à une digression sur celui-ci et je vois ton sourire moqueur. Eh bien, non, Monsieur : je ne la ferai pas, du moins pour l'instant. Je viens à mon histoire, qui est,

naturellement, à la suite de celle du Levantin, une histoire de femme.

Il y avait autrefois, rue de Richelieu, sur la gauche, tout près du boulevard, quand on la remontait, un restaurant qu'on appelait le *Grand U.* Le rapprochement de cet adjectif et de la vingt-unième lettre de l'alphabet désignait le groupe politique dont Gambetta était le directeur et le distinguait, sans l'en séparer, de l'union républicaine en lettres *minuscules,* qui était la tendance d'un parti. Au *Grand U* se réunissaient les chefs opportunistes, des sénateurs, des députés et souvent même des ministres, auxquels venaient se joindre, occupant des tables voisines, des rédacteurs du *Temps* qui avait ses bureaux et son imprimerie dans ce même immeuble. Encore tout jeune, pétillant d'esprit et de malice, Emmanuel Arène était un des rois républicains de cette taverne fameuse. Il y était venu trois ou quatre fois avec deux femmes, sa maîtresse... du moment et une amie de celle-ci, l'une brune et l'autre blonde, comme les deux bières que l'on servait dans l'établissement. Spuller, qui ne mangeait pas loin

du trio joyeux, ne perdait pas de vue l'une des femmes. Grand, de forte carrure, un peu appesanti, il était timide. De toute évidence, il aurait voulu approcher l'objet de son désir, mais Arène s'amusait au double jeu de ne pas lui en donner le moyen et de le laisser incertain dans la question de savoir laquelle de ses deux jolies compagnes était sa maîtresse. Un jour, Spuller n'y tint plus. Et voici le dialogue :

" Emmanuel, dites-moi, je vous prie, laquelle est votre maîtresse, la brune ou la blonde ?

— La blonde.

— Alors présentez-moi à la brune : vous avez bien vu que je la préfère.

— Pour un mariage ?

— Ne plaisantez pas : elle me plaît et je veux la connaître.

— Mais, mon cher Maître, vous savez comment cela s'appelle ; il y a des métiers que je ne fais pas.

— Emmanuel, vous plaisantez toujours : *ces choses là ne sont honteuses qu'autant qu'elles sont rémunérées* ; je ne vous offre pas et je ne vous donnerai pas de l'argent ".

C'est ainsi que Spuller fit la conquête, ardemment désirée, d'une femme brune. Je t'accorde que son recours à Arène était moins poétique que celui d'Oreste à Pylade :

J'abuse, cher ami, de ton trop d'ami-
[tié,
Mais pardonne à des maux dont toi
[seul as pitié.

Que veux-tu ? On ne jouait pas *Andromaque* au *Grand U,* où ne fréquentaient ni des Andromaque ni des Hermione. Il faut prendre les temps, les hommes et les femmes comme ils sont. Et moi aussi, n'est-ce pas ? Je ne suis pas sûr que toutes ces histoires t'amusent. Heureusement que tu seras le seul à les lire. Ah ! si j'écrivais pour *le* public ou pour *un* public, je soignerais l'ordre des matières, l'ordonnance des faits, leur chronologie. Je m'appliquerais à cette habileté des transitions où Jules Claretie était passé maître... Je ferais des digressions moins longues... Mais, entre vieux amis, prend-on de ces précautions ? Je me livre avec toi, à bâtons rompus, au jeu des propos interrompus.

Un magnifique coucher de soleil s'annonce. François, au revoir.

13 août.

Le soleil couchant n'a pas trompé mon espoir. Ce fut une splendeur féérique dont j'ai encore les yeux tout éblouis. Ne t'attends pas à une description. Elle serait trop inégale au spectacle que j'ai vu. Seul Pierre Loti a su trouver et grouper les impressions qui nous rendent présente cette magnificence de la nature. Sois bien sûr que je n'oublie ni Rousseau ni Bernardin de Saint-Pierre ni Chateaubriand. Mais, si grand que soit leur génie, et celui de Chateaubriand est un sommet devant lequel mon admiration s'incline, ils restent des littérateurs, qui emploient des mots : Pierre Loti est un peintre qui se sert de couleurs... Les autres ont un style : il a, lui, une palette. Et ce n'est pas la même chose.

Je ne veux pas relire ma lettre d'hier. Je crains d'avoir rabaissé le noble caractère d'Eugène Spuller aux proportions d'une scène un tantinet libertine. Mais tu as peut-être fait toi-même la mise au

point nécessaire. Il est impossible que tu n'aies pas conservé le souvenir de la conversation que tu eus avec lui au Jardin Darralde quand tu sortais du cabinet du Dr. Valéry Meunier, où tu étais venu prendre des nouvelles de notre pauvre ami Cadier, ravi si tôt aux espérances de la plus belle carrière. Spuller m'entretenait de Lamennais, qu'il connaissait bien et dont il a laissé un portrait très fouillé et très vivant, mais un peu lourd par endroits. Il y avait dans le génie de l'auteur des *Paroles d'un Croyant* une mobilité qui exige, si on veut en rendre les aspects complexes, de la légèreté et de la grâce. Quoique très fin, Spuller manquait de cette élégance. Mais il avait un grand fond de bon sens, qu'il exprimait avec rondeur et saveur. Tiens ! j'ai reçu de lui une leçon que je n'ai pas oubliée.

C'était au début de mon mandat législatif. Il m'avait pris en amitié, peut-être à cause de l'admiration que j'avais eue pour Gambetta, et aussi parce qu'en 1885, au moment des élections, où je n'étais pas candidat, n'ayant pas l'âge ! j'avais défendu, dans l'*Indépendant des Basses*

Pyrénées, la politique *tonkinoise* de Jules Ferry. Un soir, il m'invita à dîner dans son petit appartement de la rue Favart. A table, six personnes. Une bonne, qui était d'ailleurs aussi la cuisinière, faisait le service des plats, des assiettes et des verres. Mais, selon une vieille habitude bourgeoise, c'est le maître de la maison qui distribuait les portions aux convives. Le dîner commençait par une "potée", qui est à la cuisine bourguignonne ce que la "garbure" est à la cuisine béarnaise. Après avoir rempli une profonde assiette, Spuller me la tendit, en disant avec une sorte de solennité familière : "Pour M. Louis Barthou". Confus de cette attention, je fis un geste pour passer l'assiette à mon voisin de droite, Emmanuel Arène, que j'en jugeais plus digne. Spuller, qui préparait une seconde portion, suspendit sa cuiller et, me regardant fixement, il me dit avec une solennité accrue : "M. Louis Barthou, *on ne dément jamais le serveur*". Quelle formule ! quel précepte ! quel conseil ! Mon geste instinctif n'avait pas l'intention d'un démenti. Tout jeune provincial, je faisais une politesse à une gloire parisienne.

Mais s'il l'avait voulue, c'est Spuller qui l'aurait faite. Il m'avait choisi : je devais m'incliner, remercier et manger ma soupe. Tu penses que j'eus quelque confusion. Mais la leçon ne fut pas perdue et depuis, dans aucune circonstance de ma vie, je n'ai *démenti le serveur.*

Tout au contraire ! Eugène Spuller lui-même eut le bénéfice de mon expérience. Ministre de Casimir Périer, en 1893, il prononça à la tribune un discours où il parla de l'*esprit nouveau* que les circonstances exigeaient. Ce fut un beau tapage. La gauche extrême s'empara de ces mots pour dénoncer dans la politique du gouvernement le reniement des principes et des lois sur lesquels reposait l'institution républicaine. Comme les oppositions ont beau jeu ! Tout leur profite et il ne leur répugne pas de voir dans une simple maladresse, une intention, que d'ailleurs elles dénaturent. Tu penses bien que l'ami le plus intime de Gambetta n'était pas capable de renier le programme qui leur avait été commun, et je crois me souvenir — mais il y a trente-neuf ans ! — qu'il avait voulu s'en prendre simplement à des procédés administratifs dont

le temps lui paraissait passé. Il y eut un débat agité ; la conclusion paraissait incertaine. Je ne sais plus, — car au Bürgenstock je n'ai pas l'*Officiel*, — quels orateurs y prirent part, mais j'ai gardé le souvenir très net de la physionomie de la séance. Le mot de Spuller n'était pas heureux. Il traduisait mal sa pensée. S'il l'avait annoncé et commenté par une explication préalable, peut-être l'aurait-il fait accepter, ou du moins l'agitation aurait fait long feu. Mais là, tout de go, c'était une imprudence. Il n'y a pas que le théâtre qui soit, pour employer le mot d'Alexandre Dumas fils, *l'art des préparations*. La tribune, et n'est-elle pas, après tout une scène? peut revendiquer la même formule. Beaucoup d'amis du gouvernement étaient gênés, mais ne se gênaient pas pour parler de "gaffe". Il fallait la réparer et mettre les choses au point. Je rédigeai un ordre du jour que Casimir Périer accepta et qui le sauva. Ainsi, sans trop "démentir le serveur", je lui servis, à point venu, un plat de ma façon dont il me sut gré.

Si haut que la politique porte les sentiments, les idées et mêmes les pas-

sions, elle a sa "cuisine". Qui néglige celle-ci n'est pas un homme de gouvernement. J'ai connu des ministres dont la délicatesse s'était révoltée contre elle avant qu'ils ne fussent appelés à prendre le pouvoir. Leur pudeur austère avait des dégoûts. Ils démentaient les "serveurs". Pourquoi ceci? Pourquoi cela? Censeurs sévères, ils désapprouvaient des procédés et des relations qu'ils trouvaient plus compromettants qu'utiles. Leurs moues, quoique l'indignation en fût sincère, ne rendaient pas la vertu aimable. Je ne parle pas, bien entendu, des hypocrites, qui sont méprisables, mais d'honnêtes gens, dont la psychologie un peu courte ne voulait pas admettre les conditions de l'action. Il va sans dire, mais cela va mieux en le disant, que je fais allusion ainsi à des nécessités qui laissent intactes l'indépendance et la probité des ministres. Cela, c'est l'orthographe. Mais, tout en respectant sa correction, il peut y avoir plus d'une façon de l'écrire. La politique ne ressemble pas à ce restaurant parisien où on lit sur la porte : "Ici on entre par la cuisine". Et cependant, même

là, les cuisinières les plus propres ne doivent-elles pas se laver les mains ? Pas à la façon de Ponce-Pilate, qui était un préfet sans courage. Il en faut souvent pour dominer son dégoût, mais va-t-on laisser à d'autres, qui ignorent tous les scrupules, des instruments dont on croit pouvoir tirer parti dans l'intérêt public ? C'est Mirabeau qui avait raison en écrivant au comte de La Marck que " des jacobins ministres ne sont pas toujours des ministres jacobins !... " et s'il n'a pas dit " toujours ", je prends l'adverbe à mon compte pour confirmer la règle par l'exception.

***

Après ce cours de moralité politique, j'éprouve le besoin de quelques *paulo minora*. D'ailleurs il n'est pas nécessaire que je quitte la région des Eaux-Bonnes pour en retrouver le vivant souvenir. Quel dommage que, retenu à Cauterets, tu n'aies pas assisté à la réception qui me fut faite à Laruns, en 1896, par les guides, descendus à ma rencontre en troupe compacte, sur leurs petits che-

vaux dont le hennissement remplissait de joie la cour de la petite gare !.

Agé d'au moins quatre-vingts ans et patriarche d'une dynastie, le père Lanusse, que désignaient à la fois son âge et ses exploits, leur servait de chef. Je l'avais connu et même j'avais été, pour la durée d'une saison, son locataire, avec ma famille, avant 1889. Il me témoignait de l'amitié. Mais quand j'allai le voir comme candidat, je n'eus pas de peine à comprendre, bien qu'il se donnât de la peine pour me le dissimuler, qu'il ne m'était pas favorable. D'aspois à ossalois, et réciproquement, on se pénètre vite. Ayant servi de guide à l'Impératrice Eugénie, le père Lanusse était plus difficile, à cause de son métier, sur le choix de ses relations politiques que sur ses opinions elles-mêmes. Qui étais-je ? Le fils d'un quincaillier d'Oloron. C'était peu au regard de mon concurrent Jacques La Caze, un brave garçon, qui mettait au service de sa candidature le nom le plus connu et le plus justement estimé de tout le pays, une immense fortune, l'autorité de son père, encore sénateur, et un château dans trois des

huit cantons de l'arrondissement. Je paraissais ne rien apporter qui pût intéresser la prospérité de la station. Au contraire, ne devait-on pas attendre de Jacques La Caze, si riche en riches relations, la présence d'hôtes somptueux, des réceptions, des fêtes, des excursions dans les jolies montagnes qui entourent les Eaux-Bonnes. Aussi le vieux Lanusse, dont le fils me fut moins hostile, fit-il agir son influence, qui n'était pas dédaignable, au profit de mon adversaire. J'eus cependant la majorité dans la charmante commune.

Sept ans après, j'étais ministre de l'Intérieur. Je choisis les Eaux-Bonnes pour y passer trois semaines de vacances. Comme je n'avais pas gardé rancune à Lanusse d'une attitude qui avait ses raisons, nous étions bien ensemble. Aussi se fit-il un plaisir de venir avec ses guides en tenue de rouge gala, et qui faisaient claquer joyeusement leurs fouets, me recevoir à Laruns. C'est ton cousin, mon ami Abbadie-Tourné, le maire, qui avait organisé la fête. Que lui passa-t-il par la boussole, qu'il avait pourtant bonne, en convoquant tous les

curés du canton ? Je ne sais, mais c'était un mauvais moyen de me défendre contre le reproche de cléricalisme qu'on faisait au ministère Méline. Il faillit m'arriver pis. De grandes affiches avaient annoncé, dans un autre canton, que des fêtes y seraient célébrées par *Son Excellence* M. le Ministre de l'Intérieur. *La Dépêche de Toulouse,* qui combattait violemment le gouvernement, se gaussa de cet excès protocolaire. Nuitamment, et par mon ordre, le préfet, qui n'avait heureusement de *doux* que le nom, fit enlever les affiches. Le coup était paré. Mais ne voilà-t-il pas que le père Lanusse prononça un mot qui l'aurait aggravé au point de me rendre à tout jamais impossible ! Il avait préparé un petit discours de bienvenue. Voulut-il se faire pardonner son hostilité d'antan par un serment d'allégeance ? Ou fut-il repris simplement, dans un trouble subit, par les souvenirs de l'Empire ? Il a emporté son secret. Toujours est-il qu'il m'appela : *Majesté* ! Effrayé comme si la foudre était tombée autour de moi, je regardai de tous les côtés pour mesurer l'étendue du désastre. Seuls ma

femme et moi, nous avions entendu le mot proscrit et terriblement ridicule que l'émotion avait étranglé dans la gorge du guide octogénaire. Le péril passé, nous nous amusâmes comme des enfants de cette souveraineté usurpée et passagère. Mais j'en avais eu froid dans le dos !... Si *la Dépêche* l'avait su !!!

14 Août

Quelles anecdotes ne pourrais-je pas évoquer autour de cette première élection législative de 1889, qui fut le point de départ de ma carrière parlementaire ? J'y mettais une ardeur juvénile d'autant plus prompte et d'autant plus heureuse à franchir les obstacles que, n'ayant pas encore le don d'observer, je ne voyais pas toujours les périls. A vingt-sept ans, j'avais vécu surtout dans les Facultés, dans les livres, dans les études laborieuses. L'humanité m'était moins familière que les Humanités. J'ignorais même toute la finesse, qu'un mauvais proverbe a dénaturée, de la race à laquelle j'appartenais. Ma bonne humeur emportait tout. Je visitai toutes les communes de l'arrondissement, et quel-

ques unes même deux fois quand il fallait parer à un nouveau péril et remettre en état une situation compromise. Partout, des réunions publiques, où la curiosité se pressait. Ah ! la belle bataille ! Et quels amis dévoués ! quelle fidélité ! quelle confiance ! Il y en avait parmi eux qui auraient pu tenir le drapeau à ma place, avec l'autorité des services déjà rendus, et je les en avais sincèrement priés. Tous s'y refusèrent. Ils pensaient qu'une parole jeune et hardie, amoureuse de la contradiction, servirait mieux la cause commune. Leur concours unanime assura mon choix devant un congrès où, plus âgé que moi et déjà conseiller général, un excellent homme, qui rentra ensuite dans le rang avec la plus loyale discipline, me disputait les suffrages des délégués.

Ainsi désigné, je me mis tout de suite en campagne. Les visites à domicile m'agréaient mal. Pourtant, j'allais chez les maires. Amis ou adversaires, j'en rencontrai peu dont l'opinion, franchement exprimée, ne me fixât pas sur leur attitude. Je comptais mes troupes. Mais il y avait, de temps en temps, des

finesses qui me déconcertaient. A Verdets, un vieux maire, dont le dévouement n'était rien moins que sûr, me reçut avec courtoisie. Il déboucha en mon honneur un vin vinaigré et amer que je déclarai excellent. Nous bûmes à nos santés réciproques. Mais il m'était moins facile de " déboucher " son opinion. A chaque question, il se dérobait. Sans dire ni oui ni non, il me répondait simplement... — oh, simplement! je choisis mal mon adverbe — qu'*il était pour la Constitution*. Tu peux juger, François, de la saveur que ces mots prenaient dans notre patois béarnais, que je parlais bien, ce qui était une force. Cinq ou six fois, entre deux " trinquades ", ce maire madré m'assura de sa fidélité constitutionnelle sans que je pusse lui faire dire si elle s'étendait à mon élection. Au départ, il m'accompagna jusqu'à ma voiture et sur mon dernier appel, il me répéta : *Que souy ta ra Counstitutiou.* Je l'aurais tué!... Mais c'était la mort de ma candidature et je préférai — à béarnais béarnais et demi — le gratifier d'un sourire où il pouvait voir un remerciement.

*
* *

Si je m'étais refusé, par principe absolu, à " boire " dans les cafés et les auberges, je ne pouvais pas décliner les invitations des amis dévoués qui détenaient un mandat public. Ce que j'en ai fait de ces déjeuners, pendant ma première période électorale ! Il y avait partout le désir évident de me bien accueillir, et j'étais en effet bien reçu. L'hospitalité béarnaise n'a rien à envier à celle des pays les plus réputés. Quant à la cuisine, elle est saine, savoureuse, sans recherches compliquées et sans excès de raffinement, plus près de la nature que de l'art, loyale et digestive. Tu aimes, comme moi, mon cher François, notre *garbure* nationale, choux. haricots, pommes de terre, lard et confit d'oie. Comme elle sent bon quand elle bout sur la table ! Et ce confit, servi à part, ne vaut-il pas tous les hors-d'œuvre des restaurants parisiens ! Et les cèpes de nos bois, qui fondent sous la dent, assaisonnés d'huile et d'ail ! Et, dans la saison de leur passage, ces " palombes " posées à point sur les " rôties " dont

leurs entrailles font la succulence ! Et les truites des gaves ! Nous sommes nés, vois-tu, dans un pays privilégié.

En 1889, tous ces plats, sauf les palombes qui n'avaient pas émigré encore, nourrissaient, dans les familles amies, mon robuste appétit, qui était aussi une de mes forces. J'avais un estomac de fer. Quoique je n'aie pas toujours suivi tes conseils de prudente hygiène, j'en ai conservé la solide résistance. Mais à vingt-sept ans ! J'avalais tout... sauf les couleuvres, auxquelles je savais à point nommé servir leur révulsif ! Presque toujours les maîtresses des maisons où j'étais reçu m'offraient le déjeuner du " pays ". Mais quelquefois elles recherchaient du luxe et, pour me faire plus d'honneur, elles appelaient des victuailles étrangères. Ces importations n'étaient pas sans péril. Une fois, je dus " faire honneur " à mon tour à une langouste qui avait mal supporté le voyage. Du moins, le morceau qui m'en fut servi était-il plus avancé que mes opinions. Je le flairai tout de suite. Le *goût* confirma l'*odorat*. Sauf la vue, je n'ai jamais eu à me plaindre de mes cinq sens.

Cruelle énigme ! Une brève réflexion me démontra qu'il valait mieux courir un risque personnel que de blesser la maîtresse de la maison par un affront dont l'inélégance aurait été dommageable à ma candidature. Je fis contre mauvaise langouste bon cœur, ou plutôt bon estomac. Est-ce la sauce qui me sauva du poisson ? Ou la langouste, toute fière d'être devenue rouge, ne voulut-elle pas arrêter en plein essor la tournée d'un candidat républicain ? Toujours est-il que je n'eus pas à regretter les compliments et les remerciements que j'adressai à ma jeune et charmante hôtesse. Aucun malaise ne troubla ma digestion. Je sus plus tard que, parmi quelques convives légèrement indisposés, il s'en était trouvé un qui avait été sérieusement malade. Mais la langouste avait bien fait les choses ! Il était le seul de ces "amis" présents contre lequel on eût mis justement en garde ma défiance...

***

Si ces histoires t'amusent, le livre n'en est pas clos. Il y en a une qui m'amusa,

moi, follement. Jacques La Caze menait toujours à quatre chevaux. Mes moyens ne m'en permettaient que deux, mais, il faut le dire, ce contraste accusait, à mon avantage, la différence de nos opinions. D'un côté, la richesse aristocratique. De l'autre, la simplicité démocratique. J'eus quelquefois le mauvais goût de dire que, si mon concurrent était élu, il n'enverrait pas ses quatre chevaux à la tribune. On riait. Mais un jour, j'eus, moi aussi, par surprise, un attelage à quatre. Après un excellent déjeuner, où des truites fraîches et un gigot aux haricots blancs composaient le vrai menu de mon goût, je descendis pour aller à Arudy tenir une réunion publique. Ce chef-lieu de canton n'était pas loin. Devant la porte de l'hôtel que je quittais, je vis un magnifique landau à quatre chevaux. Mon étonnement arracha un éclat de rire à l'un des amis avec lesquels j'avais déjeuné. Il m'expliqua, dans un patois pur comme ses intentions, qu'il avait voulu me faire une surprise. Il y avait réussi. Mais pourquoi ? " Il faut bien, me dit-il, que vous ayez, au moins une fois, quatre

chevaux comme La Caze ". J'essayai de lui démontrer que cette égalité rendait, à mon détriment, la situation inégale, puisque je perdais le bénéfice de ma démocratie ambulante. Bonnes ou mauvaises, mes raisons venaient trop tard : on m'attendait à Arudy. Il fallut partir. Tu as sous les yeux la topographie d'Arudy ? Une rue droite que coupe presque à angle droit celle qui aboutit à la place. A l'intersection, pendant que les électeurs de la commune s'étaient rendus à la halle, où je devais parler, un vieux paysan et sa femme étaient restés assis sur le seuil de leur porte. Quand la voiture s'engagea dans la seconde rue, l'homme, *qui ne pouvait pas encore me voir*, crut, puisqu'il y avait quatre chevaux — signalement jusqu' alors infaillible — que mon concurrent arrivait. Il se leva et cria, à plusieurs reprises : "Bibo La Caze ! Bibo La Caze !" Mais sa femme me reconnut et accompagnant de trois mots un léger coup de poing, elle l'avertit de sa méprise. Alors, ma revanche fut complète. Afin de mieux marquer son enthousiasme, le mari jeta plusieurs fois son béret en

l'air et, au bout de la rue, je l'entendais encore qui criait : " Bibo Barthou ! Bibo Barthou ! " Je n'eus pas le temps de faire des réflexions sur la fragilité du suffrage universel, et cela valut mieux pour le succès de la réunion, où j'en défendis les droits, que d'ailleurs personne ne menaçait, avec l'ardeur communicative qui suit, comme le disait ou à peu près le père Combes, un déjeuner cordial... Et maintenant, si tu me demandes pour qui vota ce bon paysan aux opinions successives, je n'en sais, naturellement, rien. Les bérets ont leurs secrets comme les âmes ont leurs mystères !...

Sixième lettre de la Montagne.

25 août.

Tu es donc bien riche, mon cher François, pour faire ainsi des dépenses inutiles? Ce n'est pas un reproche que je t'adresse, car j'ai été très sensible à ton télégramme, mais tu n'as pas cherché à économiser les mots. Mon père, qui savait les compter, m'avait appris à renfermer dans une "dépêche" de cinquante centimes — heureux temps! — le maximum de communications. Il s'y reprenait à plusieurs fois, pour que la brièveté ne risquât pas de nuire à la clarté, mais il réussissait toujours à ne pas dépasser la dizaine. S'il y avait eu un concours, je crois que ses fournisseurs ou ses concurrents lui auraient difficilement enlevé le premier prix : il

excellait dans ces gageures télégraphiques. Ce n'est pas un art qu'il pratiquait, c'est un besoin auquel il répondait. Avec quatre enfants, la vie était dure : il ne fallait rien faire qui gaspillât des ressources gagnées au prix d'un travail difficile.

Tu ne t'étonneras pas, toi qui les a connus, du souvenir reconnaissant que j'envoie, en ce jour, à la mémoire de mes chers parents. Si j'ai pu faire quelque chose d'utile dans la vie, je le dois à leurs efforts et à leur sollicitude confiante. Ils m'avaient élevé au-dessus de leur condition. C'était un risque. Peut-être n'ai-je pas trop démérité de leur attente, mais sans eux, que serait-il advenu de moi ? Je ne m'imposais pas par une de ces vocations particulières, dont on dit qu'elles sont irrésistibles. J'aimais la lecture et je ne méprisais pas le travail, quoique je fusse, pour employer l'expression en usage, effroyablement "dissipé". On m'avait donné le surnom d'*argent vif* pour marquer sans doute la difficulté où j'étais de rester en place. Seuls les livres et les journaux me retenaient. Leur choix n'était pas toujours

très sage. Ou plutôt, je ne savais pas choisir. Je me souviens d'un feuilleton du *Petit Journal, La Morte Vivante,* qui troubla mes nuits. Et quel hasard fit tomber entre mes mains *Les Incas,* de Marmontel ! Cette lecture me passionnait. Je l'achevai le jour de ma première communion. J'accorde que j'aurais pu lire autre chose, mais, que veux-tu ? il me tardait d'aller jusqu'à la fin de ces aventures péruviennes. Elles ne me gâtèrent ni l'âme ni l'esprit. Rien ne m'en est resté. Il y a quelque vingt-cinq ans, j'y ai remis le nez. Piteuse rencontre ! N'en fais pas l'essai. Si tu veux connaître un bon Marmontel, un Marmontel de derrière les secrets, prends ses *Mémoires :* tu ne perdras pas ton temps. Nul n'a mieux raconté l'extraordinaire époque où il vécut, et il me réconcilierait avec la littérature mémorialiste si une exception, particulièrement heureuse, ne confirmait pas la règle générale qui inspire mon scepticisme...

Donc, tu t'es souvenu de la Saint-Louis, et ton message m'est parvenu à la première heure. C'est aujourd'hui ma

fête. Une fête, quand on a semé sur les chemins de la vie tout ce qui la rendait chère, et quand on accomplit ses soixante-dix ans ! Je n'ai pas le cœur en joie. Mais des amitiés comme la tienne me réconfortent et, faut-il te le dire ? quoique je n'aime pas, ou que je n'aime plus, des manifestations à date fixe... qui fixent trop la date, ton télégramme m'a fait du bien. Merci, et à l'an prochain, si Dieu nous prête vie, et non si l'*on* nous prête vie, comme l'écrivait ce rédacteur d'une anthologie qui se croyait l'esprit libre en substituant ce mot à l'autre dans une fable de La Fontaine ! Il y a des imbéciles dans tous les camps !

Ce matin, ici, le ciel n'est pas en fête. Les montagnes et le lac ont disparu. Il n'y a plus rien. Il semble qu'une catastrophe a détruit, pendant la nuit, l'incomparable paysage. Un épais rideau noir barre l'horizon alpin. En bas, on dirait des vagues figées. Lucerne ne se laisse même pas deviner. La tristesse a tout envahi. Que vais-je faire ? Il serait fou d'aller au Felsenweg. Je reprends un volume de Diderot, que le "plus prévu des hasards", comme dit quelque

part Maurice Donnay, a mis dans mes bagages. Après, je reviendrai vers toi, car j'ai besoin d'une présence aujourd'hui que je me sens si seul, et il y a une présence dans un souvenir.

*
* *

9 heures — Mais on trouve tout, dans ce Diderot ! Aucun des grands hommes du 18ème siècle n'est plus près de la vie, sinon Voltaire, et encore, sans que je compare leurs génies, je ne sais pas si Diderot n'est pas plus naturellement et plus durablement vivant ! Il a eu des *anticipations* extraordinaires. Et quel improvisateur ! C'est précisément à cause de ce don, poussé au degré suprême, que je lui passe la plume : tu n'y perdras rien. L'improvisation n'est qu'une jonglerie de mots si elle ne s'appuie pas sur un fond sérieux. Comment travaillait Diderot ? Ecoute ses confidences à cette *grande femme* que fut Catherine II : *“ Lorsque j'ai pris mon parti, je pense chez moi, le jour, la nuit, en société, dans les rues, à la promenade : ma besogne me poursuit.* J'ai sur mon bureau un grand papier sur lequel je

jette un mot de réclame de mes pensées, sans ordre, en tumulte, comme elles viennent. Lorsque ma tête est épuisée, je me repose. *Je donne le temps aux idées de repousser : c'est ce que j'ai appelé quelquefois ma recoupe,* métaphore empruntée à l'un des travaux de la campagne. Cela fait, je reprends ces réclames d'idées tumultueuses et décousues, et je les ordonne, quelquefois en les chiffrant. *Quand j'en suis venu là, je dis que mon ouvrage est achevé.* J'écris tout de suite ; mon âme s'échauffe du reste en écrivant. S'il se présente quelque idée nouvelle dont la place soit éloignée, je la mets sur un papier séparé. Il est rare que je récrive, car les différents petits papiers que Votre Majesté a entre les mains n'ont été écrits qu'une fois : *aussi reste-t-il des négligences, toutes les incorrections légères de la célérité*".

Sais-tu pourquoi, François, j'ai pris ce passage au vol pour le reporter sur ma lettre interrompue ? Non. Je te vois d'ici, plissant le front et clignant des yeux. Si intelligent que tu sois, et tu l'es plus que ta modestie ne le laisse croire, tu n'as pas compris. J'ai voulu

te montrer : 1°) que rien ne change — 2°) qu'il en est de l'improvisation parlée comme de l'improvisation écrite. Ces "confidences" de Diderot m'étaient inconnues. Sans cela, quel parti j'en aurais tiré dans mon petit livre sur *Le Politique !* La préparation *ambulante* ou *ambulatoire* — j'hésite entre les deux termes et je consulterai là-dessus l'infaillible Ferdinand Brunot — est un procédé commun à beaucoup d'orateurs. Waldeck-Rousseau et Jaurès, Viviani et Briand, y avaient recours. Après cela, il y avait autre chose et la "lime" pour parler encore comme Diderot, complétait la "recoupe", mais c'était le superflu d'un nécessaire poussé déjà très loin. Ce qui m'a plu, c'est cette façon d'être "poursuivi" par sa besogne, partout, en tous lieux, à tous les moments. Je crois bien que dans *Le Politique* je parle ainsi de Leronensius, le plus ancien et le plus fidèle de nos amis communs. Mais, puisque nous sommes entre nous, je ne résiste pas au souvenir d'une anecdote. En 1894 je devais prendre la parole dans une interpellation de Jaurès et de Millerand sur la poli-

tique générale du cabinet Dupuy. Avant la séance, j'allai au Bois de Boulogne, où je fis, sans me hâter, le tour des lacs. Je n'avais pas écrit mon discours, mais j'y avais beaucoup pensé, " chez moi, le jour, la nuit, en société, dans les rues, à la promenade ". J'avais donné aux idées le temps de " repousser "; je les avais ordonnées ; j'avais fait la " recoupe ". Alors, au Bois, en marchant, j'imaginai que j'étais à la tribune, face à Millerand et à Jaurès, qui alors!... Je mâchonnai ma harangue. A cette heure, les alentours des lacs étaient déserts. Quand j'arrivai à la Chambre, j'y trouvai Poincaré, qui était ministre. " Vas-tu prononcer un bon discours ? " me dit-il, dès qu'il me vit, avec une affectueuse sollicitude. " Sait-on jamais ? " lui répondis-je, mais si je fais celui que je viens de *marcher* au Bois, j'espère qu'il ne sera pas trop mauvais". Dupuy le trouva bon, car, à l'occasion d'une crise partielle, il m'offrit, Poincaré *adjuvante,* le ministère des Travaux Publics. A moins de trente-deux ans, le cadeau, quoique périlleux, n'était pas de ceux que l'on refuse. Si quelqu'un

de moins sûr que toi lisait cette lettre, il m'accuserait peut-être du péché d'orgueil. Comme il se tromperait ! A peine avais-je accepté que mon incompétence et les difficultés de ma fonction me remplirent d'effroi. Je songeais même à reprendre ma liberté. Un ancien, qui aimait les jeunes, un homme de grand talent et de grand cœur, Deluns-Montaud, m'en détourna. Il avait passé par le ministère des Travaux Publics. Il eut la bonté de me représenter, sinon de me démontrer, que je ne serais pas inférieur à ma tâche et que l'imprudence d'un refus, après parole donnée, serait pire que celle d'une acceptation.

Quand je rentrai chez moi, en prenant par le plus long afin de secouer mes pensées confuses où se mêlaient la satisfaction et la crainte, je trouvai déjà des télégrammes, des lettres, des cartes de visite, des demandes d'emploi à mon cabinet. Celles-ci surtout me firent comprendre que je ne pouvais plus rien contre mon destin... Il y a trente-huit ans ! Mais non ! Est-il possible que trente-huit ans se soient écoulés depuis mon premier début dans les troupes ministérielles ?...

Je calcule... Mais, de quelque façon que je compte, je ne réussis pas à plier aux fantaisies de mon désir la froide impartialité des chiffres... Quelqu'un a dit que les " géomètres sont de mauvais politiques, parce qu'ils n'ont pas le nez avec lequel on évente les phénomènes fugitifs ". Ce *philosophe* ne prévoyait pas le nez de mon ami Painlevé. Pour ma part, j'ai toujours passé pour être un mauvais géomètre. Mais ai-je été un bon politique?. Que dois-je penser de moi, de ma vie, de mon action, de mes actions?

Un anniversaire, surtout à soixante-dix ans, est la meilleure occasion qui puisse s'offrir à un examen de conscience. L'idée me tente. Mais peut-on être juge et partie ? Ne risque-t-on pas, si l'on se présente au confessionnal de sa propre justice, de se donner, par amour-propre, une absolution trop générale? Je vais y réfléchir. Le cas en vaut la peine. Et puis, aujourd'hui, le temps est si gris que je pourrais me montrer trop sévère. Je reviens à mon Diderot. Celui-là, si indulgent, si bon, si généreux, si profondément humain, aurait été un confesseur de tout repos !

Septième lettre.

26 Août.

Quelle histoire et quelles histoires ! Il m'a été impossible d'achever hier ma lettre festivale et j'ai jeté bien loin cette confession privée dont mon anniversaire me donnait la tentation. A mesure qu'il se dissipait, la fuite du brouillard m'en ôtait la fantaisie. Ce fut un magnifique spectacle. Peu à peu, tandis que les vagues du lac se dégelaient, les montagnes revenaient une à une et le paysage se repeuplait. Je voyais le Pilate se dégager, de bas en haut, avec une lenteur pudique, de l'épaisse chemise qui l'avait recouvert pendant la nuit et toute la chaîne de l'Oberland bernois était rendue à la vie par la lumière renaissante. Mais le soleil ne procédait pas à

la façon d'un magique coup de baguette. Comme s'il goûtait le plaisir de se faire attendre; il ne dissolvait le brouillard que par des déchirures successives et inégalement réparties. La décomposition du chaos nocturne créait, de place en place, un paysage de ruines. D'une rive à l'autre, des trous immenses se creusaient dans le lac. Lucerne hésitait à revivre. Mais, tout d'un coup, la désagrégation s'achevait en apothéose. La splendeur d'une lumière bleue coloraitle ciel, l'eau et les Alpes. *Le jour triomphant sortait de la nuit comme d'une victoire* et le grand vers d'Hugo, au lieu d'accabler ma vieillesse, rajeunissait mon âme, éperdue devant le miracle qu'elle contemplait.

Quelle belle matinée pour une promenade au Felsenweg ! Aussitôt dit, aussitôt prêt. Mais le concierge, il serait humilié si je l'appelais un "portier", me happait au passage. On me demandait de Lucerne, au téléphone. Moi ! Ma surprise était grande. Je n'attendais personne et je maugréais contre l'indiscret qui venait ainsi troubler ma solitude, si bien gardée jusque là. "Allo !

Allo! Qui est là? — Moi. — Qui, vous? — Tu ne me reconnais pas? — Ma foi, non! — Cherche. Ma voix ne te dit rien? — Elle me dit que vous me dérangez (car je craignais une plaisanterie) et que le plus simple est de vous nommer: peut-être alors vous reconnaîtrai-je. — Louis, ne te fâche pas. C'est Saint-Christal qui te parle... Tu m'entends bien cette fois? — Oui... Ah! mon vieux, j'ai eu peur d'un facétieux. Où es-tu? Que fais-tu? — Je suis à Lucerne, où m'appelait une question "ferrugineuse". J'ai vu ton nom sur la liste des étrangers, et j'ai téléphoné pour m'assurer de ta présence. — Toi, si près, Saint-Christal! Mais viens donc tout de suite. Tu as un bateau dans une dizaine de minutes et dans trois quarts d'heure je viendrai te prendre au funiculaire... Pas de blague, n'est-ce? Comment, tu hésites? Je ne te reverrai pas de ma vie si tu ne passes pas ici, avec moi, une journée qui sera magnifique... — C'était bien mon intention... Mais... je ne suis pas seul! — Une femme? — Oh! à mon âge! Non, Lourdios et Juzon sont avec moi. — Lourdios et Juzon? Bien sûr? Je

ne m'attendais pas à ce triple bonheur. Vite, vite, au bateau... Vous n'avez pas trois minutes à perdre. Je vous attends".

Mon étonnement ne cessait pas. En voyage, il faut s'attendre à tout, mais rien n'est plus rare que la rencontre imprévue d'amis véritables. Voilà une chance que j'ai eue peu souvent avec toi. Ce n'est pas que tu ne prennes des vacances, mais, depuis que nous sommes allés à Bayreuth ensemble, je n'ai plus réussi à te décoller de ta maison de campagne. Ah ! tu les aimes, tes prés et tes vignes, tes oies et tes poules, tes canards et tes cochons, et tu l'aimes aussi, la jolie petite rivière du Vert qui serpente à travers ton domaine, où poussent ces troènes d'une espèce plus blanche que ceux de Tristan Derème. Est-il déjà arrivé ? C'est, je crois, sa saison. Quand on a un voisin de cette qualité, et qui " cause ", comme on dit chez nous, avec tant de subtile finesse, on est presque excusable de ne pas quitter un coin de terre où la poésie vient rejoindre la nature. Je dis presque, car trois semaines, pour voir du pays... et un ami d'enfance, ce n'est pas long !

Que tu m'aurais fait plaisir hier ! Vraiment, François, tu m'as manqué, ou plutôt tu nous as manqué. Les oreilles ont dû te tinter fortement... Mais il faut que je te présente nos personnages.

Saint-Christal n'a guère changé. Avec sa longue barbe et ses abondants cheveux blancs, il ressemble de plus en plus à un patriarche. Il a toujours cette coquetterie du peigne dont nous nous amusions au Café François Ier, surtout quand nous la comparions à la calvitie de Verlaine. Il ne porte plus de lorgnon. Il l'a remplacé par de fortes lunettes, qui chargeraient sa figure d'un poids trop lourd si ses yeux, étonnamment jeunes, ne pétillaient pas d'esprit sous l'épaisseur des verres. Comme il suffit d'un rien pour se " remettre ", un mot, une intonation, un geste, il n'en faut pas davantage pour qu'on se retrouve tels qu'on aurait été la veille. Pourtant, je n'avais pas revu Saint-Christal depuis l'Exposition des Arts Décoratifs. Sans le vouloir, il m'y avait fait une heureuse concurrence... heureuse pour lui, s'entend ! Tu sais que nous avons le même goût des verreries modernes. J'avais

vu un Marinot de toute beauté, qui me plaisait par la délicatesse de ses couleurs et par l'originalité de sa forme, un chef-d'œuvre, quoi ! de l'admirable artiste. Devais-je, ou plutôt pouvais-je céder à la tentation ? Je me donnai, en me promenant, un quart d'heure pour réfléchir. Quand je revins, résolu à l'achat, au bout de... cinq minutes, l'étiquette : *vendu* me fit douloureusement sentir la faute de mon indécision. Saint-Christal, — un nom qui aurait mieux convenu à un verrier qu'à un ingénieur — était passé par là ! Nous déjeunions ce même jour ensemble. Je lui racontai ma mésaventure, dont j'étais tout marri. Il me regardait avec une douceur affectueuse ; puis, après m'avoir dit qu'il était l'acheteur, il m'offrit de me passer l'acquisition. Je refusai. Ses instances sincères n'y firent rien. Je pris une autre pièce de Marinot, qui, à l'examen, ne me fit pas trop regretter la première. Ainsi tout s'arrangea au mieux de nos préférences. Mais c'est peut-être le Musée des Arts Décoratifs qui y perdra ! Car Saint-Christal a trois enfants et sept petits enfants, tandis que moi !...

Saint-Christal, quelle que soit la saison, est le prisonnier de la couleur qu'il s'est choisie. Tel Clemenceau, qu'il ne me souvient pas d'avoir jamais vu vêtu autrement, il s'est voué au bleu avec un gilet crème. Montagne, mer ou plaine, il ne lui importe guère : il a d'ailleurs une allure si personnelle et si distinguée qu'il ne passera jamais pour un démodé, Il parle toujours d'une voix lente et nette, qui donne aux mots toute leur valeur. Qu'étaient-ce donc que ces questions " ferrugineuses " dont il s'occupait ? En l'entendant au téléphone, je pensais à des eaux minérales et je m'étonnais qu'ancien inspecteur général des Ponts et Chaussées, il eût, après avoir pris sa retraite, ainsi changé la direction de sa vie. Il me rit au nez. Administrateur d'une grande Compagnie, c'est toujours aux chemins de fer qu'il s'intéresse, mais il y a une partie de la Suisse où ces questions sont dites " ferrugineuses". Je ne crois pas que le Dictionnaire de l'Académie adopte ce sens, mais je ne l'emporte pas dans mes bagages et je ne peux pas vérifier !...

A la différence de son camarade de l'Ecole Polytechnique, Lourdios est terriblement chauve et il frise, si je peux dire, l'obscénité. Le drôle d'homme ! Avec la pointe grisonnante de sa barbe et le retroussement effilé de ses moustaches, on le prendrait pour un bonapartiste qui a fait de son poil un programme. Au contraire, il est resté passionnément radical. Pourquoi a-t-il refusé plusieurs fois la candidature à la Chambre ? Aucun candidat, qu'il fût plus modéré ou plus avancé, n'aurait eu raison de sa verve endiablée et de son esprit caustique. Il aurait tenu la tribune avec éclat. J'ai cru comprendre que vous n'étiez plus très bien ensemble, mais j'ai voulu d'autant moins approfondir la cause de cette mésintelligence que Lourdios a pour toi une grande estime. De l'estime, oui ; de la sympathie, non... Quoi donc alors ? Tant pis si je fais, en t'écrivant, une gaffe que j'ai évitée dans la conversation. Est-ce qu'il n'y a pas eu entre vous la femme... d'un notaire ? François, tu me raconteras cette histoire. Ancien ministre de la Justice, je suis friand du " tabellionnage ", et si tu me

fais une confidence, je te paierai de retour... plus largement que tu ne peux le croire !.

Ah ! ce Lourdios ! Vêtu de marron, il étalait les larges nœuds d'une cravate flottante. Il aime les arts. L'exposition de Manet l'avait enthousiasmé : on le serait à moins. Mais, solide sur la peinture, il a du côté de la musique d'effroyables lacunes. Pourtant il croit s'y connaître. A deux reprises, il a mis au compte de Debussy *l'Apprenti Sorcier*, sans faire cadeau, il est vrai, à Paul Dukas du *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*. Bon garçon tout de même ; loyal et jovial. Quel dommage que vous ne vous aimiez pas !.

De qui donc Condorcet disait-il : " On est toujours dans son tort quand on se fâche avec *lui*? — Mais vous même? — J'ai eu tort ". Il est impossible de se brouiller avec Juzon. Condorcet n'y aurait pas réussi. Il est si drôle, si gai, si amusant, si pittoresque, si fantaisiste, si divers, si constant, si imprévu, si dansant, si remuant, si chantant, si parlant, ce cadet d'Ossau ! Tu ne le connais pas et tu ne peux pas savoir ce que tu perds

à ne pas le connaître. Il n'était pas de notre lycée. Elève du collège congréganiste, il s'est jeté avec un tumulte ingénu dans les opinions les plus extrêmes.

Je suis toujours étonné quand on veut lier quelqu'un à son éducation première, par la loi des causes et des effets. Je serais plutôt porté à soupçonner une sorte de contraste mystérieux entre les principes et les conséquences. Evidemment, il ne faut pas généraliser, mais deux exemples frappants s'offrent à ma mémoire. Denys Cochin, élevé dans un lycée, prêtait aux idées conservatrices le concours de sa fine éloquence, tandis que Marcel Sembat, enfant des Pères Jésuites, appuyait de son esprit infernal la doctrine socialiste. Diras-tu que ces exemples sont des exceptions ? Oui, mais pas des exceptions tellement exceptionnelles que je ne puisse sans grand effort en augmenter la nomenclature.

A son rang, qui n'est ni des premiers ni des derniers, Juzon s'y trouve. Grand buveur de livres, il associe à un grand bon sens un jugement très ferme et une volonté très tenace. Tu sais mieux sans doute que moi quelle sorte de farine

lactée l'a enrichi. Parti de rien ou de peu, il a eu un des premiers, sinon le premier, cette idée simple, mais féconde, que seul un bon produit crée l'efficacité d'une bonne réclame. En d'autres termes, il a eu l'habileté, mise en valeur par des affiches de Cappiello, de pratiquer honnêtement un commerce lucratif. Il est riche, riche, riche, mais il ne renie pas ses origines démocratiques, dont je lui reproche plutôt d'exagérer les manifestations extérieures. A cela il répond qu'il ne trompe jamais personne. C'est vrai. Il ne se crée pas un rôle. Tel il est, tel il se montre, familier et exubérant, le verbe haut et le geste vif, mais il ne manque ni d'esprit ni de tact, et je sais qu'il a remis à leur place, dont ils n'ont plus eu envie de sortir pour se frotter à lui, des personnages qualifiés qui, d'ailleurs, ne lui ont pas gardé rancune. Sa galerie de sculpture est célèbre. Elle n'est pas abondante parce qu'il a pris pour devise... artistique : *peu et bien,* mais à la différence de tant d'amateurs improvisés qui demandent des conseils pour ne pas les suivre, Juzon sait choisir ses références, et, ce qui est mieux, il se

rend à leurs avis autorisés, qu'il préfère aux incertitudes de son goût personnel. Il n'a pas, à ce point de vue, l'ostentation d'un parvenu, mais il ne veut pas qu' " on lui manque". Un collectionneur étranger voulut un jour forcer sa porte. Quoiqu'il l'ouvre aisément, Juzon tient à être maître chez lui. Aussi fit-il répondre au visiteur mal élevé qu'il le recevrait volontiers s'il voulait prendre la peine de lui envoyer une lettre. Vexé, l'étranger lui écrivit en mettant sur l'adresse cette suscription, qui avait l'intention d'être insolente : *M. Juzon, meunier.* La réplique fut prompte et dure. Comme l'aîné de ses enfants habitait avec lui, il répondit : *Le meunier et son fils* vous attendront demain au soir à neuf heures. Juzon savait bien son La Fontaine !

Mais pourquoi, si petit, attire-t-il l'attention par l'extravagance de ses costumes ? Il m'est arrivé hier matin au Bürgenstock en culottes grises, en bas noirs, en chaussures jaunes et ferrées. Sa chemise bleue, qu'aucun vêtement ne recouvrait, n'avait pas de col. Une tignasse ébouriffée repoussait son béret, qu'il ne

quitte jamais. En descendant du funiculaire, il crut plus décent de remettre sa veste. Quelle horreur! Où donc avait-il trouvé ce ton verdâtre? L'ensemble faisait le plus singulier personnage, et qui riait, et qui criait, et qui gesticulait, et qui patoisait! J'en étais gêné. Mais lui, rien ne le gênait. Au bout de cinq minutes, la terrasse était conquise. Seul un ex demi-roi boudait. Vieux républicain, Juzon n'en avait cure. S'il s'était aperçu de ce mépris, il l'aurait tenu pour un honneur. Comme on sentait vite que, sous cet accoutrement bizarre, il y avait la bonté d'un cœur généreux, on s'approchait de lui avec sympathie. Je n'ai jamais vu de revirement plus complet. Je fis des présentations. Sans être un homme du monde, mon ami, qu'un curieux hasard m'avait fait rencontrer pendant la guerre dans une association de bienfaisance, se tirait d'affaire avec une grande aisance. Rien ne l'embarrassait. J'avais presque le remords d'avoir eu quelque honte de lui. Juzon était moins gêné avec les femmes qu'avec les hommes. Il accompagnait de révérences qui accentuaient la petitesse de sa taille

les mots qu'il leur disait, et qui étaient ceux qu'il fallait leur dire. La vie d'hôtel m'avait procuré le plaisir de connaître une charmante jeune femme, qui avait reçu de sa mère, hindoue et mariée avec un français, une peau admirablement brune, comme les bains de soleil n'en donnent pas, et des yeux noirs magnifiques, profonds comme une nuit lumineuse. Cette délicieuse Lakmé avait quitté à l'âge de deux ans son pays natal. Sa grâce parisienne, sa retenue et sa distinction lui valaient, malgré sa jeunesse, tous les hommages. Je lui présentai Juzon. Comment allait-il s'en tirer. " Madame, lui dit-il en s'inclinant devant elle, je crois avoir eu l'honneur de vous rencontrer chez Anatole France. N'est-ce pas de vous qu'il a dit, en rendant un juste tribut à une jolie femme : *" Elle était petite et, quand on la tenait, il n'y avait pas loin à chercher pour trouver tout ce qu'on en voulait "*. Ce compliment imprévu aurait pu passer pour une impertinence s'il n'y avait pas eu " la manière ". La jeune hindoue et son mari ne furent pas les derniers à sourire. Mais je dois t'avouer ma surprise. Où

diable Juzon, ce Juzon que son costume d'arlequin de la montagne rendait tout de même ridicule, avait-il déniché, pour la placer avec tant d'à-propos, cette phrase exquise d'Anatole France ? Il ne voulut pas me le dire. Ah ! Béarnais ! Béarnais ! — et combien il l'était ! — on vous prend rarement sans vert... Si tu étais près de moi, François, tu me répondrais avec ton habituelle promptitude d'esprit : "nous sommes du pays du *Vert-Galant*", et tu reniflerais les histoires que nous nous sommes racontées. Patience, patience : tout vient à point à qui sait attendre, et il ne faut pas servir le dessert avant les hors-d'œuvre. D'ailleurs, je n'ai pas le loisir d'achever aujourd'hui cette lettre, déjà trop longue. Peut-être t'écrirai-je demain.

Huitième lettre.

28 août.

La journée s'est passée hier sans que j'aie pu prendre la plume. J'ai beaucoup marché et beaucoup bavardé. Quand on a fait des connaissances dans un hôtel, on n'est plus son maître. Les relations vous attirent et elles vous emprisonnent. D'ailleurs, je n'ai pas à me plaindre. J'ai réussi à éviter des gens qui ne me plaisaient pas, et je goûte le charme des compagnies que j'ai choisies. Il n'est pas commode d'obtenir ce résultat. J'y suis pourtant parvenu. La myopie est une gêne dont je souffre souvent, mais elle a ses avantages : ceux qui voient mal trouvent dans leur infirmité un facile prétexte pour n'avoir pas vu ceux — et

celles ! — qu'ils n'ont aucun plaisir à regarder. A quelque chose myopie est bonne...

Mes trois amis ont pris avant-hier le dernier bateau. Le temps ne nous avait paru long, ni aux uns ni aux autres. Nous avions tant de choses à nous dire ! Même quand on se connaît très bien, on se connaît moins qu'on ne le croit. Il y a dans chacun de nous des coins obscurs et comme des chapelles secrètes où personne ne pénètre. Ainsi, de toi et de moi. Je suis sûr qu'on ne trouverait pas une amitié qui soit plus ancienne, plus intime et plus confiante que la nôtre. Est-ce à penser que nous savons tout l'un de l'autre ? Non. Evidemment, nous n'avons pas l'intention de nous cacher quelque chose, car il n'y a rien que nous ne puissions nous avouer, mais nous ne nous sommes pas toujours *tout* dit. Se le dit-on à soi-même ? J'ai su, par un hasard qui t'étonnera, l'aventure qui t'est arrivée rue des Remparts, à Bordeaux, deux ou trois mois avant la guerre. Il peut être dangereux de revenir, par curiosité, aux lieux où l'on connut la joie d'avoir vingt ans. Ainsi,

vieux cachottier, tu as "rencontré", et, paraît-il, dans tous les sens du mot, la... petite fille de Martine. Rencontre passagère, n'est-ce pas ? Tu me raconteras cette histoire. Comme elle était belle, Martine, au temps de notre jeunesse !... Moi aussi, j'aurai mon anecdote et tu seras bien surpris d'apprendre quel professeur, dont l'enseignement de la vertu n'était pas d'ailleurs la fonction, me trouva un soir chez elle. Oh ! sa tête, sa tête ! Il ne me garda pas rancune et sa boule blanche me prouva, au moment des examens, que la jalousie ne nuisait pas à son impartialité. C'était un brave homme, et Martine une jolie coquine, mais si jolie vraiment !...

Avec Saint-Christal, Lourdios et Juzon, nous avons attisé les cendres de notre passé. Mais pas, tout de suite, celles que tu peux croire ! Proviseurs, censeurs, professeurs, maîtres d'étude, tous ces visages qui nous furent chers ou hostiles ont revécu devant nous. La présence de Juzon nous permettait de faire des comparaisons entre des établissements différents où l'*éducation* n'était pas la même. La conversation soulevait

de graves problèmes. Nous y avons les uns et les autres contrôlé nos souvenirs. Il y aurait beaucoup à dire, mais est-ce la peine, puisque tout se résoud dans la liberté de l'enseignement, dont je reste le partisan déterminé?...

Au cours de ces histoires, ton nom, mon cher François, a ressuscité en moi une petite rancune que je croyais bien morte. Car tu fus le principal auteur de *la fuite à Lescar*. Oh! cette brusque échappée de toute l'étude, sur la route de Bayonne, pendant la promenade du dimanche, sous les yeux ahuris d'un maître impuissant! Que faire devant, ou plutôt derrière, quarante élèves qui ont pris les jambes à leur cou! Il parlait, il criait, il suppliait, mais nous courions si vite que ses conseils et ses prières tombaient, comme des balles mortes, dans l'espace de plus en plus élargi qui nous séparait.

Quand tu vins, dans la salle où je travaillais, seul et tranquille, pour m'annoncer *votre* projet, je résistai à une escapade qui mettrait tous les torts de notre côté. Alors au nom de la solidarité lycéenne, tu employas les grands

mots qui décident trop souvent les chefs à suivre leurs troupes. Tu fus, cette fois, un fâcheux garçon ! C'est Birasou qui vous avait entraînés. Fantaisie ou aigreur ? Je ne sais plus. Mais nous allâmes à Lescar ! Si encore nous avions eu l'excuse de vouloir admirer sa cathédrale romane ! Elle était le moindre de nos soucis. Cette promenade à pied, sur un parcours de neuf kilomètres, n'avait aucune raison d'être. Après avoir crié et chanté, nous arrivâmes à la gare, essoufflés, fatigués et honteux. On vint nous chercher. Un train nous ramena. Ce ne fut pas tout à fait mon premier voyage gratuit, car je payai ma place à ma façon. Tu te rappelles qu'il nous fut interdit à tous d'avoir des conversations pour nous concerter. Pourtant nous y réussîmes. Quand le Recteur vint le lendemain, je fus appelé le premier dans le cabinet du proviseur, où il ouvrait son enquête. Il me dit des choses sévères, qui étaient justes. Pourquoi avions-nous fait *cela ?* Pourquoi m'étais-je prêté ou associé à *cela ?*

Ce fut l'aumônier, l'abbé Tilargue, qui en prit pour son grade. Il ne l'avait

pas tout à fait volé. Je revois sa figure rasée de près, son teint rouge, la fixité peu bienveillante de ses yeux bleus. Il était d'une intelligence remarquable. Mais la bonté lui manquait. On chuchotait qu'il était entré dans les ordres par dépit d'amour. Peut-être. Prêtre irréprochable, il ne marchandait pas aux autres la dureté de ses reproches. Etait-ce par conviction démocratique qu'il nous dit un jour le plaisir qu'il aurait à frotter nos vêtements propres contre la blouse, salie par le travail, d'un ouvrier manuel ? Le respect que nous avions pour lui tenait à une contrainte dans laquelle il n'entrait aucune affection. Je la rappelle sans haine, et je suis bien sûr que tu partages mon sentiment, qui n'est pas un ressentiment. L'abbé Tilargue, né violent, savait mal se contenir. Il était maladroit. Ce fut sa dernière maladresse, et la plus grave, qui me permit d'épargner à notre escapade les sanctions qu'elle méritait. Cinq jours auparavant, l'aumônier irascible avait ouvert brusquement la porte de deux études pour menacer les élèves qui n'iraient pas au confessionnal. D'une

voix sèche et les yeux brillants de colère, il parla de "lâcheté" et de "trahison". Puis il claqua la porte avec fracas. Cette irruption n'était autorisée ni par les règlements ni par les convenances. Nous en fûmes tous émus. Nous étions trop jeunes, dix-sept ou dix-huit ans, pour invoquer la liberté de conscience outragée, mais la brutalité du procédé était si choquante qu'elle fit naître en nous une indignation irritée qui n'avait pas eu le temps de s'apaiser encore, et qui, à vrai dire, n'était pas tout à fait étrangère à notre voyage vers l'ancien évêché de Lescar.

J'en pris texte ou prétexte auprès du Recteur. Son visage s'assombrit. Il ne s'attendait pas à ce qu'une gaminerie créât un gros incident. Je n'avais pas élevé le ton jusqu'à la grandeur d'un principe. Nous avions été insultés, et nous n'étions pas contents : voilà tout. Mais, si nous avions été punis, que serait-il advenu au dehors, avec les parents et avec la presse ? Le Recteur rentra à Bordeaux. Notre proviseur, un brave homme, nous sermonna en son nom avec une douceur attristée et

émouvante, car nous lui avions fait une peine qu'il ne méritait pas. Notre silence accablé lui prouva la sincérité de nos remords. Et ce fut tout. Si j'avais eu le grand tort de prendre ma part de la faute commune, je l'avais réparée en réussissant à *vous* ou, si tu veux, à *nous* sauver. Mais le *sic vos non vobis,* que l'admirable professeur Edet nous avait expliqué en rhétorique, ne me fut pas épargné. L'abbé Tilargue me rattrapa au *Prix de la Ville,* que sa voix prépondérante me fit refuser. En 1880 ! Il y a prescription ! Que son âme repose en paix !

* * *

Mon rôle dans toute cette affaire m'a valu les compliments de Juzon, sans que je m'en fasse un honneur ! Au contraire, Saint-Christal et Lourdios ont partagé mes regrets. Mais toi, y penses-tu encore ? Il a fallu la plus singulière des rencontres, dans le canton de Lucerne, pour que nous ayons parlé de cette trop vieille histoire. Il y en a eu d'autres que nous nous sommes rappelées avec plus de plaisir. A défaut d'un

Jurançon, que l'on ne trouve naturellement pas ici, un excellent vin du "pays" nous avait mis en verve. Ce vin et Juzon pétillaient. Il nous a raconté son *histoire de la rue de Monceau*, car il annonce avec cette gravité la plus comique des gamineries. Nous en avons ri aux larmes. Mais cela peut-il s'écrire ? Il y faut le ton, le geste, le mouvement, l'accent.

Juzon avait vint-cinq ou vingt-six ans. Un ami le présenta un soir, dans un dîner, à une femme dont l'âge se rapprochait du sien. Jolie ? Juzon ne le dit pas, mais il se rappelle que, loin d'être laide, elle était très bien faite, plus grande que lui, spirituelle et instruite. Elle lui plut tout de suite et il l'amusa. Divorcée, à torts communs, elle aurait été irréprochable, si un vieux comte n'avait pas subvenu au superflu de son existence. Elle ne le trompait pas, mais sa fidélité tenait moins à son amour qu'au souci de ne pas se créer des tracas inutiles. Ce fut Juzon qui troubla sa tranquillité. Elle avait refusé de céder aux sollicitations pressantes d'un publiciste célèbre : un ami, oui : un amant, non. Il lui écrivait des lettres de

la passion la plus délicate. Brutal dans son journal, où il faisait à tous les ministères une opposition de parti au nom d'un régime déchu, violent, insolent, friand de la lame, il était, surtout avec les femmes, qu'il adorait, charmant dans l'intimité. Juzon fut à même de s'étonner du contraste qu'il y avait entre sa haute taille, qui s'accordait avec une forte corpulence, et l'élégance de son écriture presque féminine. La jeune femme, que son noble amant, retenu par les liens du mariage, ne voyait jamais le soir, consentit à recevoir Juzon, mais à la condition, formelle et acceptée, qu'il sût se contenter d'une conversation amicale et d'une tasse de camomille.

Ils causaient tous les deux, comme de vieux camarades, lorsque la femme de chambre apporta une carte. C'était le journaliste, qui prétendait avoir à faire une communication *importante* et *urgente*. Ce sont des mots qu'un long usage n'a pas encore affaiblis. A neuf heures ! Piquée par la curiosité, car elle n'avait rien à craindre, la maîtresse de la maison ne refusa pas la visite. Que faire de Juzon ? Il était trop tôt pour le

congédier et, divertie par ses histoires, elle n'en avait pas envie. Mais l'état des lieux rendait difficile la présence simultanée et séparée de deux hommes qui ne devaient pas se voir. Il faut entendre Juzon le décrire avec la minutie que Thiers mettait dans la description d'un champ de bataille. L'appartement n'était pas grand, mais la porte était restée ouverte entre le salon, où le publiciste attendait, et la salle à manger, où il était ainsi impossible d'envoyer Juzon. Seule la chambre à coucher était libre. " Je vais vous y conduire. La visite ne peut pas être longue. Vous trouverez des livres sur la petite table. Dans cinq minutes, dans dix au plus, je viendrai vous chercher ". Juzon se laissa faire, sans escompter d'ailleurs les chances d'une bonne fortune. Il prit un livre. Mais, comme la visite dépassait les minutes convenues, et qu'en ce soir de juillet la chaleur était accablante, il "tomba la veste". Puis, à mesure que le temps passait, il se mit, de "dévêtement en dévêtement ", tellement à l'aise qu'il finit par lui rester peu de chose sur la peau. Alors, résolu tout d'un coup, il

risqua la partie suprême : la couverture était faite et il entra dans le lit qu'elle lui ouvrait.

Quand la jeune femme, enfin débarrassée du visiteur, dont la communication n'avait d'urgent et d'important que l'impatience d'un violent désir, revint à sa chambre à coucher, son regard se porta vers le fond, du côté de la fenêtre, où une table ronde, d'un joli style Louis XV, supportait toujours deux ou trois livres. Le fauteuil était vide. Pas de Juzon. "Où êtes-vous ?" cria-t-elle, étonnée de cette absence. "Ici", lui répondit une voix assurée qui venait du lit. Eh oui ! Juzon y était, mais en poussant la porte qui s'ouvrait de ce même côté, elle ne l'avait pas vu. Quel dommage que tu n'aies pas entendu Juzon ! Je ris encore de sa mimique, si expressive que nous étions présents à la scène. Ni Crébillon fils ni Laclos ne l'auraient mieux racontée. Et quel dialogue ! " Que faites-vous là — Je vous attends — Vous êtes fou ? — De vous — Vous allez me faire le plaisir de sortir. — C'est un autre plaisir que je me promets. — Et vous trouvez cela drôle ? — Fichtre

non ! si cela dure ainsi. Venez vite". et Juzon, à ce moment, réédita sans le savoir le mot de Nieuwerkerke à une princesse illustre. Cette réponse fermement spirituelle ne dérida pas la jeune femme. " Vous êtes un insolent. Je vous laisse cinq minutes pour sortir et pour filer. Sinon, je sonne..." Sonner qui ? La femme de chambre ? La concierge ? C'était faire un scandale sans profit. Auraient-elles pu croire que cet homme, presque aussi " nu que le discours d'un académicien ", occupait ce lit par un coup de surprise et de folle audace ? Juzon balbutia des excuses : il se fit suppliant, prometteur et câlin. Au lieu d'être odieux et ridicule, il devint irrésistible. Tu devines le reste, et *c'est dire assez que de ne le dire point*, comme je l'ai lu dans un *Conte* de La Fontaine. Et si après cela tu ne désires pas connaître Juzon ! Je te l'amènerai, car il a d'autres histoires...

Auprès des siennes, les nôtres te paraîtraient fades, quoiqu'une nuit d'orage près de Saint-Girons ait valu à Saint-Christal une singulière aventure !!! Mais je sais *où va la jeune Hindoue*, comme

il est dit dans *Lakmé*. Son mari, qui n'a pas tort de l'adorer, vient de m'inviter à aller voir avec eux le soleil qui va se coucher magnifiquement sur le Titlis et sur la Yungfrau. Bonsoir, François.

Neuvième lettre.

Bürgenstock, 30 août.

Cette lettre, mon cher François, sera très brève.
Voilà. Les nues au ciel se sont mises en grève.
Il fait très bleu, très pur, très beau, très chaud; enfin,
Je suis las, cette fois, d'avoir la plume en main.

Excuse cette parodie. Elle ne vaut ni *Le homard à la Coppée*, ni tant d'autres pièces exquises des *Sonnets du Docteur*. Comme il avait de l'esprit, ton confrère bourguignon ! Il a écrit un livre classique, et qui durera. Mais je lui sais gré, autant que de ses vers, d'une bonne action artistique. C'est lui, le Dr Camuzet, qui a amené à Paris, Louis Legrand, employé, je crois, dans une banque à Dijon, dont il avait découvert le talent en visitant le soir un cours professionnel.

Qui ne voudrait avoir eu dans sa vie une chance pareille ! L'occasion m'en a été refusée, mais je sais bien quel ministre de l'Instruction Publique donna à Louis Legrand, illustrateur et peintre, la rosette de la Légion d'Honneur... à Louis Legrand, condamné autrefois, à cause d'un dessin inoffensif, à la prison pour outrage aux mœurs ! Ni la justice ni la médecine ne sont infaillibles. Sur cette belle déclaration de principe, qui a du moins le mérite de nous ramener ensemble à l'humilité, je vais te tirer un beau coup de béret.

Il a fallu que je t'aime beaucoup, mon cher François, pour t'envoyer cette série de lettres. Tu m'as dit qu'elles t'amusaient. Je te crois, d'abord parce que je te sais franc, et ensuite parce que je m'y suis, moi, suffisamment diverti. On a plaisir à sortir de son genre habituel. Je ne tiens pas pour *vains*, comme le bonhomme Corneille, les *amusements de la distraction*. Quand j'ai voulu, jusqu'ici, me *distraire* de la politique, au sens original comme au sens imagé du mot, j'ai trouvé dans les Lettres, dans l'Histoire et dans la Musique de quoi occuper

mon esprit. Mais il m'est très peu souvent arrivé de me mettre personnellement en scène. Tu m'y as attiré. As-tu eu raison? Quoique j'aie écrit au gré de ma fantaisie, sans plan préconçu, sans ordre chronologique et sans méthode logique, le fond de ces lettres de la montagne est sincère. Tu m'y as retrouvé. Si d'autres les lisaient, qu'en penseraient-ils? Tu les as communiquées à quelques-uns de nos camarades, dont l'indulgence a excusé mon audace. Mais pourraient-elles plaire, fût-il restreint, à un vrai public? On n'a pas que des amis dans le monde. La vie est une concurrence continue. Et il y a les légendes! Et il y a les potins! Et il y a les calomnies! On ne connaît la vraie figure de personne. Laisse-moi pourtant me rendre cette justice qu'en t'écrivant dans l'intimité la plus confiante, je ne me suis ni fardé ni grimé. Aussi je n'ai pas peur de me relire. Renvoie-moi donc mes lettres. Je serai à Paris la semaine prochaine. Quel état d'esprit y prendrai-je? Moins sensé peut-être à la ville qu'à la montagne, je ne me sens malheureusement pas incapable de me laisser

arracher ces feuilles volantes pour les livrer à l'impression. Sera-ce une imprudence? Donne-moi là-dessus un bon conseil. Je te promets de le suivre dans l'exacte mesure où il s'accordera avec ma résolution.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE PREMIER JANVIER
MIL NEUF CENT TRENTE TROIS
SOUS LA DIRECTION DE
ROBERT LANG